



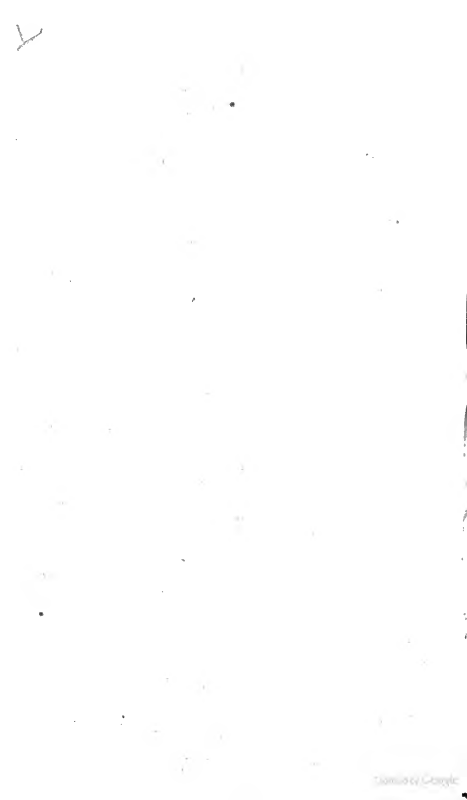
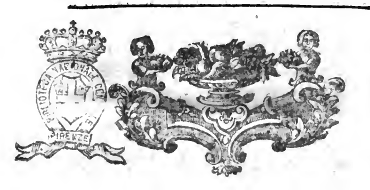


TABLEAU
PHILOSOPHIQUE
DE L'ESPRIT
DE
M. DE VOLTAIRE.

TABLEAU
PHILOSOPHIQUE
DE L'ESPRIT
DE
M. DE VOLTAIRE.

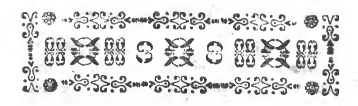
Pour servir de Suite à ses Ouvrages, & de Mémoires à l'Histoire de sa Vie.

Tibi soli tacebunt Homines? Et cum cæteros irrisetis, à nullo confutaberis? Job. C. XI.



A GENEVE,

M. DCC. LXXI.



PRÉFACE.

LA Vie du grand *Condé*, peinte dans la Gallerie de Chantilli, repréſente, d'un côté, la Muſe de l'Hiſtoire arrachant du Recueil des Actions de ce Prince, les feuillets qui contiennent celles qu'il avoit à ſe reprocher contre ſon Roi & ſa Patrie, & de l'autre, le Héros arrêtant la trompette de la Renommée prête à publier indiſcrétement les bonnes & les mauvaiſes. Si la Statue qu'on ſe propoſe d'élever à M. de *Voltaire*, devoit auſſi le repréſenter foulant aux pieds ce tas ignominieux de brochures enfantées contre la vérité & la décence, & le Poëte rejettant, avec un air d'indignation & des larmes de repentir, cette plume de fer & de boue qui a déchiré la Religion ou avili les Hommes de Lettres, nous nous diſpenſerions, avec plaiſir, de publier l'Ouvrage que nous avons entrepris: mais

il s'en faut bien que ce soient-là les sentimens du Héros de la Littérature. Bien loin d'interrompre le cours de ces productions qui le déshonorent, on le voit jusques dans la vieillesse la plus avancée, donner un nouvel essor à l'amertume de son fiel, porter de nouveaux coups aux Christianisme & à ceux qui le respectent ou le défendent. On diroit que son génie ne reprend de forces, que quand il est inspiré par la haine ou par l'impiété. Combien d'hommes célebres n'ont pas été depuis longtems en butte à ses invectives & à ses sarcasmes! Une malheureuse facilité de tourner en plaisanterie les injures les plus atroces & les calomnies les plus absurdes, le rendent, depuis plusieurs années, l'amusement des Gens frivoles, en lui faisant oublier qu'il est un sujet d'indignation pour la sagesse & la vertu.

Si nous étions dans un siécle & chez un Peuple, où un seul homme eût acquis le Privilége de diffamer les autres hommes, sans que personne eût le droit de lui répondre, nous nous contenterions de dire : malheur à cet homme, malheur au siécle qui le goûte, malheur au Peuple qui le to-

lére. Heureusement la Nation n'en est pas venue à ce degré d'avilissement & de perversité. Malgré l'enthousiasme des Approbateurs de M. de *Voltaire*, il subsiste encore parmi nous des ames honnêtes, que l'indécence révolte, & des esprits éclairés toujours prêts à défendre le mérite attaqué. Par quelle fatalité, se disent-ils à eux-mêmes, le génie le plus propre à s'élever au plus haut degré de gloire, n'a-t-il pas craint de dégrader les Talens & les Lettres, en répandant l'opprobre sur les Lettres & les Talens?

Le premier Poëte du siécle, l'Apôtre prétendu de la Tolérance, a donné néanmoins de nos jours cet exemple si propre à faire connoître le déréglement des passions & l'abus du génie. Un grand nombre d'hommes de Lettres estimables, soit par leurs mœurs, soit par leurs ouvrages, sont devenus l'objet de sa haine; & leur réputation, pour n'avoir pas plié sous son despotisme, est devenue la victime de sa jalousie ou de sa malignité. Pour peu qu'on recherche la cause d'une inimitié si acharnée, on est étonné d'y trouver les fondemens les plus minces, en même tems

qu'on y découvre les excès les plus inexcusables. C'eût été peu pour lui de se montrer injuste à l'égard de leur mérite littéraire ; il a cherché à rendre leur personne odieuse & méprisable. Aveuglé par son amour-propre inflexible, il a cru tenir dans ses mains le fléau du ridicule ; il a cru pouvoir se rendre l'arbitre des jugemens du Public ; & quiconque a été son ennemi, ou n'a pas voulu être son admirateur, s'est vu impitoyablement déchiré par ses traits. Jamais haine ne fut plus féconde en querelles, en injustices, en satyres, en imputations. De-là ce déluge de Libelles qui consigneront sa honte à la postérité, sans nuire aux personnes qu'il s'efforce de décrier.

C'est par un sentiment de justice que nous avons entrepris de présenter aux yeux du Lecteur le Tableau révoltant des proscriptions de M. de *Voltaire*, & d'opposer le langage du désintéressement & de la vérité, à celui de la passion & du mensonge. Si notre Ouvrage parvient à la connoissance de cet Ecrivain, il ne manquera pas de nous envelopper dans ses anathêmes ; mais qu'il apprenne qu'élevés par nos

ſentimens au-deſſus de ſes injures, nous ne rougirons pas d'être aſſociés aux honnêtes gens qu'il pourſuit. Depuis qu'il s'eſt arrogé le droit de diriger les lumiéres, de décider du goût, de juger le mérite, d'aſſigner les rangs; tout ce qui n'eſt pas entré dans ſes idées eſt devenu la proie de ſon reſſentiment: ſes lumieres ſont dangereuſes en bien des occaſions, ſon goût eſt équivoque en mille autres, ſes ſentimens preſque toujours injuſtes, ſes éloges même ſuſpects; ce ſera donc pour avoir été les amis du vrai, les défenſeurs du bon goût, les zélateurs de la juſtice & peu jaloux de ſes louanges, que nous aurons encouru ſa diſgrace.

Avant d'entrer dans le détail de ſes démêlés littéraires, nous proteſtons, avec aſſurance, que nous ſommes très-éloignés de vouloir affoiblir en rien les éloges dûs à ſes productions qui n'attaquent ni la Religion, ni les Mœurs, ni les Réputations. Nous ne craindrons pas de le dire; il eût été le premier homme de ſon ſiécle, s'il n'eût pas été peut-être le plus ſenſible, le plus emporté, le plus intolérant contre tout ce qui a oſé contredire ſes préten-

tions. Les discussions littéraires peuvent servir à aiguiser les esprits, à approfondir les matieres, à développer la vérité. Quand elles sont contenues dans de justes bornes, on peut alors les regarder comme des fermentations utiles qui éclairent & enrichissent les Lettres; mais quand une plume se dégrade pour venger un amour-propre excessif, on oublie aisément le grand homme, pour ne reconnoître que l'homme foible & trop enivré de lui-même.

On sera à portée d'en juger par l'exposé fidele des démêlés de M. de *Voltaire*, avec des Littérateurs de toutes les classes. On y verra les déclamations, les procédés, les contradictions, les faussetés qu'il a employées pour décrier ses adversaires. Nous avons rassemblé les faits, expliqué les textes, vérifié les citations, confondu les impostures, repoussé les satyres. Selon les différens sujets qu'il nous a fournis, nous nous sommes laissé aller tout naturellement aux impressions qu'ils doivent faire sur tous les esprits équitables. Tantôt nous avons confondu l'imposture en lui opposant la vérité; tantôt nous avons parlé le langage de l'indignation contre les horreurs qu'il n'a

pas craint d'avancer; tantôt celui de la plaisanterie contre les indécens badinages qu'il s'est permis; enfin, nous l'avons suivi pas à pas; nous lui avons répondu, pour ainsi dire, mot à mot; nous l'avons redressé trait par trait; & toujours nous nous sommes appuyés sur les faits les plus autentiques, sur les mémoires les plus exacts, sur les réclamations les plus justes, sur les réponses les plus précises. Qu'il ne nous reproche pas d'avoir défiguré ses ouvrages, ni de lui en avoir imputé dont il ne soit pas l'Auteur. Outre qu'il est impossible de le méconnoître à son style, nous nous en sommes tenus à la derniére Edition de *Crammer*, qu'il avoue, & envoyée par M. de *Voltaire* lui-même à un de nos amis. Le Tableau, pour être humiliant aux yeux de son amour-propre, n'en sera donc pas moins fidéle. Il y verra, réunis sous un même point de vue, les égaremens de son esprit & ceux de son cœur; son génie obscurci par la bassesse des motifs & l'indignité du langage; cette Philosophie si vantée par lui, tristement éclipsée sur les nuages de l'humeur & du ressentiment; ses plus belles maximes contredites par ses procédés; il y

verra enfin ses protestations d'amour & de zele pour le bonheur des hommes, réfutées par son acharnement à poursuivre les vivans & les morts. Après cela, nous ne doutons pas qu'il ne mette encore cet Ouvrage au rang des Libelles; mais nous lui dirons d'avance: „ c'est à vous qu'il faudroit vous en prendre si le récit exact „ de vos démêlés, & les Extraits de vos „ Ouvrages étoient propres à former un „ Libelle. La haine ne nous aveugle point, „ ne nous en accusez pas; la Justice seule „ nous touche; ce n'est que par justice „ que nous défendons ceux que vous opprimez. Vous n'avez rien respecté vous-„ même, pourquoi ne dirions-nous pas, „ d'après *Lactance*: *Audendum est, ut illustrata veritas pateat, multique ab errore liberentur.*"

TA.

TABLEAU *PHILOSOPHIQUE* DE L'ESPRIT DE M. DE VOLTAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

M. *de Voltaire* destiné à avoir de querelles avec les Ecrivains les plus célébres & les plus estimables de son siécle, devoit commencer par le grand *Rousseau.* L'origine de cette querelle n'est certainement pas à sa gloire; la maniére dont il l'a soutenue est encore plus honteuse. Nous allons mettre, en peu de mots, le Lecteur à portée d'en juger.

Il étoit encore au Collége, quand il fut accueilli, avec autant de politesse que de bonté, par le premier de nos Poëtes lyriques. Ce fut d'abord de la part du jeune *Arouët* (a) toutes les dé-

(a) M. *de Voltaire* a porté le nom d'*Arouët* jusqu'après sa sortie de la Bastille; alors il le changea en celui de *Voltaire.* „ J'ai été si malheureux avec l'autre, écrivoit-il à la fille de Me. „ *du Noyer*, que je veux voir si celui-ci m'apportera du bon- „ heur ".

monſtrations de reſpect & de docilité qui lui convenoient alors, & qu'il eut dû conſerver dans la ſuite. Il le conſulta ſur ſes premiers Ouvrages. *Rouſſeau* en uſa avec la ſincérité qu'un grand homme a toujours pour un commençant dont il déſire les progrès. Ce zele déplut au jeune homme qui diſſimula pourtant; mais ſon amour-propre étoit trop ſenſible pour lui permettre de ſe ſoutenir long-tems dans une apparente docilité.

Il alla voir *Rouſſeau* à Bruxelles, où cet illuſtre Poëte s'étoit retiré. Ce fut-là qu'il fit connoître la trempe de ſon eſprit & de ſon naturel, dans une circonſtance où il auroit dû s'inſtruire au lieu de ſe révolter. Il lui fit la lecture de ſon *Epitre à Uranie*. *Rouſſeau*, qui avoit fait voir qu'on pouvoit être un grand Poëte en reſpectant la Religion, ou qui s'étoit repenti de quelques traits échappés à ſa plume dans ſa jeuneſſe, ne put s'empêcher de lui témoigner de l'étonnement & de l'horreur, pour une production auſſi impie & auſſi contraire à ſa façon de penſer. Il impoſa ſilence au jeune *Arouët*. C'en fut aſſez pour allumer dans ſon cœur une haîne implacable. Dès-lors il ſe permit, dans ſes converſations, en Hollande & à Paris, les propos les plus odieux contre celui qu'il appelloit, peu auparavant, ſon maître & ſon ami. Mais la grande époque de ſon reſſentiment fut à l'occaſion de ſa tragédie de *Zaïre*. On envoya cette piéce à *Rouſſeau*, lorſqu'elle fut imprimée, en le priant de vouloir bien en dire ſon ſentiment. *Rouſſeau* en releva les défauts dans ſa réponſe; on fit courir ſa lettre contre ſon intention, & M. *de Voltaire* ne put voir cette critique ſans un ſurcroît de fureur. Dès ce moment il ne garda plus de meſures. Il publia contre *Rouſſeau* pluſieurs écrits ſa-

tyriques, dont nous allons donner quelques extraits, fans nous afſervir à l'ordre des tems. On pourra juger par ces diverſes citations de la droiture de ſon cœur, de la juſteſſe de ſon eſprit, de l'équité de ſa critique, de l'honnêteté de ſon ſtyle.

Dans une *Epître ſur la Calomnie*, adreſſée à Madame la Marquiſe *du Châtelet*, il s'éleve avec force contre les médiſans & les calomniateurs, & y prodigue en même tems lui-même les médiſances & les calomnies les plus atroces; de ſorte qu'on y voit ſon propre caractére bien mieux tracé, que celui qu'il attribue à l'*Horace* Français.

Ce vieux Rimeur couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du Public outragé,
Puni ſans ceſſe & jamais corrigé;
Ce vil *Rufus*, que jadis votre pére (a)
A, par pitié, tiré de la miſére,
Et qui bientôt ſerpent envenimé,
Piqua le ſein qui l'avoit ranimé:
Lui qui mêlant la rage à l'imprudence,
Devant *Thémis* accuſa l'innocence;

(a) M. *de Voltaire* veut parler de M. le Baron de *Breteuil*, le protecteur & l'ami de *Rouſſeau* qui ne fut jamais ingrat envers ce Seigneur. „ M. le Baron de *Breteuil*, dit *Rouſſeau* „ lui-même dans une de ſes lettres, qui m'a toujours écrit „ réguliérement juſqu'à ſa mort, ne manquoit jamais de me „ parler *de Voltaire*, & de m'informer, tantôt de ſes ſuccès, „ tantôt de ſes diſgraces. C'eſt par les lettres de ce Seigneur, que je conſerve encore écrites la plupart de ſa main, „ que j'ai ſçu une partie des malheurs de ce Poëte fougueux, „ dont un ſeul auroit dû ſuffire pour le corriger, s'il étoit „ ſuſceptible de correction....... Quelle eſt l'impudence „ d'un Impoſteur qui oſe avancer que j'ai manqué à mon „ bienfaiteur, pendant que ſon amitié & ma reconnoiſſance „ font un fait avéré publiquement, dans mes ouvrages même, „ dont un des plus conſidérables eſt l'Epitre que je lui ai „ adreſſée. *A Enghien, ce 22 Mai 1736.* "

L'affreux *Rufus*, loin de cacher en paix
Des jours tiſſus de honte & de forfaits,
Vient rallumer, aux marais de Bruxelles,
D'un feu mourant les pâles étincelles,
Et contre moi croit rejetter l'affront
De l'infamie écrite ſur ſon front.
Et que feront tous les traits ſatyriques,
Que d'un bras foible il (*a*) décoche aujourd'hui,
Et ces ramas de larcins marotiques,
Moitié français, & moitié germaniques,
Paîtris d'erreurs, & de haine & d'ennui?
Quel eſt le but, l'effet, la récompenſe
De ces recueils d'impure médiſance?
Le malheureux, délaiſſé des humains,
Meurt des poiſons qu'ont préparé ſes mains.

Qu'on juge par ces vers du motif de ſon zéle. Une ame honnête s'exprime-t-elle ainſi? N'eſt-on pas forcé de croire qu'une Muſe ſi remplie de fiel dans ſes déclamations, annonce plus de diſpoſition à tomber dans le vice qu'elle reproche, que de droits de s'en plaindre & de talent pour en inſpirer l'horreur? Tel a toujours été le ſtyle de M. *de Voltaire*. Tout le mal qu'on a dit de cet Ecrivain n'a été, ſelon lui, que des calomnies, & les injures qu'il dit aux autres ne ſont que des vérités.

Voici comme il s'exprime dans une autre Epitre à la même Marquiſe, où il étoit queſtion de la philoſophie de *Newton*, & où *Rouſſeau* trouve encore ſa place:

Que le jaloux *Rufus* à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur inſenſée;
D'enfermer dans un vers une fauſſe penſée:

(*a*) Si l'on vouloit s'attacher aux fautes contre la juſteſſe & contre la grammaire, nous aurions ſouvent occaſion d'en relever. Nous dirons ſeulement, en paſſant, où M. *de Voltaire* a-t-il vu *des traits ſatyriques décochés d'un bras.....?*

Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinoit au reste des humains, &c.

Il dit encore, dans son *Discours sur l'envie*, en s'adressant à *Rousseau* lui-même:

Si tu veux, faux dévôt, séduire ton lecteur,
Au miel d'un froid discours mêle un peu moins d'aigreur;
Que ton orgueil jaloux parle un plus doux langage:
Singe de la vertu, masque mieux ton visage (*a*).

Les malheurs de *Rousseau*, dont la cause étoit encore un problême, qui ne l'est plus aujourd'hui, n'exigeoient-ils pas quelques ménagemens; & ses talens admirés sans aucune contradiction, ne suffisoient-ils pas pour arrêter les emportemens d'une Muse aussi injuste que celle de M. *de Voltaire*? Il n'est pas jusqu'aux *Lettres* de cet illustre Poëte qu'il ne cherche à avilir, par les plus excessives & les plus vagues critiques.

„ Ceux qui ont fait imprimer les *Lettres de* „ *Rousseau* (dit-il (*b*) à un Membre de l'Acadé„ mie de Berlin), devoient, pour son honneur, „ les supprimer à jamais: elles sont dépourvues „ d'esprit, & très-souvent de vérité. Elles se „ contredisent: il dit le pour & le contre: il loue „ & déchire les mêmes personnes: il parle de Dieu „ à des gens qui lui donnent de l'argent, il en„ voye des satyres à *Brossette* qui ne lui don„ ne rien.

(*a*) M. *de Voltaire* auroit dû prendre pour lui cette maxime. On ne sera jamais embarrassé de décider entre *Rousseau* & lui, lequel a le plus parlé de la vertu & l'a moins pratiquée. On lui laisse le moyen de concilier avec le bon sens & la langue, le *froid*, *l'aigreur* & le *miel*, dans un même *Sermon*.

(*b*) *Nouveaux Mélanges, troisiéme Partie.*

Rousseau ne s'attendoit pas sans doute qu'on mettroit ses Lettres au jour. Elles étoient le fruit d'un commerce avec quelques amis particuliers. On sait que dans ces sortes d'écrits, c'est le cœur qui parle, & non l'esprit qui cherche à briller. D'ailleurs, on peut dire qu'elles respirent un certain caractére de grandeur & de sentiment, auquel M. *de Voltaire* est bien éloigné d'atteindre. On lui auroit rendu un plus grand servive à lui-même, si l'on n'eût point fait imprimer ses *Lettres* (*a*) prétendues *secrettes*. La sécheresse qui y regne & les injures dont elles fourmillent, les font tomber des mains du Lecteur, tantôt ennuyé, tantôt révolté.

Des Lettres familiéres du *Pindare* Français, M. *de Voltaire* en vient à ses Epitres. Pense-t-il faire adopter aux personnes de bon sens le jugement qu'il en porte, ou plutôt ne doit-il pas craindre de se

---

(*a*) Ces Lettres imprimées en un vol. *in*-12, parurent en 1756. Elles sont d'autant plus curieuses, que M. *de Voltaire* s'y est peint au naturel. Elles sont adressées à deux ou trois de ses amis qui demeuroient à Paris dont il étoit alors absent: car il les écrivit depuis 1734 jusqu'en 1742 ou 1743. On pense bien qu'il y est souvent question de ses ennemis. Voici dans quels termes il parle de l'*Horace moderne*: „ On m'assure que „ le *Desfontaines* des Poëtes, *Rousseau*, est chassé sans retour „ de chez le Duc d'*Aremberg* . . . . . Est-il vrai que ce misé-„ rable soit protégé par Madame la Princesse de *Carignan*?.... „ Franchement, quand je lis *Newton*, *Rousseau* me paroît un „ pauvre homme; je suis honteux de savoir qu'il existe . . . . „ Les nuages que les *Rousseaux* & les *Desfontaines* veulent „ élever du sein de la fange où ils rampent, ne viennent pas „ jusqu'à moi. Je crache quelquefois sur eux, mais c'est sans „ y songer . . . . Est-il vrai que *Rousseau* est mort? Il avoit „ trop vécu pour sa gloire & pour le repos des honnêtes-„ gens . . . . . J'ai parlé de ce scélérat comme un honnête „ homme doit parler d'un monstre." C'est bien-là le cas de „ dire que *les lettres humaines sont devenues très-inhumaines*.

décréditer lui-même par le peu de discernement & d'équité qu'il y fait paroître?

„ Nous savons, [dit-il, dans son *Paralléle d'Horace, de Boileau & de Pope*] que la plupart des „ Epitres de *Despréaux* sont belles, qu'elles po- „ sent sur le fondement de la vérité sans laquelle „ rien n'est supportable; mais pour les Epitres de „ *Rousseau*, quel faux dans les sujets & quelles „ contorsions dans le style! Qu'elles excitent sou- „ vent le dégoût & l'indignation! Que veut dire „ une *Epitre à Marot*, dans laquelle il prétend „ prouver qu'il n'y a que les sots qui soient mé- „ chans? Que ce paradoxe est ridicule! Peut-on „ d'ailleurs souffrir la maniére dure & contrain- „ te dont cette idée fausse est exprimée?

Et si par fois on vous dit qu'un Vaurien
A de l'esprit, examinez-le bien;
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et qu'en effet c'est un sot sous le masque.

„ *Le casque de l'esprit.* Bon Dieu, est-ce ainsi que „ *Despréaux* écrivoit? . . . . . Un des grands dé- „ fauts de tous les Ouvrages de cet Auteur, c'est „ qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures; „ on ne voit rien *qui rende l'homme cher à lui-même*, comme dit *Horace*; point d'aménité, point „ de douceur. Jamais cet Ecrivain mélancolique „ n'a parlé au cœur. Presque toutes ses Epitres „ roulent sur lui-même, sur ses querelles avec ses „ ennemis; le Public ne prend aucune part à ces „ pauvretés."

Il est aisé de voir que M. de Voltaire s'attache ici à des miséres. *Le casque de l'esprit* est une mauvaise expression sans doute; mais que de beautés ne trouve-t-on point dans cette Epitre! Pourquoi

s'appesantir sur des fautes dont (*a*) *Boileau* lui-même n'est point exempt? C'est la ressource des Critiques qui veulent décréditer à quelque prix que ce soit; mais en attaquant les autres de cette maniére, ils ne travaillent que contre eux-mêmes.

A quoi bon cette remarque sur le raisonnement que l'Auteur de l'*Epitre à Marot* fait pour prouver qu'il n'y a que les sots (*b*) qui soient méchans? On peut dire que cette critique est déplacée. Qu'on lise l'Epitre en entier, & l'on verra que *Rousseau* prouve très-bien ce qu'il avance; & si M. *de Voltaire* semble être un exemple du contraire, on consent de le regarder en ceci, & à beaucoup d'autres égards, comme un phénoméne.

S'il condamne dans les Epitres de *Rousseau* le style Marotique, il ne devoit pas composer dans le même genre *la Pucelle*, *le Pauvre Diable*, & quelques autres Ouvrages qui ont peut-être grossi, plus que tout le reste, le nombre de ses Admirateurs.

L'Epitre de *Rousseau* au Pére *Brumoi*, vaut elle seule, de l'aveu des Connoisseurs, toutes les *Epitres philosophiques* de M. *de Voltaire*; elle est néanmoins le fruit de cette vieillesse qu'il cherche si inhumainement à décrier.

(*a*) Nous ne citerons pour exemple, que les deux premiers vers du Discours au Roi:

> Jeune & vaillant Héros, dont la haute sagesse,
> N'est pas le fruit tardif d'une lente vieillesse.

Le Poëte a voulu dire la sagesse du Roi avoit dévancé son âge; mais sa pensée est mal rendue. Si le Héros est *jeune*, il est hors de doute que la sagesse n'est pas le fruit de sa vieillesse. *Vaillant Héros:* y a-t'il des Héros poltrons?

(*b*) Un *Sot*, dit M. de Duc de la *Rochefoucault*, *n'a pas assez d'étoffe pour être bon.*

Quant aux Odes & aux Cantates de *Rousseau*, M. *de Voltaire* n'en dit rien. On devine aisément les motifs de son silence à cet égard.

Après avoir distillé le fiel, il a recours à la plaisanterie. De sa pleine autorité, il prétend assigner à chacun de nos Poëtes le rang qu'il doit tenir dans *le Temple du Goût*. D'autres ont déjà remarqué que le goût n'avoit point présidé à cette composition; nous ajoutons que la justice y préside encore moins. Voici comme il entre en matiére au sujet de celui qu'il auroit dû prendre pour son maître.

„ Dans le moment arrive un autre Versifica-
„ teur, soutenu par deux petits satyres, & cou-
„ vert de lauriers & de chardon.

Je viens, dit-il, pour rire & pour m'ébattre,
Me rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre (a).

„ Qu'est-ce que j'entends-là, dit la Critique? C'est
„ moi, reprit le Rimeur. J'arrive d'Allemagne
„ pour vous voir, & j'ai pris la saison du prin-
„ tems:

Car les zéphirs de leurs chaudes haleines,
Ont fondu l'écorce des eaux (b).

„ Plus il parloit ce langage, moins la porte [*du*
„ *Temple du Goût*] s'ouvroit. Quoi! l'on me
„ prend donc, dit-il:

Pour une Grenouille aquatique,
Qui du fond du petit Thorax,

(a) Vers de *Rousseau*.
(b) Vers de *Rousseau*.

Va chantant pour toute musique,
Brekeke, Kake, Koax, Koax, Koax (a).

„ Ah! bon Dieu! s'écria la Critique, quel horri-
„ ble jargon! Elle ne put d'abord reconnoître ce-
„ lui qui s'exprimoit ainsi. On lui dit que c'étoit
„ *Rousseau*, dont les Muses avoient changé la
„ voix, en punition de ses méchancetés. Elle ne
„ pouvoit le croire & refusoit d'ouvrir."

On remarquera d'abord que dans le choix des vers que M. *de Voltaire* affecte de mettre dans la bouche de *Rousseau*, il s'est attaché, par une chicane ridicule, aux plus foibles d'entre vingt mille. Est-ce d'après ces bagatelles que *Rousseau* est regardé comme un des Poëtes qui fait le plus d'honneur à notre Nation? N'y a-t'il pas de la mauvaise foi à employer, comme preuve, ce qui ne peut être regardé que comme un de ces amusemens que les grands hommes se permettent, pour sortir quelquefois d'eux-mêmes? La Fable du rossignol & de la grenouille est médiocre sans doute; mais que deviendroit la gloire des plus grands Auteurs, si leurs lauriers n'étoient à l'abri du blâme, mérité par quelques foibles productions échappées à leur plume?

On lit ce qui suit dans une précédente édition du *Temple du Goût*, ainsi que dans les Variantes de la derniére.

„ On lui dit que c'étoit *Roüsseau* . . . . . Elle
„ lui ferma la porte au plus vîte. Il fut tout éton-
„ né de ce procédé, & jura de s'en venger par
„ quelque nouvelle allégorie contre le genre hu-
„ main qu'il hait par représailles. Il s'écrioit en
„ rougissant:

(a) Vers de *Rousseau*.

Adouciſſez cette rigueur extrême,
Je viens chercher *Marot*, mon compagnon:
J'eus, comme lui, quelque peu de guignon;
Le Dieu qui rime eſt le ſeul Dieu qui m'aime.
Connoiſſez-moi, je ſuis toujours le même;
Voici des vers contre l'Abbé *Bignon*.
O vous, Critique! ô vous, Déeſſe utile!
C'étoit par vous que j'étois inſpiré;
En tout pays, en tout tems abhorré,
Je n'ai que vous déſormais pour azile.

Les ſix premiers vers ont été changés pluſieurs fois: voici ceux que l'Auteur y a ſubſtitutés, & qu'on trouve dans les Variantes du *Temple du Goût*.

Ah! montrez-vous un peu moins difficile:
J'ai près de vous mérité d'être admis.
Reconnoiſſez mon humeur & mon ſtyle;
Voici des vers contre tous mes amis.
O vous, Critique! ô vous, Déeſſe utile; &c.

L'une & l'autre de ces tournures ſont également injuſtes & mal-adroites. M. *de Voltaire* lui-même fourniroit matiére à des vers plus propres à l'humilier, ſi on les lui mettoit dans la bouche; mais nous n'enviſageons ici que la critique.

Quelque injuſte qu'on ſoit, les agrémens de l'eſprit peuvent quelquefois adoucir la malignité du ſentiment; mais pourra-t-on pardonner à l'ennemi de *Rouſſeau*, de faire parler la Déeſſe en vers encore plus mauvais que ceux qu'il a choiſis dans les Œuvres du Poëte qu'il traite ſi mal? Qu'on juge.

„ La Critique entendit ces paroles, r'ouvrit la
„ porte, & parla ainſi:

Rouſſeau, connois mieux la Critique:
Je ſuis Juſte & ne fus jamais
Semblable à ce monſtre cauſtique
Qui t'arma de ſes lâches traits,
Trempés au poiſon ſatyrique
Dont tu t'enivres à longs traits.
Autrefois de ſa félonie
Thémis te donna le guerdon:
Par (*a*) Arrêt ta muſe eſt bannie
Pour certains couplets de chanſon,
Et pour un fort mauvais factum
Que te dicta la calomnie.
Mais par l'équitable *Apollon*
Ta rage fut bientôt punie.
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avoit fait don;
Il te priva de l'harmonie.
Et tu n'as plus rien aujourd'hui
Que la foibleſſe & la manie
De rimer encor malgré lui
Des vers tudeſques qu'il renie.

La Critique ne décide pas mieux qu'elle ne verſifie: d'après ſon jugement, „ *Rouſſeau* doit paſſer „ devant *la Motte* en qualité de Verſificateur, mais „ *la Motte* aura le pas toutes les fois qu'il s'a„ gira d'eſprit & de raiſon. " Quelle inconſéquence! Si l'on jugeoit *Rouſſeau* par les vers que l'Auteur du prétendu *Temple du Goût* a rapportés de ce Poëte, *Rouſſeau* mériteroit-t-il même une place parmi les Verſificateurs? Ou, pour mieux dire, quiconque a lu les deux Auteurs qu'il met ici en concurrence, ne décidera-t-il pas, que c'eſt *la*

(*a*) M. *de Voltaire* a joint à ce vers une note infame, qui ſe trouve dans toutes les Editions du *Temple du Goût*. Nous la rapporterons ci-après.

Motte qui n'eſt que le Verſificateur & que *Rouſſeau* eſt le véritable Poëte? Celui-ci ſera toujours regardé comme un homme de génie, & ſon émule n'aura jamais de place que parmi les beaux eſprits.

Nous ferons remarquer, en paſſant, la malignité de M. *de Voltaire*, toujours acharné à relever les plus petites taches dans les grands hommes, afin de les déprimer au moins par quelques endroits. Il met enſuite *Rouſſeau* aux priſes avec *Fontenelle ;* & pourquoi? „ Eh! quoi! je verrai „ ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'Epi- „ grammes? Quoi! le bon Goût ſouffrira dans „ ſon temple l'Auteur des *Lettres du Chevalier* „ *d'Her****, d'une *paſſion d'automne*, d'un *clair de* „ *lune*, d'un *ruiſſeau amant de la prairie*, de la „ *Tragédie* d'*Aſpar*, d'*Endymion*, &c. Eh! non, „ dit la Critique; ce n'eſt pas l'Auteur de tout ce- „ la que tu vois: c'eſt celui des *Mondes*, livre qui „ auroit dû t'inſtuire; de *Thétis* & de *Pelée*, Opé- „ ra qui excite inutilement ton envie; de l'hiſtoi- „ re de l'Académie des Sciences, que tu n'es pas „ à portée d'entendre."

Il ſeroit à ſouhaiter que M. *de Voltaire* eût été à portée d'imiter la philoſophie de *Fontenelle*. La différence qu'il y a entre ces deux Ecrivains, c'eſt que l'Auteur des *Mondes* a été véritablement Philoſophe, ſans s'annoncer avec faſte, & que l'Auteur du *Temple du Goût* n'a jamais connu la philoſophie qu'il a ſans ceſſe à la bouche. (*a*)

M. de *Voltaire* accuſe *Rouſſeau*, en parlant de ſon *Porte-Feuille* imprimé après ſa mort, de n'avoir

---

(*a*) Eſt-ce le propre de la Philoſophie d'être l'ennemi de tout le monde, même de ceux qui paſſoient pour ne point avoir d'ennemis? On félicitoit un jour *Fontenelle* de n'en avoir aucun. Il répondit: *& Voltaire?*

„ pas cessé de faire des Epigrammes malignes con-
„ tre ses meilleurs amis, une entr'autres contre M.
„ l'Abbé d'*Olivet*, qui avoit formé [dit-il] le pro-
„ jet de le faire revenir en France. " Cette accusation a été démentie par feu M. l'Abbé d'*Olivet* lui-même, dans une Lettre insérée dans les *Recréations Littéraires*, dont voici un extrait. „ *Le*
„ *Porte-Feuille de Rousseau* est une brochure im-
„ primée en Hollande, contenant quelques vers
„ qui sont de lui, & beaucoup d'autres qu'on a
„ tort de lui attibuer. De ce nombre est une Epi-
„ gramme sur mon histoire de l'Académie. La
„ voici :

Lecteur, qui vous sentez l'ame assez intrépide
Pour lire jusqu'au bout la Légende insipide
De ce Compilateur ingénieux & fin.
Vous apprendrez du moins, à sa lecture entière,
Qui des deux au bon sens rompt le plus en visière,
L'Apologiste de Cotin
Ou le Censeur de la Bruyere.

„ Ces vers, les seuls qui me concernent dans le
„ livre en question, sont d'un nommé *Mabuet*,
„ Avocat de Rheims, qui avoit un frére chargé des
„ affaires de M. le Duc d'*Aremberg*, & qui alloit
„ souvent à Bruxelles, où je l'ai vu. " Qu'on juge après cela de la foi qu'on doit ajouter aux imputations de M. de *Voltaire*.

Il falloit enfin qu'il mît le comble à son injustice, en achevant de ternir la reputation de son ennemi. Un esprit tel que le sien se sert de toutes les armes, & les fameux Couplets devoient servir, sous sa plume, au triomphe de sa haine.

L'article de *Rousseau*, dans le chapitre des Ecrivains du *Siècle de Louis XIV*. est l'ouvrage de

l'injustice & de la partialité la plus révoltante. M. *de Voltaire* y repete ce qu'il a dit dans cent autres endroits au sujet des couplets qu'il s'obstine à lui attribuer, quoiqu'il convienne lui-même qu'*il y avoit un parti furieux contre* cet illustre & malheureux Poëte, & que *lorsqu'on est dominé par l'esprit de parti, plusieurs Tribunaux, & même des Corps plus nombreux, peuvent commettre de très violentes injustices* (*a*). Non content de s'être long-tems arrêté sur cet article, il renvoye à des articles plus longs encore, tels que ceux de *Saurin* & de *la Motte-Houdart*. Dans ce dernier, il consacre douze pages à refuter le Mémoire très circonstancié que laissa en mourant, [en 1751] M. (*b*) *Boindin*, Procureur Général des Trésoriers de France, dans lequel Mémoire on justifie pleinement *Rousseau* aux yeux de la postérité. La longueur de cet article prouve évidemment la grande animosité de M. *de Voltaire*: à qui doit-elle cependant moins convenir, qu'à un homme qui a produit

(*a*) *Histoire du Siécle de Louis XIV*, chap. 31, article, *Rousseau*.

(*b*) Nicolas *Boindin*, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & qui auroit été de l'Académie Française, si la profession publique d'incrédulité ne l'en eût exclu, est le même à qui M. *de Voltaire* adresse ces quatre vers, par la bouche de la Critique, dans son *Temple du Goût*:

„ Ami *Bardou*, vous êtes un grand Maître,
„ Mais n'entrerez en cet aimable lieu ;
„ Vous y venez pour fronder notre Dieu ;
„ Contentez-vous de ne pas le connoître.

M. *Boindin* accuse dans son Mémoire, *la Motte*, *Saurin*, & *Malaffaire*, Négociant, d'avoir comploté la manœuvre qui fit condamner *Rousseau*. M. *de Voltaire* prétend que c'est une calomnie. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. *Boindin* étoit lui-même maltraité dans les couplets, & c'est une raison pour croire qu'il n'est point un calomniateur.

L'Ouvrage de ténébres, qui a été la cauſe de ſes malheurs, peut fort bien être la production d'un eſprit auſſi pervers dans ſes idées, qu'habile à cacher ſes crimes. Voici cependant par quelle conjecture M. *de Voltaire* prétend affoiblir ce témoignage ſi convaincant de l'innocence de *Rouſſeau.*

„ Ce qui vous a fait ſuſpendre votre Jugement", dit-il (*a*) à un Membre de l'Académie de Berlin, „ c'eſt la dévotion dont *Rouſſeau* voulut couvrir, ſur la fin de ſa vie, de ſi grands égaremens „ & de ſi grands malheurs. . . . . Que voulez-„ vous que je vous diſe? La *Brinvilliers* étoit dévote & alloit à confeſſe après avoir empoiſonné „ ſon pére, & elle empoiſonnoit ſon frére après „ la confeſſion".

C'eſt ici que le défaut de juſteſſe ſe fait ſentir, autant que la haine envénimée qui le produit. La *Brinvilliers* prit le maſque de la piété pour couvrir ſes crimes; mais ce fut quand l'hypocriſie pouvoit la ſervir à écarter les ſoupçons; & *Rouſſeau* fit entendre le langage de l'innocence & de la vérité, dans un tems & dans un pays où il n'avoit plus rien à craindre. D'ailleurs, ce ne fut point au moment de la mort que la *Brinvilliers* chercha à tromper le Public ſous le voile de la Religion; ſes derniers inſtans, ſi l'on en croit l'hiſtoire, furent marquées par le plus vif & le plus ſincére répentir.

Après cela, que M. *de Voltaire* s'attache ſi fort à relever les bévues & les méchancetés des autres; on dira toujours qu'il doit commencer par les ſiennes.

(*a*) Nouveaux Mélanges, *troiſiéme Partie.*

CHAPITRE II.

L'ABBE' GUYOT DESFONTAINES.

C'est un de ceux envers qui M. *de Voltaire* a gardé le moins de mesures, & que sa haine s'est efforcée de souiller par les plus noires horreurs. Rien cependant n'étoit moins capable de produire de tels emportemens que le sujet qui a donné lieu à cette querelle. M. l'Abbé *Desfontaines* avoit fait quelques Réflexions critiques, mais honnêtes & pleines de modération, sur la *Mort de César*, que l'Auteur est convenu être pour-lors remplie de fautes. M. *de Voltaire*, accoutumé depuis long-tems à ne voir qu'à travers un microscope & les services qu'il rend & les injures dont il se plaint, se déchaîna dès ce moment contre le Journaliste. Il publia contre lui un Ouvrage intitulé *le Préservatif*, qu'il fit imprimer clandestinement, qu'il désavoua ensuite pour l'avouer quelque tems après. Il s'acharne dans cet ouvrage à relever, avec autant d'aigreur que de chicanes puériles, quelques erreurs dans les *Observations sur les Ecrits modernes* de l'Abbé *Desfontaines*; lesquelles erreurs ne sont, dans le fond, que des bagatelles. C'étoit bien à lui de s'appésantir sur une pareille critique, après avoir dit sur un ton dogmatique, dans ce même Ouvrage: „ Il est bon qu'on sache que le *Dictionnaire* „ *Néologique* est une satyre dans laquelle on prend „ la peine inutile de relever des fautes connues „ de tout le monde, & de critiquer de très-bel- „ les choses à la faveur des mauvaises qu'on re-

„ prend. C'est un libelle où l'Auteur [M. l'Ab-„ bé *Desfontaines*] veut faire passer sa fausse mon-„ noie parmi la bonne qui n'est pas de lui". Il a beau dire, ce (*a*) Dictionnaire ne sera jamais un libelle, mais un excellent livre; & le *Préservatif* de M. *de Voltaire* ne sera un préservatif & un libelle que contre lui-même. En effet, par un tour d'adresse qu'il a souvent employé depuis, cet Auteur judicieux prenant sa propre défense, & satyrisant le Journaliste, se donne à lui-même les louanges qu'il se croit duës. On peut croire qu'il ne se les épargne pas; car le Public instruit depuis long-tems de ses manœuvres littéraires, sait bien qu'il n'est pas un *Ronsard*, à donner des soufflets à *Ronsard.*

Un caractére de la trempe de celui de M. *de Voltaire*, n'étoit pas capable de se borner à des attaques clandestines; il falloit se montrer au grand jour & mentir sous son véritable nom. C'est ce qu'il fait dans une Lettre à un de ses amis, imprimée à la fin du *Préservatif.* La voici:

„ Je ne connois, dit-il, l'Abbé *Guyot Desfon-„ taines*, que parce que M. *Tiriot* l'amena chez „ moi en 1724, comme un homme qui avoit été „ ci-devant Jésuite, & qui par conséquent étoit „ un homme d'étude. Je le reçus avec amitié, „ comme je reçois tous ceux qui cultivent les let-

(*a*) Cet Ouvrage est contre certains Auteurs qui avoient voulu introduire, dans notre langue, des mots nouveaux & des façons de parler nouvelles, qui n'étoient rien moins que naturelles. Le ridicule que ce célébre Critique donna à ces locutions contraires à l'usage, n'a pas peu contribué à faire tenir sur leurs gardes bien des Ecrivains, qui sans doute auroient suivi & imité ceux qu'il a notés comme repréhensibles. Les jeunes gens doivent lire ce Dictionnaire. En fait de langage, l'exposition des fautes est plus utile que celle des préceptes.

„ tres. Je fuis étonné, au bout de quinze jours, „ de recevoir une lettre de lui datée de Bicêtre, „ où il venoit d'être renfermé. J'appris qu'il a„ voit été mis, trois mois auparavant, au Châte„ let pour le même crime dont il étoit accufé, & „ qu'on lui faifoit fon procès dans les formes. „ J'étois alors affez heureux pour avoir quelques „ amis très-puiffans que la mort m'a enlevés. „ Je courus à Fontainebleau, tout malade que „ j'étois, me jetter à leurs pieds; je preffai, je „ follicitai de toutes parts; enfin j'obtins & fon „ élargiffement & la difcontinuation d'un procès „ où il s'agiffoit de la vie. Je lui fis avoir la per„ miffion d'aller à la campagne chez M. le Préfi„ dent *Bernière*, mon ami. Il y alla avec M. *Ti*„ *riot*: favez-vous ce qu'il y fit? un libelle con„ tre moi. Il le montra même à M. *Tiriot*, qui „ l'obligea à le jetter dans le feu. Il me demanda „ pardon, en me difant que le libelle étoit fait „ un peu avant la date de Bicêtre: j'eus la foi„ bleffe de lui pardonner, & cette foibleffe m'a „ valu en lui un ennemi mortel, qui m'a écrit „ des libelles anonymes, & qui a envoyé vingt „ libelles en Hollande contre moi; voilà, Mon„ fieur, une partie des chofes que je peux vous „ dire fur fon compte".

Nous allons reprendre cette lettre dans tous fes points.

Je ne connois l'Abbé Guyot Desfontaines, que parce que M. Tiriot l'amena chez moi en 1724. Il paroît affez difficile que M. *Tiriot* fut dans le cas d'amener chez M. *de Voltaire* un homme dont le parent [M. le Préfident de *Bernière*] logeoit & nourriffoit alors M. *de Voltaire* lui-même. Il fe garde bien de parler de cette particularité. N'eft-

te pas d'abord ingratitude de ſa part de garder une pareille reticence?

Je courus à Fontainebleau tout malade que j'étois. Dans une autre lettre il dit qu'il étoit à l'agonie. Il faut convenir que perſonne ne ſait mieux farder ſa drogue. Dans une troiſiéme Lettre adreſſée à M. l'Abbé *Bergier*, il dit que c'étoit à Verſailles qu'il courut ſe jetter aux pieds de ſes amis. Ce n'eſt pas la ſeule fois que M. *de Voltaire* a varié ſur un même fait, comme on le verra dans les chapitres ſuivans.

Je preſſai, je ſollicitai de toutes parts, enfin j'obtins ſon élargiſſement. Cela eſt vrai; mais ce beau zéle n'étoit que l'effet des ſollicitations de M. de *Bernière*, parent de l'Abbé *Desfontaines*. Le crime pour lequel ce Journaliſte ſe vit enlever, étoit une accuſation calomnieuſe, enfantée par la noirceur & la malignité de ſes ennemis. M. *de Voltaire* fit lui-même un Mémoire juſtificatif pour l'opprimé, qu'il appelloit alors ſon ami, dont on reconnut bientôt l'innocence. On lui rendit même ſi pleinement juſtice, que M. le Lieutenant de Police écrivit une Lettre, par laquelle il témoignoit tout ſon regret d'avoir été ſurpris à l'égard de l'ordre qu'il avoit donné pour le faire arrêter. Cette Lettre fut adreſſée à M. l'Abbé *Bignon*, Bibliothécaire du Roi, & l'un des Quarante de l'Académie Françaiſe, qui la lut dans l'aſſemblée des Auteurs du *Journal des Savans*, auquel M. l'Abbé *Desfontaines* travailloit alors.

Je lui fis avoir la permiſſion d'aller à la campagne, chez M. le Préſident Bernière, mon ami. Nous le répéterons encore: il eſt ſingulier qu'un parent de M. de *Bernière* ait beſoin de la protection d'un protégé, pour obtenir la faculté d'être

reçu dans sa famille, surtout quand on sçaura que ce même Président, que M. *de Voltaire* appelle son ami, le chassa peu de tems après [en 1726] de chez lui, pour l'insolence de ses discours.

Savez-vous ce qu'il y fit? un libelle contre moi. L'Abbé *Desfontaines* a assuré & protesté le contraire. Il fit plus, il défia dans le tems M. *de Voltaire* de citer ce libelle; & M. *de Voltaire* resta muet.

Il le montra même à M. Tiriot, qui l'obligea de le jetter dans le feu. M. *Tiriot* interrogé sur cette accusation, déclara, quoique ami zélé de M. *de Voltaire*, qu'il n'avoit jamais eu connoissance de ce fait. D'ailleurs, n'eût-ce pas été le comble de l'imprudence de montrer un libelle à quelqu'un qu'on pouvoit soupçonner, avec raison, devoir en instruire son ami? Après cela, que faut-il croire de ce qui suit?

Il me demanda pardon, en me disant que le libelle étoit fait un peu avant la date de Bicêtre. Ce qui se présente à l'esprit, c'est que personne n'a jamais été plus habile que M. *de Voltaire* à déguiser les circonstances, à les brouiller, à les confondre, à en imaginer, & surtout à les ajuster à ses desseins.

J'eus la foiblesse de lui pardonner. On sait assez que ce n'est point là sa foiblesse. La vérité du fait est qu'il se plaignit à M. l'Abbé *Desfontaines*, par une lettre particuliére, non pas du libelle, parce qu'il n'existoit pas, mais des railleries que ce Journaliste avoit faites sur la tragédie de *Brutus*, & de quelques réflexions innocentes sur le *Temple du Goût*. Celui-ci lui donna toute espéce de satisfaction. M. *de Voltaire* en parut content, & lui écrivit, pour l'en remercier, de la maniére

la plus tendre & la plus reconnoiſſante. Qui croiroit après cela, que bien loin d'être en droit de pouvoir regarder l'Abbé *Desfontaines* comme ſon agreſſeur, il le devint lui-même au bout de quinze jours, par des epigrammes inſérées dans le Mercure. Celui qu'il attaquoit eut beau lui en témoigner de la ſurpriſe, il ne répondit que par de nouvelles inſultes. Il pouſſa enfin les choſes aux plus grands excès, dans pluſieurs imprimés qu'il fit courir. Ce fut dans ce tems qu'il compoſa le *Préſervatif.*

Qui m'a écrit des libelles anonymes & qui a envoyé vingt libelles en Hollande contre moi. On n'ajoutera pas plus de foi à M. *de Voltaire* ſur cet article, que ſur les autres. On le défia, dans le tems qu'il publia cette lettre, de nommer un ſeul de ces libelles. On écrivit même en Hollande, pour s'informer s'il en avoit paru contre lui; on répondit qu'on n'en connoiſſoit aucun.

Il eſt facile de décider à préſent à qui les imputations de noirceur, de perfidie & d'ingratitude conviennent le plus. M. *de Voltaire* ne s'en eſt pas tenu-là: il n'a jamais laiſſé échapper l'occaſion de déchirer celui qu'il avoit ſi indignement outragé. Peut-on voir rien de plus affreux que ce qu'il dit de lui dans *l'Anti-Giton?* Nous ne rapporterons point cette tirade; il ſuffit de dire que la vérité & les bonnes mœurs y ſont également mépriſées. Elle commence ainſi:

Ce Dieu paroît, ſon humaine figure . . . .
Il n'a point l'air de ce pédant Abbé,
Brutalement dans le vice abſorbé, &c.

Dans un autre (*a*) endroit, après avoir parlé de la Couleuvre qu'il nomme l'image des Ingrats, il ajoute ce qui suit:

Quel monstre plus hideux s'avance?
La Nature fuit & s'offense
A l'aspect de ce vieux *Giton*?
Il a la rage de *Zoïle*,
De (*b*) *Gaçon* l'esprit & le style;
Et l'ame impure de *Chausson*.

C'est *Desfontaines*, c'est ce Prêtre
Venu de Sodome à Bicêtre,
De Bicêtre au sacré Vallon;
A-t'il l'espérance bizarre
Que le bucher qu'on lui prépare
Soit fait des lauriers d'*Apollon*?

Il m'a dû l'honneur & la vie,
Et dans son ingrate furie,
De *Rufus* lâche imitateur,
Avec moins d'art & plus d'audace,
De la fange où sa voix croasse,
Il outrage son bienfaiteur (*c*).

Nous ne croyons pas devoir faire des remarques sur ces beaux vers: en voici d'autres qui ne leur cédent en rien. (*d*)

Grand Dieu, je ne m'étonne pas
Qu'un Ennuyeux, un *Desfontaine*;

(*a*) *Ode sur l'Ingratitude.*

(*b*) M. *de Voltaire* peut se vanter d'avoir surpassé tous les *Gaçons* du monde; on pourra le citer un jour comme un autre *Gaçon*.

(*c*) *Ode sur l'Ingratitude.*

(*d*) Epître à M. le Président *Hénault*.

Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros & gras.
Jamais *Eglé*, jamais *Silvie*,
Jamais *Liſe* à ſouper ne prie
Un Pédant à citations,
Sans goût, ſans grace, ſans génie;
Sa perſonne en tous lieux honnie
Eſt réduite à ſes noirs *Gitons*.

Si M. *de Voltaire* croit être amuſant par ces détails vraiment délicats, où peut-il être invité & ſouffert ? Terminons enfin ce Chapitre par cette autre citation : (*a*)

Cent fois plus malheureux & plus infame encore,
Eſt ce Frippier d'écrits que l'intérêt dévore (*b*),
Qui vend au plus offrant ſon encre & ſes fureurs (*c*);
Mépriſable en ſon goût, déteſtable en ſes mœurs;
(*d*) Médiſant qui ſe plaint des brocards qu'il eſſuye;
Satyrique ennuyeux diſant que tout l'ennuye;
Criant que le bon goût eſt perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ſes écrits.

Que prouve M. *de Voltaire* par les ſiens? Que l'eſprit eſt un poiſon entre les mains d'un furieux, & que la honte de ſes excès eſt propre à avilir la vertu même, quand il en emprunte le langage,

(*a*) *Diſcours ſur l'Envie.*

(*b*) Les Libraires de M. *de Voltaire* & ceux de l'Abbé *Desfontaines* ſavent lequel des deux a été le plus dévoré par l'intérêt.

(*c*) Je ne ſais ſi M. *de Voltaire* vend les ſiennes: en ce cas on peut dire qu'il remplit bien ſon marché.

(*d*) Nous avons fait cet ouvrage exprès pour prouver combien M. *de Voltaire* ſait ſupporter les brocards & éviter les médiſances.

C'eſt le même homme qui avoit dit (*a*): „ il eſt „ bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, „ que la Littérature ſoit infectée de ces haines „ perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui „ devroient être le partage des eſclaves de la for- „ tune. Que gagnent les Auteurs en ſe déchirant „ cruellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il „ ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut- „ il que l'art de penſer, le plus beau partage des „ hommes, devienne une ſource de ridicule, & „ que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs „ querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons „ du public dont ils devroient être les maîtres "!

(*a*) *Préface d'Alzire.*



CHAPITRE III.

MAUPERTUIS.

M. *de Voltaire* s'eſt ſouvent plaint de l'ingratitude des enfans qui battoient leur nourrice, des diſciples qui inſultoient leur maître. Si les maximes qu'il débite étoient faites pour lui-même, il auroit dû ſe comporter bien autrement à l'égard de M. de *Maupertuis*. Mais tel eſt ſon caractère: ſemblable à ces mendians qui demandent humblement dans les villes & attaquent fiérement dans les bois, on l'a vu aux genoux de ce grand Philoſophe, dans le tems qu'il avoit beſoin de ſes lumiéres, puis ſe redreſſer avec audace, quand ſes fautes ont été corrigées. Nous allons tranſcrire une de ſes très-humbles lettres à M. de *Maupertuis*. Voici d'abord à quel ſujet elle fut écrite.

M. *de Voltaire* avoit fait un ouvrage obſcur ſur la lumiére, & un autre fort lourd ſur la peſanteur. Ils étoient pleins de fautes, & il ne les avoit point reconnues lui-même, tant il étoit de bonne foi ſur ſon mérite phyſique: on l'en avoit averti amicalement, mais en l'avertiſſant on n'avoit pû lui donner la ſcience néceſſaire pour les corriger. Que fait-il? Toujours plein d'adreſſe [qui ſupplée, comme on ſait, à la force] il prend le parti de s'adreſſer au Voyant; & ſi le Voyant avoit vu dans le cœur de M. *de Voltaire* ſes véritables ſentimens, comme il vit ſes bévues dans ſon livre, il auroit preſſenti que le deſſein du Conſultant étoit d'abord de ſe tirer de preſſe & de ſe redreſſer pour ſe moquer enſuite du Redreſſeur.

Mais nous dirons pour la justification de M. de *Maupertuis*, que l'ingratitude est la derniére chose que les grands hommes prévoient. C'est pourquoi il ne fit pas difficulté de se prêter obligeamment aux desirs du Suppliant. Le moyen de résister? On lui parloit ainsi:

MONSIEUR,

„ J'apprends dans le moment qu'on réimprime „ mon maudit Ouvrage [*les Elémens de Newton*]; „ je vais sur le champ me mettre à le corriger; il „ y a mille contre-sens dans l'impression. J'ai déjà „ corrigé les fautes de l'Editeur sur la lumiére; „ mais si vous vouliez consacrer deux heures à me „ corriger les miennes, & sur la lumiére & sur la „ pesanteur, vous me rendriez un service dont „ je ne perdrois jamais le souvenir. Je suis si „ pressé par le tems, que j'en ai la vue toute „ éblouie: le torrent de l'avidité des Libraires „ m'entraîne; je m'adresse à vous pour n'être „ point noyé. La femme de l'Europe la plus „ digne & la seule digne peut-être de votre so„ ciété, joint ses priéres aux miennes. On ne „ vous supplie point de perdre beaucoup de „ tems; & d'ailleurs est-ce le perdre que de caté„ chiser son disciple! C'est à vous à dire, quand „ vous n'aurez pas instruit quelqu'un: *Ami„ ci, diem perdidi.*

„ Comptez que Cirey sera à jamais le très„ humble serviteur de Kittis. Ma main ne vous „ a point écrit, parce que je suis dans mon lit; „ mais mon cœur me dit que je vous aimerai tou„ te la vie, autant que je vous admirerai.

„ Je crois que je viens de corriger assez exac„ tement les fautes touchant la lumiére: je trem-

„ ble de vous importuner ; mais au nom de *New-*
„ *ton* & d'*Emilie*, un petit mot sur la pesanteur
„ & sur la fin de l'Ouvrage. *A Cirey le* 22
„ *Mai* 1738."

Reprenons cette lettre, & joignons-y quelques réflexions.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit Ouvrage; je vais sur le champ me mettre à le corriger. Pourquoi donc écrire pour obtenir un Correcteur? *Il y a mille contre-sens dans l'impression.* C'est qu'ils étoient dans le manuscrit. *J'ai déja corrigé les fautes de l'Editeur sur la lumière.* Cependant c'est parce que la lumiére vous manque, que vous vous adressez aux autres. *Mais si vous voulez consacrer deux heures à me corriger les miennes.* Deux heures, c'est trop peu. Pourquoi corriger les vôtres, puisque vous prétendez avoir corrigé celles de l'Editeur? *Vous me rendriez un service dont je ne perdrois jamais le souvenir.* Il est vrai, c'est assez le sort des services qu'on vous rend. *Je suis si pressé par le tems, que j'en ai la vue toute éblouie.* Et pourquoi, avec une vue aussi foible, entreprendre d'écrire sur la lumiére? *Le torrent de l'avidité des Libraires m'entraîne.* Nous voulons croire que cette avidité n'est que celle des Libraires. *Je m'adresse à vous pour n'être point noyé.* En effet, un Physicien aussi pesant court grand risque d'aller au fond de l'eau. *La femme de l'Europe la plus digne, & peut-être la seule digne de votre société, joint ses priéres aux miennes.* Passe pour cela, Madame la Marquise du *Châtelet* méritoit cet éloge. *On ne vous supplie point de perdre beaucoup de tems, & d'ailleurs, est-ce le perdre que de catéchiser son Disciple?* Oui, c'est le perdre, depuis le tems qu'on vous catéchise, & que vous savez si peu votre catéchisme.

C'est à vous de dire quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un: Amici, diem perdidi. Que cela seroit doux, s'il n'étoit pas du destin de ceux qui vous obligent de pouvoir en dire autant!

Comptez que (*a*) *Cirey sera à jamais le très-humble serviteur de Kittis.* Il doit l'être. *Ma main ne vous a point écrit, parce que je suis dans mon lit.* Il avoit sans doute la fiévre. *Mais mon cœur me dit que je vous aimerai toute ma vie autant que je vous admirerai.* Ce cœur a bien tenu parole!

Je crois que je viens de corriger assez exactement les fautes touchant la lumière. Dispensez-vous donc d'une requête aussi humble. *Mais au nom de Newton & d'Emilie, un petit mot sur la pesanteur.* Eh bien! au nom de *Newton* & *d'Emilie*, on vous accordera ce petit mot sur la pesanteur, mais votre légereté fait tout craindre pour la suite du bienfait.

Il faut cependant rendre justice à M. *de Voltaire*: sa reconnoissance a duré quelques années. Mais le même homme au bas du portrait duquel il avoit gravé ces vers:

Ce globe mal connu qu'il a sçu mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde:
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Celui à qui il avoit adressé cette apostrophe dans un *Discours sur la modération*:

Revole, *Maupertuis*, de ces déserts glacés,
Où les rayons du jour sont six mois éclipsés;

(*a*) Cirey est une maison de campagne qui appartenoit à Madame la Marquise *du Châtelet*; & Kittis étoit le lieu où M. de Maupertuis avoit fait, dans le Nord, ses observations astronomiques.

Apôtre de *Newton*, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connoître.

Celui enfin à qui il avoit dit, dans une de ses lettres, *comment faites-vous avec un esprit sublime, pour avoir aussi un cœur?* Oui, cet homme va bien-tôt essuyer des traits de satyre de toute espéce. Il faut raconter auparavant ce qui a donné occasion à cette inimitié.

M. de *Maupertuis* avoit fait imprimer un Mémoire sur les loix du mouvement & du repos, déduites d'un principe métaphysique. Ce principe est celui de la moindre quantité d'action, c'est-à-dire que „ dans le choc des corps, le mouvement „ se distribue de maniére que la quantité d'action „ que suppose le changement arrivé, est la plus „ petite qu'il soit possible. Dans le repos, les „ corps qui se tiennent en équilibre doivent être „ tellement situés que s'il leur arrivoit quelque „ petit mouvement, la quantité d'action seroit la „ moindre. " *Kœnig*, Professeur de Philosophie à Franeker en Frise, qui avoit été le protégé, l'admirateur, le traducteur & l'ami de M. *de Maupertuis*, lequel l'avoit autrefois introduit chez Madame *du Châtelet*, & depuis l'avoit fait recevoir de l'Académie de Berlin, dont il étoit lui-même Président; *Kœnig*, dis-je, entreprit d'ébranler ce systême, & s'efforça d'en attribuer la gloire à *Leibnitz*. Pour cet effet, il cita un fragment d'une lettre de ce Philosophe Allemand, pour prouver qu'il avoit connu cette loi du *minimum*.

Un procédé de cette espéce ne pouvoit qu'irriter M. de *Maupertuis*: se voir soupçonné de plagiat, s'en voir même accusé publiquement, étoit

une insulte difficile à digérer pour un homme qui se sentoit capable d'inventer, & qui étoit réellement l'inventeur de la découverte qu'il avoit publiée. Il se modéra cependant; il écrivit poliment à *Kœnig*, pour le prier de vouloir bien lui indiquer l'original de cette prétendue lettre.

Kœnig répondit que la lettre dont il avoit rapporté le fragment, lui avoit été communiquée par un (*a*) homme qui avoit été décapité à Berne quelques années auparavant. M. de *Maupertuis* ne négligea rien pour découvrir la vérité. Il s'adressa à M. de *Paulmy*, alors Ambassadeur de France en Suisse, afin qu'on fît des recherches exactes dans les papiers de cet homme qui avoient été recueillis avec soin, & qu'on avoit consignés dans les archives de la ville de Berne. Le Roi de Prusse écrivit aussi aux Magistrats de Berne pour le même sujet. Toutes les recherches furent inutiles: la prétendue lettre de *Leibnitz* ne se trouva nulle part.

M. de *Maupertuis* indigné de la manœuvre employée contre lui, s'adressa aux Membres de l'Académie qu'il présidoit, & dont *Kœnig* en étoit un, pour avoir raison d'une pareille injustice. Alors l'Académie somma plusieurs fois le Professeur *Kœnig* de produire l'original de la lettre qu'il avoit citée; & n'ayant pu satisfaire à la demande qu'on lui faisoit, l'Académie prononça, le 13 Avril 1752, que le fragment avoit été supposé.

On ne se seroit pas attendu que M. *de Voltaire*, à qui son peu de connoissance en ces matiéres défen-

(*a*) Cet homme étoit le célébre *Henzi*, Chef de la Conjuration de Berne.

fendoit d'entrer dans cette querelle, que le Roi de Prusse avoit exhorté de n'y prendre aucune part, que M. de *Maupertuis* avoit obligé dans tant d'occasions, soit à Paris, soit à Berlin, & à qui il avoit pardonné tant de railleries indécentes faites sur son attachement à la Religion, dans les petits soupers du Roi: on ne se seroit pas attendu, dis-je, que dans cette rencontre il se fût déclaré contre son compatriote & son ami, en faveur d'un étranger convaincu de fausseté, & de plus l'implacable ennemi de Madame *du Châtelet*, que M. *de Voltaire* avoit tant célébrée. Il le fit cependant, soit qu'il fût jaloux de la considération que le Roi de Prusse avoit pour M. de *Maupertuis*, soit que le Zélateur de tous les genres de gloire & de tous les titres d'honneur, fût fâché qu'on eût choisi un autre que lui-même pour Président de l'Académie de Berlin, soit que son caractére, ami du trouble & porté de tout tems à la jalousie, l'emportât sur les motifs d'honneur & de reconnoissance qui auroient dû le retenir.

Il entra donc en lice, & fit d'abord paroître un petit Mémoire sous le titre de *Réponse d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris*, dans lequel il prétendoit que le principe de la moindre action étoit démontré faux; que *Kœnig* d'ailleurs avoit prouvé que *Leibnitz* avoit remarqué que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum* ou un *minimum*; que M. de *Maupertuis* avoit forcé quelques Membres pensionnaires de l'Académie de Berlin qui dépendoient de lui & qui auroient quitté l'Académie, s'ils n'eussent été protégés par le Roi, de rendre un Jugement odieux contre *Kœnig*; & qu'ainsi il avoit été convaincu non-seulement de

plagiat & d'erreur, mais d'avoir abusé de sa place pour persécuter un honnête homme.

Le Roi de Prusse fut indigné contre cet écrit, & le traita publiquement de libelle infâme. Il fit plus, il y répondit lui-même. Sa réponse parut sous ce titre: *Lettre d'un Académicien de Berlin à un Académicien de Paris.* On jugera par les morceaux que nous allons rapporter, de quelle maniére ce Monarque défendoit M. de *Maupertuis.*

„ Le Professeur *Kœnig* ne pouvant s'élever à „ l'égal d'un grand homme, crut que ce feroit „ toujours beaucoup que de l'abaisser; il disputa „ à notre Président les découvertes sur *le Principe* „ *universel de la moindre action*, en soutenant que „ *Leibnitz* en étoit l'inventeur. M. de *Maupertuis* demanda des autorités: il voulut savoir „ dans quel Ouvrage de M. *Leibnitz* on trouvoit „ des traces de ces découvertes. *Kœnig*, pour ne pas „ demeurer court dans cette embarrassante situation, produisit des fragmens de lettres supposées „ de M. *Leibnitz.* Ce procès littéraire exposé dans „ une assemblée de notre Académie, fut jugé, & „ *Kœnig* condamné d'une voix . . . .

„ Le soi-disant Académicien anonyme dit, que „ M. de *Maupertuis* feroit, par ses mauvais procédés, déserter tous nos Académiciens, s'ils n'étoient soutenus par la protection du Roi. Autant de mots, autant de faussetés. C'est un fait „ connu de tout le Royaume & de toute l'Allemagne, que nos plus célébres Académiciens „ ont été attirés ici par les soins de M. de *Maupertuis*; qu'il est l'économe de nos revenus, le „ distributeur des places vacantes, le dispensateur „ des gratifications, le protecteur des talens; & „ que dans toutes ces parties de son administra-

„ tion, il a constamment montré du désintéresse-
„ ment, un esprit d'ordre dans la régie de nos
„ finances, du discernement dans le choix des
„ personnes pour remplir les places vacantes, de
„ l'équité dans la distribution des pensions & des
„ prix, un attachement sincere à la gloire de l'A-
„ cadémie, de l'amitié & de la fidélité à chacun
„ de nous en particulier, & une protection tou-
„ jours ouverte pour ceux qui en avoient besoin;
„ de sorte que loin d'avoir sujet de nous plaindre
„ de lui, nous lui sommes redevables pour la plu-
„ part de nos places, de ses instructions, de ses
„ conseils, de ses lumiéres & de son exemple.....

„ Je ne plains pas notre Président: il a de com-
„ mun avec tous les grands hommes d'avoir été
„ envié, & d'avoir réduit ses ennemis à inventer
„ contre lui des absurdités; mais je plains ces mal-
„ heureux Ecrivains qui s'abandonnent insensé-
„ ment à leurs passions, & que leur méchanceté
„ aveugle au point de trahir en même temps leur
„ frivolité, leur scélératesse & leur ignorance.

„ Mais quel tems pensez-vous, Monsieur, que
„ ces gens ont pris pour attaquer notre Président?
„ Vous croyez sans doute qu'en braves cham-
„ pions ils l'ont provoqué au combat pour se bat-
„ tre à armes égales? Non, Monsieur; apprenez
„ à connoître la lâcheté & l'indignité de leur ca-
„ ractére; ils savent que M. de *Maupertuis* est,
„ depuis six mois, attaqué de la poitrine, qu'il
„ crache le sang . . . . que sa foiblesse l'empêche
„ de travailler, qu'il est plus près de la mort que
„ de la vie . . . . . voilà le moment qu'ils choi-
„ sissent pour lui plonger, selon qu'ils le croient,
„ le poignard dans le cœur, &c."

Si M. *de Voltaire* eût été sage, il n'eut pas pous-

ſé plus loin ſes attaques. Le Roi de Pruſſe avoit feint d'ignorer que le Mémoire fût de ce Poëte, qu'il connoiſſoit trop bien pour s'y être mépris. Mais faut-il lui demander de la modération? A-t-il jamais craint de ſe compromettre par des ſatyres qui lui ont fait plus de tort qu'à ſes Adverſaires? Il publia l'*Akakia*, à la ſuite duquel on trouve le prétendu *Décret de l'Inquiſition* & le *Jugement des Profeſſeurs du Collège de Sapience*, trois libelles où il manque à toutes les regles & à tous les égards.

M. de *Maupertuis* avoit publié, en 1752, un volume de *Lettres ſur différens ſujets de Philoſophie, de Morale & de Belles-Lettres*, où il dit, dans un endroit, qu'il faudroit ne pas payer le Médecin qui ne guérît pas la maladie. M. *de Voltaire* prend de-là occaſion de s'égayer, ſous le nom du Docteur *Akakia*: il ne ménage rien. On ne trouve que cette répétition continuelle de ſarcaſmes contre celui qu'il avoit toujours regardé juſques-là comme ſon maître: „ ô (a) jeune homme, que „ vous êtes dur & injuſte! ô jeune inconſidéré, „ jeune ignorant, jeune écolier, jeune raiſon- „ neur . . . . . Le candidat doit apprendre que „ la mémoire eſt la faculté de retenir des idées..... „ Le candidat ſe trompe quand il dit que l'éten- „ due n'eſt qu'une perception de notre ami. S'il „ fait de bonnes études, il verra que l'étendue „ n'eſt pas comme le ſon & les couleurs qui n'exi- „ ſtent que dans nos ſenſations, comme le ſait „ tout écolier. A l'égard de la Nation Allemande „ qu'il vilipende & qu'il traite d'imbécille en ter- „ mes équivalens " [M. *de Voltaire* ne cherche

(a) *Oeuvres de M. de Voltaire, Tom. V.*

point de détours: on voit bien qu'il fait sa langue, & de sa langue les termes les plus insultans.] „ Cela nous paroît ingrat & injuste. Ce „ n'est pas le tout de se tromper, il faut être po- „ li. " [Soyez-le donc vous-même.] „ Il se peut „ faire que le candidat ait cru inventer quelque „ chose après *Leibnitz*; mais nous dirons que ce „ n'est pas lui qui a inventé la poudre." [Des platitudes du d'*Assoucy*, du *Gaçon*, du *Garasse*: voilà pourtant l'homme qui veut obscurcir la gloire des autres.] „ Nous jugeons unanimenent „ que sa cervelle est fort exaltée, & qu'il va „ bien-tôt prophétiser. Nous ne savons pas enco- „ re s'il sera des grands ou des petits Prophetes; „ mais nous craignons fort qu'il ne soit un Pro- „ phete de malheur. " [M. *de Voltaire* avoit sans doute un pressentiment de sa destinée: il devoit être bien-tôt puni de sa témérité.] „ Pour con- „ clusion, nous prions Monsieur le Docteur *Aka-* „ *kia* de lui prescrire des ptisannes rafraîchissan- „ tes." [M. *de Voltaire* doit n'en avoir jamais pris, ou s'il en a fait usage, les ptisannes rafraîchissantes n'ont point appaisé l'exaltation de sa cervelle.] „ Nous l'exhortons à étudier dans quelque „ Université, & à y être modeste." [C'est lui qui devroit l'être après avoir reçu les leçons & corrections de celui qu'il s'efforce de rendre ridicule.]

Sera-t-on étonné d'apprendre, après cela, que cet Ouvrage de M. *de Voltaire* fut brûlé par la main du Bourreau [le 4 Décembre 1752,] dans toutes les places de Berlin? Si l'on croit le rapport de quelques Gens de Lettres, ce fût à cette occasion que le Roi de Prusse dit à l'Auteur ces humiliantes paroles: *Je ne vous chasse point parce que je vous ai appellé: je ne vous ôte point votre pen-*

ſion, parce que je vous l'ai donnée; mais je vous défends de reparoître devant moi. Sans adopter cette anecdote, qui peut n'être pas vraie, il eſt certain que le même Prince fatigué de ſes tracaſſeries, lui écrivit, trois mois après, cette Lettre pleine de ſageſſe & de grandeur.

Vous êtes bien le maître de quitter mon ſervice quand vous voudrez; mais avant de partir, faites-moi remettre le contrat de votre engagement, la Clef, la Croix & le volume de Poëſies que je vous ai confié. Je ſouhaiterois que mes Ouvrages euſſent été ſeuls expoſés à vos traits & à ceux de Koenig; *je les ſacrifie de bon cœur à ceux qui croient augmenter leur réputation en diminuant celle des autres; je n'ai ni la folie, ni la vanité de certains Auteurs. Les cabales des Gens de Lettres me paroiſſent l'opprobre de la Littérature. Je n'en eſtime pas moins les honnêtes gens qui les cultivent: les chefs des Cabales ſont les ſeuls avilis à mes yeux. Du* 16 *Mars* 1753.

Ainſi M. de *Voltaire* éprouva que M. de *Maupertuis* étoit vraiment Prophete, & vrai Prophete de malheur.

Cependant il tâcha de ſe rapprocher du Roi, & y réuſſit juſqu'à un certain point; le Roi lui rendit tout ce qu'il lui avoit ôté. Mais M. de *Voltaire* ſentant que Berlin ne pouvoit plus être un ſéjour agréable pour lui, demanda la permiſſion d'aller à Plombieres prendre les eaux. Il l'obtint; mais à peine fut-il arrivé à Leipſick qu'il écrivit de nouvelles ſatyres, malgré la parole qu'il avoit tant de fois donnée, malgré toutes ſes proteſtations de repentir. Ce fut alors que le Roi de Pruſſe lui rappella toutes ſes fautes. Le Monarque en donna une copie à M. de *Maupertuis*: on la verra dans un recueil de Lettres de ce Prince, qu'on doit mettre au jour.

Le Roi ne s'étoit pas trompé ; M. de *Voltair* n'alla point à Plombieres : il se rendit à Francfort où il publia la satyre intitulée, *Vie privée du Roi de Prusse.* Alors le Philosophe de Sans-Souci irrité, non de cette satyre, mais de ce qu'un homme si méchant portoit encore ses Ordres, le fit arrêter à Francfort, jusqu'à ce qu'il eût rendu la Croix, le contrat & le volume de Poësies. M. de *Voltaire* rendit au Résident de Prusse la Clef & la Croix des Ordres dont il étoit décoré, & promit de rendre le reste quand il auroit reçu ses malles. Le Magistrat de Francfort, pour le traiter avec quelque douceur, lui laissa la faculté de se promener dans la ville, en exigeant de lui une promesse par écrit, qu'il n'en sortiroit point sans permission, ou sans avoir rendu ce qu'on lui demandoit. Il promit tout & ne tint rien, ou du moins il se mit dans le cas de ne rien tenir ; car on apprit bien-tôt qu'il s'étoit enfui de la ville. On dépêcha après lui des Soldats qui le ramenerent ; il fut mis en prison & gardé par un détachement de dix Grenadiers. Il fallut donc laisser-là toutes les tergiversations : ce ne fut que par cette déclaration qu'il se tira enfin d'affaire.

DÉCLARATION *de M. de Voltaire faite à Francfort, au sujet des papiers que le Roi de Prusse exigeoit de lui.*

„ JE suis mourant : je proteste devant Dieu & „ devant les hommes, que n'étant plus au service „ de S. M. le Roi de Prusse, je ne suis pas moins „ attaché à ce Monarque, ni moins soumis à ses „ volontés, pour le peu de tems que j'ai à vivre. „ Il m'a fait arrêter à Francfort pour le livre de

„ Poésies dont il m'avoit fait présent; j'y reste „ volontiers en prison, jusqu'à ce que ce livre soit „ revenu de Hambourg, où je l'ai laissé. J'ai rendu „ au Résident de Sa Majesté Prussienne, toutes les „ lettres que j'avois reçues d'elle, & que j'avois „ conservées comme de cheres marques des bontés „ dont elle m'avoit honoré. Elle veut aussi r'avoir „ un contrat qu'elle avoit daigné faire avec moi; „ je suis assurément prêt à le rendre comme tout „ le reste, dès qu'il sera retrouvé. Cet Ecrit qui „ n'étoit point, à proprement parler, un contrat, „ mais un pur effet de la bonté du Roi, ne tirant „ à aucune conséquence, ne contenoit autre cho„ se qu'un remerciment de ma part, tant au sujet „ de la pension dont Sa Majesté le Roi de Prusse „ me gratifioit, avec la permission du Roi mon „ maître, que de celle qu'il accordoit à ma Niéce „ après ma mort, ainsi que pour la Croix & la „ Clef de Chambellan. Le Roi de Prusse avoit „ daigné mettre au bas de ce petit Ecrit, autant „ qu'il m'en souvient: *Je signe de grand cœur ce* „ *marché, que j'avois envie de faire il y a quinze ans.* „ Ce papier absolument inutile à Sa Majesté, à „ moi & au public, sera certainement rendu, dès „ qu'il sera retrouvé parmi mes autres papiers: „ je me déclare criminel de Leze-Majesté envers „ le Roi de France mon maître, & le Roi de „ Prusse, si je ne rends pas ce papier à l'instant „ qu'il sera entre mes mains. Ma Niéce qui „ est auprès de moi durant ma maladie, s'enga„ ge, sous le même serment, à le rendre, si elle „ le trouve, & en attendant que je puisse avoir „ communication de mes papiers à Paris, j'annulle „ entiérement ledit Ecrit, déclarant ne préten„ dre rien de Sa Majesté le Roi de Prusse, & je „ n'attends rien dans l'état cruel où je suis, que „ la compassion que doit sa grandeur d'ame à un

„ homme mourant, qui avoit tout facrifié & qui
„ a tout perdu pour s'attacher à lui, qui l'a fervi
„ avec un zele qui lui a été utile, qui n'a jamais
„ manqué à fa perfonne, & qui comptoit fur la
„ bonté de fon cœur. Je fuis obligé de dicter
„ ceci, ne pouvant écrire, & je figne avec le plus
„ profond refpect, la plus pure innocence & la
„ douleur la plus vive, &c."

Cette difgrace l'humilia trop, pour nous permettre aucune réflexion. Mais il va bientôt reprendre fa gayeté & donnner une libre carriere à la nôtre.

A peine l'orage fut-il conjuré, que femblable aux Matelots qui oublient les réfolutions & les vœux formés durant la tempête, il s'embarqua de nouveau fur fon élément favori, c'eft-à-dire, la difpute & la plaifanterie. Plufieurs Epigrammes de fa façon, plufieurs Vers fatyriques furent femés dans le Public contre le Roi de Pruffe & M. de *Maupertuis*. Celui-ci indigné d'un acharnement dont il fembloit que l'humiliation de fon ennemi eut dû le débarraffer, y répondit par ce fameux billet doux.

M. de MAUPERTUIS *à M. de* VOLTAIRE.

JE *vous déclare que ma fanté eft affez bonne pour vous aller trouver partout où vous ferez, pour tirer de vous la vengeance la plus complette. Rendez grace au refpect & à l'obéiffance qui ont jufqu'ici retenu mon bras.* MAUPERTUIS.

M. de *Voltaire*, toujours habile à faifir le ridicule de tout ce qu'on fait contre lui, & à le tourner à fon avantage, ne manqua pas de tirer parti de cette Lettre. Il y répondit & publia fa Répon-

se sous ce titre: *L'Art de bien argumenter en Philosophie, réduit en pratique par un vieux Capitaine de Cavalerie, travesti en Philosophe.* Elle contenoit le billet en question, mais falsifié, & deux lettres, l'une adressée à M. de *Maupertuis* en reponse de la sienne, & l'autre à M. de *Formey*, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin. C'est ainsi qu'il parloit à M. de *Maupertuis*.

„ J'ai reçu, Monsieur, la Lettre dont vous „ m'honorez. Vous m'apprenez que vous vous „ portez bien; que vos forces sont entiérement „ revenues, & vous me menacez de venir m'assas- „ siner, si je publie (*a*) la Lettre de *la Beaumelle*. „ Ce procédé n'est ni d'un Président d'Académie, „ ni d'un bon Chrétien tel que vous êtes. Je vous „ fais mon compliment sur votre bonne santé, „ mais je n'ai pas tant de forces que vous. Je suis „ au lit depuis quinze jours, & je vous supplie „ de différer la petite (*b*) expérience de physi- „ que que vous voulez faire. Vous voulez peut- „ être me disséquer; mais songez que je ne suis „ pas un géant des terres australes, & que mon „ cerveau est si petit, que la découverte de ses fi- „ bres ne vous donnera aucune notion (*c*) de l'a- „ me. De plus, si vous me tuez, ayez la bonté „ de vous souvenir que M. de *la Beaumelle m'a*

(*a*) Dans le billet de M. de *Maupertuis* est-il question de cette Lettre? Ce qui avoit irrité le Philosophe n'étoit autre chose que les Libelles que vous avez publiés, non contre sa découverte, mais contre sa personne. Il y en avoit même quelques-uns dans lesquels Madame de *Maupertuis* se trouvoit compromise.

(*b*) Ce n'étoit pas une expérience de Physique qu'il vouloit faire, mais une expérience de courage, & l'on voit qu'il s'adressoit fort mal.

(*c*) Vos procédés & vos ouvrages lui avoient assez fait connoître la vôtre.

„ promis de me pourſuivre juſqu'aux enfers: il
„ ne manquera pas de m'y aller chercher, quoi-
„ que le trou qu'on doit creuſer par votre ordre
„ juſqu'au centre de la terre, & qui doit mener
„ tout droit en enfer, ne ſoit pas encore com-
„ mencé: il y a d'autres moyens d'y aller, & il
„ ſe trouvera que je ſerai mal mené dans l'autre
„ monde, comme vous m'avez (*a*) perſécuté
„ dans celui-ci. Voudriez-vous, Monſieur, pouſ-
„ ſer l'animoſité ſi loin? Ayez la bonté de faire
„ une petite attention. Pour peu que vous vou-
„ lez exalter votre ame pour voir clairement l'a-
„ venir, vous verrez que ſi vous venez m'aſſaſſi-
„ ner à Leipſick, où vous n'êtes pas plus aimé
„ qu'ailleurs, & où votre Lettre eſt dépoſée, vous
„ courez quelque riſque d'être (*b*) pendu; ce qui
„ avanceroit trop le moment de votre maturité &
„ ſeroit peu convenable à un Préſident d'Acadé-
„ mie. Je vous conſeille de faire d'abord déclarer
„ la Lettre (*c*) de *la Beaumelle*, forgée & attenta-

(*a*) Perſonne ne vous a perſécuté que vous-même. Il ne falloit pas vous unir à *Kœnig* contre votre ancien Précepteur, auquel vous aviez promis une reconnoiſſance éternelle; il ne falloit pas déſobéir au Roi de Pruſſe qui vous avoit expreſſément défendu d'entrer dans cette querelle; il ne falloit pas publier Epigramme ſur Epigramme contre les Membres de l'Académie de Berlin qui n'étoient point de votre avis; il ne falloit pas . . . . . Et le Roi de Pruſſe ne vous auroit pas puni.

(*b*) Voilà d'où procéde votre courageuſe plaiſanterie: le délateur a beau jeu pour rire quand il a pris ſes précautions.

(*c*) Voici cette fameuſe Lettre dont M. de *Voltaire* prétend tirer un ſi grand avantage contre M. de *Maupertuis*. Nous la rapporterons telle que M. de *Voltaire* la rapporte lui-même. Elle fut adreſſée à M. *Roques*, Paſteur au Pays de Heſſe-Hombourg. „ *Maupertuis* vient chez moi, ne me trouve pas; je „ vais chez lui: il me dit qu'un jour aux ſoupers des petits „ appartemens, M. de *Voltaire* avoit parlé d'une maniére vio-

„ toire à votre gloire dans une de vos Assem- „ blées: après quoi il vous sera permis peut-être „ de me tuer, comme perturbateur de votre „ amour-propre.

„ Au reste, je suis encore bien foible. Vous „ me trouverez au lit, & je ne pourrai que vous „ jetter à la tête ma seringue & mon pot-de- „ chambre; mais dès que j'aurai un peu de for- „ ce, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere py-* „ *rio*, & en multipliant la masse par le quarré de „ la vîtesse, jusqu'à ce que l'action & vous soient „ réduits à *Zéro*, je vous mettrai du plomb dans „ la cervelle; elle paroît en avoir besoin.

„ Il sera triste pour vous que les Allemands que „ vous avez tant vilipendés, aient inventé la pou- „ dre, comme vous devez vous plaindre qu'ils „ aient inventé l'Imprimerie. Adieu, mon cher „ Président."

VOLTAIRE.

La Lettre à M. Formey est dans le même goût. Comme elle ne se trouve dans aucune Edition des

---

„ lente contre moi; qu'il avoit dit au Roi [de Prusse] que je „ parlois peu respectueusement de lui dans mon Livre [intitu- „ lé *mes Pensées*]; que je traitois sa Cour philosophe de Nains „ & de Bouffons; que je le comparois aux petits Princes Al- „ lemands, & mille faussetés de cette force. M. de *Maupertuis* „ me conseilla d'envoyer mon Livre au Roi en droiture avec „ une Lettre qu'il vit & corrigea lui-même." M. de *Voltaire* traite cette confidence de M. de *Maupertuis*, de crime atroce; mais il ne rapporte pas la Lettre de *M. de la Beaumelle* en entier, dont le commencement, qu'il a prudemment retranché, auroit éclairci le fait & justifié M. de *Maupertuis* au sujet du reproche d'avoir manqué au secret qu'il devoit à ce qui se dit aux soupers particuliers du Roi. M. de *Maupertuis* n'alla chez M. de *la Beaumelle*, que parce que celui-ci lui avoit déjà fait une visite, & il ne lui raconta l'entretien du souper, qu'après que M. de *la Beaumelle* lui en eût parlé lui-même, car il en avoit été déja instruit par un Secrétaire du Roi de Prusse.

Œuvres de M. de *Voltaire*, nous croyons devoir la joindre à la précédente.

„ *Monsieur le Secrétaire Eternel*,

„ Je vous envoye l'arrêt de mort que le Président a prononcé contre moi, avec mon (*a*) appel au Public, & les témoignages de protection que m'ont donné tous les Médecins & tous les Apothicaires de Leipsick. Vous voyez que M. le Président ne se borne pas aux expériences qu'il projette dans les terres australes, & qu'il veut absolument séparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'est la premiere fois qu'un Président a voulu tuer un de ses Conseillers. Est-ce là le principe de la moindre action? Quel terrible homme que ce Président! Il déclare faussaire à gauche, il assassine à droite, & il prouve Dieu par *a* plus *b* divisé par *z*. Franchement on n'a rien vu de pareil. J'ai fait, Monsieur, une petite réflexion; c'est que quand le Président m'aura tué, disséqué, & enterré, il faudra faire mon éloge à l'Académie, selon la louable coutume. Si c'est lui qui s'en charge, il ne sera pas peu embarrassé. On sait comme il a été avec feu M. le Maréchal de *Schmettau*, auquel il avoit fait quelque peine pendant sa vie. Si c'est vous, Monsieur, qui faites mon Oraison funebre, vous y serez tout aussi empêché qu'un autre. Vous êtes Prêtre, & moi je suis Profane; vous êtes Calviniste, & je suis Papiste; vous êtes Auteur, je le suis aussi; vous vous portez bien, & je suis Médecin. Ain-

(*a*) M. de *Voltaire* fait ici allusion au jugement prononcé contre *Kænig*, par l'Académie qui le déclara faussaire & le raya du nombre de ses Membres. *Kænig* publia alors un Ouvrage sous le titre d'*Appel au Public*.

„ si, Monsieur, pour esquiver l'Oraison funèbre
„ & pour mettre tout le monde à son aise, laissez-
„ moi mourir de la main cruelle du Président, &
„ rayez-moi du nombre de vos Elus. Vous sen-
„ tez bien, d'ailleurs, qu'étant condamné à mort
„ par son Arrêt, je dois être probablement dé-
„ gradé. Retranchez-moi donc, Monsieur, de
„ votre liste; mettez-moi avec le faussaire *Kœ-*
„ *nig*, qui a eu le malheur d'avoir raison. J'at-
„ tendrai patiemment la mort avec ce coupable;
„ *pariterque cadentes ignovere diis.* Je suis méta-
„ physiquement, Monsieur, votre, &c."

Depuis, M. de *Voltaire* n'a cessé de déclamer contre son ennemi; la mort de M. de *Maupertuis* n'a point appaisé sa haine. Il a fait réimprimer cet amas d'injures qu'il avoit vomies: & en dernier lieu dans son *Siècle de Louis XV*, il ne craint point d'attaquer les Observations de tant d'Académiciens sur la figure de la terre, uniquement pour ravir à M. de *Maupertuis* la gloire de cette découverte qui lui appartenoit plus qu'à tout autre, puisqu'il avoit été le principal Instigateur de l'entreprise.



CHAPITRE IV.

LA BEAUMELLE.

CET Auteur, après avoir quitté Coppenhague où il étoit Profeſſeur Royal en Belles-Lettres Françaiſes, ſe rendit à Berlin dans l'intention de voir la Cour de Pruſſe, & peut-être de s'y établir à l'exemple de pluſieurs autres Français. M. *de Voltaire* étoit un de ceux qui paroiſſoient y avoir le plus de crédit; c'eſt pourquoi M. de *la Beaumelle*, qui avoit été avec lui en correſpondance de lettres, crut lui devoir une viſite en arrivant. Cette premiére entrevue ſe paſſa d'une maniére aſſez honnête, à beaucoup de queſtions près que M. *de Voltaire* lui fit, pour ſavoir quels étoient ſes projets d'établiſſement. Le nouveau débarqué ne jugea pas à propos de s'expliquer. On l'avoit déja prévenu ſur le caractére de l'homme à qui il avoit affaire; on lui avoit ſur-tout conſeillé de ne pas trop s'y fier. Il ſe contenta donc de dire qu'il venoit pour voir trois grands hommes, le Roi, M. de *Voltaire*, & M. de *Maupertuis*. Cette réponſe ne fut point une recommandation: il avoit nommé un homme de trop, & peut-être deux. L'eſtime qu'il témoignoit pour M. de *Maupertuis*, ne pouvoit que déplaire à quelqu'un qui n'étoit déja que trop jaloux du mérite de ce Philoſophe, & de la conſidération dont il jouiſſoit. M. de *la Beaumelle* ne tarda pas à s'en appercevoir. Il avoit prêté à M. de *Voltaire*, qui le lui avoit demandé, un exemplaire de ſes *Penſées*, où l'on trouve celle-ci:

Qu'on parcoure l'Histoire ancienne & moderne, on ne trouvera point d'exemple de Prince qui ait donné 7000 écus de pension à un Homme de Lettres, à titre d'Homme de Lettres. Il y a eu de plus grands Poëtes que Voltaire; il n'y en eut jamais de si bien récompensés, parce que le goût ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le Roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talens, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit Prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain.

M. *de Voltaire* ne manqua pas de se servir de ce passage pour prévenir le Roi contre le Penseur Français, supposé qu'il fût dans l'intention de se fixer à Berlin. Ce ne fut en apparence que par zele pour la gloire du Monarque, qu'il prétendoit y être offensé; mais la vraie cause de ce mécontentement doit s'attribuer sans doute à ces paroles: *il y a eu de plus grands Poëtes que Voltaire; il n'y en eut jamais de si bien récompensés.* En effet, il n'en falloit pas davantage pour irriter un homme qui, dans la République des Lettres, comme *César* dans la République Romaine, ne vouloit point avoir de supérieur; ou comme *Pompée*, ne vouloit point avoir d'égal.

Il dissimula pourtant. Il se contenta, en rendant le livre à M. de *la Beaumelle*, de lui en faire une Critique judicieuse & très-févere, & d'ajouter un petit mot de reproche au sujet du passage que nous avons cité. Le jeune Auteur n'eut pas de peine à se justifier: M. *de Voltaire* parut content, & lui promit de le servir auprès du Roi.

Bien loin de lui tenir parole, M. de *la Beaumelle* apprit que son Ouvrage avoit fait la matiére de l'entretien des petits Soupers du Roi, & que son pro-

Protecteur prétendu avoit été le seul qui eût donné un mauvais sens à la Pensée en question.

Un semblable procédé ne pouvoit que révolter un Auteur qui convenoit à la vérité de la trop grande hardiesse & du peu de précision de quelques-unes de ses Pensées, mais qui protestoit n'avoir offensé personne dans celle qu'on cherchoit à envenimer. Il soutenoit au contraire qu'elle ne pouvoit tourner qu'à la gloire du Roi de Prusse & des Hommes de Lettres qu'il admettoit à sa familiarité; & qu'à moins de vouloir la défigurer, il étoit clair qu'elle signifioit, qu'autant que le Roi de Prusse est au-dessus des Princes qui font leurs délices des bouffons & des nains, autant les Savans de sa Cour sont au-dessus des nains & des bouffons. C'est du moins le sens que M. le Comte *Algarotti* & M. de *Maupertuis*, incapables de tremper dans d'indignes manœuvres & assez généreux pour dire leur sentiment en présence d'un Roi, donnerent à cette pensée, lorsque M. *de Voltaire* la cita comme un trait injurieux à la gloire du Prince & des Gens de Lettres qui l'environnoient.

Quelque irrité que fut M. de *la Beaumelle* de la duplicité de M. *de Voltaire*, il se contenta de lui en faire des reproches très-modérés, persuadé qu'il étoit dangereux de rompre avec lui. Celui-ci fit de son mieux pour lui cacher qu'il fût son ennemi; & cependant il continua toujours ses menées. Il ne cessa de lui rendre de mauvais offices auprès du petit nombre de personnes qu'il voyoit; il attaquoit à la fois son esprit & sa probité; il engagea même un (*a*) homme attaché au

(*a*) Cet homme étoit M. d'*Arget*.

ſervice du Roi, à lui écrire une lettre qui lui annonçoit mille choſes à craindre, s'il reſtoit plus long tems à Berlin.

M. de *la Beaumelle* ne fut point effrayé de cet avis qu'il jugeoit faux, ce qui lui fut confirmé par pluſieurs perſonnes qui lui dirent que le Monarque n'étoit point indiſpoſé contre lui. M. de *Maupertuis* fut un de ceux qui l'aſſurerent le plus qu'il n'avoit rien à craindre; il lui ménagea même l'occaſion de ſe juſtifier pleinement auprès du Prince Royal de Pruſſe & de la Reine mere, de quelques bruits calomnieux qu'on avoit répandus contre lui; & l'amitié qu'il lui témoigna dans cette circonſtance fut ce qui envenima le plus la haine de M. *de Voltaire*, qui ne ceſſa, dès ce moment, de le perſécuter de toutes les maniéres. Il pouſſa les choſes juſqu'à dire dans pluſieurs maiſons qu'il n'étoit point Français; que s'il l'étoit, il avoit ſans doute été chaſſé de France; que s'il n'avoit pas été chaſſé de France, il l'avoit été de Dannemarck; que s'il ne l'avoit pas été de Dannemarck, il étoit du moins un mauvais ſujet. Quand on raiſonne ainſi, on trouve toujours des griefs à imputer aux gens. Enfin M. de *la Beaumelle* dégoûté d'un ſéjour qui lui offroit l'ennemi le plus artificieux, & par conſéquent le plus à craindre, prit la réſolution de quitter Berlin pour ſe rendre dans ſa Patrie; & en partit au mois de Mai 1752, en emportant l'eſtime & les regrets de ſes compatriotes, que ſon ennemi ne put lui enlever.

Arrivé à Francfort, il apprit que le Libraire *Eslinger* alloit faire une édition du *Siécle de Louis XIV*. Le cœur tout ulceré des mauvais traitemens qu'il avoit récemment éprouvés de la

part de l'Auteur de cet Ouvrage, il proposa au Libraire d'insérer dans cette édition des Notes critiques de sa façon. Il lui en fournit d'abord pour le premier volume; mais lassé de ce genre de travail, il l'abandonna. Ce fut M. le Chevalier de *Mainvilers*, qui commenta les deux autres volumes.

A peine cette édition eut-elle vu le jour, que M. de *Voltaire* entra en fureur; & sans s'informer si toutes les Notes étoient de la même main, ou du moins feignant d'ignorer qu'elles n'en étoient pas, il n'épargna rien pour soulever l'Autorité contre celui qui avoit osé le critiquer. Il écrivit vingt lettres à Paris contre lui. Madame *Denis*, sa niéce, fut députée à M. d'*Argenson*, pour se plaindre de l'injustice du Commentateur, pour prouver au Ministre que le Régent étoit attaqué dans une Note du troisiéme volume, & lui protester en outre que M. le Duc d'Orléans en étoit fort irrité. M de *la Beaumelle* apprit cette scene par feu M. l'Abbé *Sallier*, un des spectateurs. Il resta tranquille, & se disposoit à prouver, par une lettre du Magistrat de Francfort & une autre du Libraire *Esslinger*, qu'il n'avoit commenté que le premier volume, quand il fut arrêté le 23 Avril 1753, & mené à la Bastille.

Le succès de cette manœuvre ne calma point l'Auteur du *Siécle de Louis XIV*. Il profita de la détention de son ennemi pour publier contre lui un Libelle intitulé *Supplément au Siécle de Louis XIV.*, dans lequel il prodigue les personnalités & les injures les plus atroces.

M. de *la Beaumelle* n'eut pas plutôt recouvré sa liberté, qu'il trouva Paris inondé d'exemplaires de cette Satyre odieuse, où l'on s'efforçoit de le

noircir dans un tems où il ne pouvoit se défendre, où il ignoroit même qu'il fût attaqué. Il crut devoir y répondre; & ce fut alors que parurent ses *Lettres* (*a*) *à M. de Voltaire*, qui pour-lors étoit à Colmar où il s'étoit retiré, après sa disgrace à la Cour de Prusse. On jugera par les morceaux que nous allons en citer, où nous réunirons l'attaque & la défense, quel est celui des deux qui mérite le plus l'indulgence du Public: nous disons l'indulgence; car rien n'est plus avilissant pour la Littérature que ces démêlés qui animent les Gens de Lettres, les uns contre les autres.

(*b*) „ Je viens de lire votre *Supplément au Siècle* „ *de Louis XIV*. C'est un tissu d'injures contre „ moi: j'en ai eu honte pour vous. Vous faites „ des fautes, on les reprend; vous répondez à la „ Critique par des invectives: & vous appellez „ cela faire des *Supplémens* à vos Livres? D'où „ vous vient cette haine, cette rage contre moi? „ Vous avez commencé les hostilités: comptez „ qu'elles ne finiront pas quand vous le voudrez. „ Que je vous rappelle les faits. Vous m'avez „ fait tout le mal qu'un homme peut faire à un „ homme. Je parus à peine à Berlin, que je fus „ persécuté par vous, &c.

(*c*) „ Je vais donc vous répondre, mais sans „ fiel, je n'en ai point: sans déclamation, j'ai la „ voix trop foible: sans invectives, je sais les „ bienséances: sans égard aux conseils timides &

(*a*) Ces Lettres au nombre, de vingt-quatre, parurent en 1753, en un vol. *in* 12, avec cette épigraphe: *An si quis atro dente me petiverit, inultus ut flebo puer?* Hor.

(*b*) *Lettre* 1. *page*. 7.

(*c*) Page 12.

„ faussement modérés: qui sait mieux que moi ce „ que je me dois ? Mais si par une méchanceté „ qu'à peine je crois possible, des ennemis que je „ ne connois pas, parce que je ne les ai pas méri- „ tés, donnoient un mauvais sens aux paroles les „ plus mesurées; s'ils exigeoient que je connivasse „ par mon silence à mon propre déshonneur, je „ sors d'un lieu où j'ai fait le souhait d'un Empe- „ reur Romain : *plût à Dieu que je ne sçusse pas* „ *écrire!* & je n'hésite pas à faire celui d'un Phi- „ losophe Grec, *qu'on me ramene aux Carrières.*

(a) „ J'avois à me plaindre de vous quand je „ commençai l'examen du *Siècle de Louis XIV*.... „ Un homme plus mûr se seroit défié de son res- „ sentiment; & ce fut en ce moment-là-même „ que je pris la plume, *en jeune homme inconsidé-* „ *ré*, comme vous le dites très-bien...... Je (b) „ n'avois pas alors le droit que votre Libelle m'a „ donné depuis, de vous traiter comme il me „ plairoit. Relisez cet affreux recueil d'insultes, „ & vous conviendrez qu'aujourd'hui vous ne „ pouvez avoir auprès de moi d'autre Avocat „ que moi-même..... Peut-être aussi le chagrin „ m'arracha quelques remarques injustes, & le „ *Voltaire* qui m'avoit nui auprès du Roi de „ Prusse, me gâta le *Voltaire* que je lisois. Je me „ dégoûtai bien-tôt de ce genre de travail, non „ que je ne trouvasse par tout des fautes, mais „ je ne me trouvois pas la même humeur. Je ne „ passai donc point le premier volume. C'en étoit „ trop sans doute. Je devois me dire qu'il étoit „ fort au-dessous de moi d'imprimer des apostil-

(a) *Lettre* 2. pag. 13.
(b) Pag. 14.

„ les fur un Livre plus aifé à refaire qu'il ne l'eft „ d'en compter les erreurs. Mais à mon âge, on „ fait la faute, & enfuite on la voit. Cependant „ vous affurez que je fuis l'Auteur de toutes „ les remarques.... De 3 à 400 Notes du premier „ tome, vous n'en combattez que cinq ou fix. „ Mon Continuateur vous a fourni plus de matié- „ re. C'eft à lui à fe défendre.

(*a*) „ *Maupertuis a fufcité contre moi Jupiter & „ la Beaumelle.*

„ Ce n'eft point à moi à relever l'indécence de „ l'affociation de ces deux noms. Mais M. de „ *Maupertuis* n'eft point homme à *fufciter*, ni la „ *Beaumelle* homme à être *fufcité*; & pour *Jupi-* „ *ter*, *Jupiter* a écrit plufieurs fois à Paris, qu'il „ n'avoit été fufcité contre M. *de Voltaire* que „ par les fautes de M. *de Voltaire.*

(*b*) „ Vous dites que je fuis *élève de Geneve.* „ Je fuis né à Valleraugue en Languedoc: j'ai été „ elevé au Collége de l'Enfance de Jéfus à Alais. „ C'eft autant au Roi qu'à mon pére, que je fuis „ redevable de mon éducation. Je ne fuis donc „ point *élève de Geneve*: & quand je le ferois! „ que ne l'avez-vous été vous-même: vous y „ auriez appris à être jufte & bienfaifant, libre „ fans licence, tolérant fans impiété, philofophe „ fans bel efprit, hiftorien fans partialité..... „ Puiffiez-vous n'en être jamais l'habitant, vous „ qui me reprochez d'en être l'éléve! Geneve ne „ mérite point d'avoir les reftes de l'univers.

(*c*) „ *J'aurois dû*, dites-vous, *vous choifir plu-* „ *tôt pour maître que pour ennemi.* Je ferai votre

---

(*a*) Pag. 18.
(*b*) *Lettre* 3. p. 20.
(*c*) Pag. 23.

„ disciple en fait de pensées ingénieusement vernissées : soyez le mien en fait de procédés honnêtes. Apprenez-moi à avoir de l'esprit, je vous apprendrai à reconnoître vos torts.... &c.

(*a*) „ Que nous sommes petits, vous & moi! „ depuis un an, nous disputons sans pudeur sur „ quelques syllabes d'un livre historique, & *Leibnitz* & *Newton* disputoient sans fiel de l'empire „ du Monde Pensant. *Leibnitz* & *Newton* ne sont „ qu'un trait dans le tableau de l'univers : que „ ferons-nous, vous & moi, dans cette foule d'Écrivains polémiques, qui après avoir servi de risée à leurs contemporains, disparoissent aux „ yeux de leurs descendans ?

(*b*) „ Vous dites qu'*au sortir de la Saxe, je mis* „ *dans* mes Pensées *des choses sur la Saxe, que* „ *vous ne pouvez lire sans frémir.* Je n'ai jamais „ été en Saxe ; & dans aucune édition de mon „ Livre, il n'y a un mot sur la Saxe. Qui croiroit que vous citez des phrases de mon Livre „ qui n'y sont point, & qui n'y ont jamais été ?

(*c*) „ Vous dites que *je gâte tout ce que je touche.* „ Et moi je dis que votre unique talent est d'embellir tout ce que vous *touchez* : aussi touchez-vous sans cesse.

„ (*d*) *Le Fou du Roi* Jacques *s'étant un jour* „ *assis sur le trône, on lui demanda : que fais tu-là,* „ *Maraut*? *Il répondit :* je regne. *L'Auteur de* mes „ Pensées *fait plus, il fait regner.*

„ Ceci n'est point mal, quoique volé du *Roi de* „ *Cocagne.* Si tout étoit écrit sur ce ton-là, vous

(*a*) *Lettre* 4. pag. 26.
(*b*) *Lettre* 6. pag. 35.
(*c*) Pag. 36.
(*d*) Pag. 38.

„ auriez agréablement péché contre les regles du „ Libelle. Mais il vous est plus facile d'être a„ troce, que d'être plaisant. Il vous l'est sans „ doute aussi plus d'être injuste que d'être vrai; „ puisque dans la page 15. vous osez assurer que „ je n'ai relevé aucune de vos fautes. Je n'en fe„ rai point ici l'énumération: j'écris des Lettres „ & non des Volumes. Mais dans l'*Introduction* „ seule, qui n'est que de quinze pages, j'en ai re„ levé quinze, & dans tout le reste à proportion. „ Je n'ai *relevé* aucune de vos fautes! ingrat que „ vous êtes! Pourquoi avez-vous donc si souvent „ profité de mes remarques dans votre nouvelle „ Edition, où vous annoncez des augmentations „ que vous n'y avez pas mises, & où vous avez „ mis des corrections que vous n'annoncez pas? „ Pourquoi ne répondez-vous en homme piqué de „ ses erreurs? Je n'ai relevé aucune de vos fau„ tes! J'en ai, sans livres, sans secours, en quel„ ques après-midi, relevé trois cens quarante „ dans les deux tiers du premier volume. Que „ feroit-ce si j'avois continué? . . . . .

„ (*a*) Vous apprenez au Public, *qu'on vous a* „ *volé une Histoire Universelle depuis* Charlemagne, „ *& que si je sais où elle est*, *vous m'en donnerez plus* „ *de quinze ducats*. Je vous apprends, *gratis*, que „ je l'ai vue reliée en parchemin, *in*-4°., entre „ les mains de S. A. S. Madame la Duchesse de „ *Saxe-Gotha*, à qui vous l'avez envoyée, dans „ des espérances insinuées, qui ne feroient point „ honneur à votre désintéressement. A quelle ré„ plique me réduisez-vous? Ne dégradons point „ les Lettres: c'est à nous à les ennoblir.

(*a*) *Lettre* 7. pag. 45.

„ (a) Vous aviez dit dans votre *Siécle*, du ton
„ d'un Charlatan qui annonce à la populace une
„ drogue nouvelle: aucun Historien n'a *parlé de*
„ *l'homme au masque de fer*. On vous répondit
„ avec modestie: *les Mémoires secrets de Perse en*
„ *ont parlé*. Aujourd'hui vous repliquez fougueu-
„ sement, *que les Mémoires de Perse sont obscurs*
„ *& aussi méprisables que* MES PENSÉES: comme si
„ l'obscurité prouvoit le silence. Vous ajoutez
„ que votre *Siécle étoit fait en partie long-temps*
„ *avant les Mémoires de Perse:* comme s'il étoit
„ moins vrai que les Mémoires de Perse en ont
„ parlé avant le *Siécle*.

„ *On ennoblira l'humiliation où l'on descend de*
„ *parler d'un tel Critique; on se lavera de l'opprobre*
„ *de lui adresser la parole.* La modération me con-
„ seille le silence: mais par honneur je dois une
„ réponse aux Esprits foibles & à vous. Il est
„ mille gens que de pareils discours déterminent
„ dans leurs décisions. Ils ne peuvent pas exa-
„ miner; ils ne sont capables que d'être frappés;
„ & pour les réveiller il faut les frapper vive-
„ ment. Ils jugent d'après l'impression du mot,
„ du son, qui affecte leurs yeux, leurs oreilles.
„ Qu'ils réfléchissent combien ce jugement est
„ injuste.

„ L'homme le plus vertueux, le plus respec-
„ table pourroit donc être flétri gratuitement par
„ la plume ou le ton d'un Ecrivain qui auroit
„ trouvé un tour de phrase méprisant! La répu-
„ tation d'un homme dépendroit des insolences
„ artificieuses d'un autre homme! Voilà pour les
„ Esprits foibles.

(a) *Lettre* 8. pag. 49.

„ *Je demande pardon à M. le Président* Hénault
„ *de mêler son nom au nom d'un homme tel que*
„ *vous.... on se lavera de l'opprobre de vous adres-*
„ *ser la parole.* Qu'est-ce que tout cela? des in-
„ jures grossiéres, des mots vuides de sens: oui,
„ des mots vuides de sens. Car, que peut-on
„ me reprocher? De légeres imprudences à un
„ âge où les loix les présument, puisqu'elles ne
„ laissent pas aux hommes toute leur liberté;
„ quelques hardiesses dans des écrits peu réflé-
„ chis; un abus de la façon de penser indépen-
„ dante, permise dans des pays étrangers où j'ai
„ vécu, & où l'esprit n'a peut-être pas assez de
„ chaînes, comme, peut-être, il en a trop ail-
„ leurs. Peut-on m'objecter de ces traits contrai-
„ res à l'honneur, à la probité, de ces traits qui
„ font que les gens scrupuleux répugnent à parler
„ d'un homme! Mon nom peut hardiment paroî-
„ tre à côté d'un nom respectable: il est sans
„ tache, s'il est sans gloire; & j'ai à vivre. *Vous*
„ *demandez pardon au Président Hénault*: demandez
„ pardon à la verité & à la vertu qui vous crient
„ que M. le Président *Hénault*, sous quelque
„ aspect qu'il m'envisage, soit du côté de l'ex-
„ traction, soit du côté de l'esprit, soit du côté
„ de la probité, ne sera jamais fâché que vous
„ parliez de lui & de moi dans la même ligne.
„ Qui parle de moi n'a nulle expiation à faire:
„ mais fussé-je un monstre, votre délicatesse se-
„ roit encore mal placée, &c.

„ (*a*) *On est malheureusement obligé de revenir à*
„ *un objet bien dégoûtant pour le public, à la Beau-*
„ *melle.* Quoi! n'avez-vous pas craint la rétor-

(*a*) *Lettre* 9. pag. 53.

„ ſion ! Vous n'avez pas craint que le public „ vous dit par moi que ſi vous continuez à écrire „ vous perdrez votre réputation, mais que votre „ ignominie vous reſtera? L'aimable, le délicieux „ objet que *Voltaire!* Eh! il ne peut pas ſeule- „ ment ſe ſupporter lui-même. Sans ceſſe il „ cherche à s'étourdir ſur les remords dont il eſt „ déchiré, par un vain bruit qu'il excite ſes aveu- „ gles admirateurs à former autour de lui. Je ſuis „ dégoûtant pour le public; & qu'êtes-vous à ſes „ yeux? Qu'eſt pour les Dévots, l'Auteur de *la* „ *Pucelle d'Orléans;* pour les Chrétiens, l'Auteur „ du (*a*) *Sermon des Cinquante*; pour les Rois, „ l'Auteur de ce mot à jamais odieux, *il n'y a* „ *qu'un Dieu & qu'un Roi;* pour ce Roi unique, „ l'Auteur de ſa *Vie privée ;* pour les Gens de „ goût, l'Auteur de *Semiramis*, d'*Oreſte*, du *Duc* „ *de Foix*; &c. pour les Ames généreuſes, l'im- „ placable ennemi de *Desfontaines*, de *Rouſſeau;* „ &c. pour les Eſprits vrais, l'infidéle Compila- „ teur de l'*Hiſtoire Univerſelle ;* pour les Cœurs „ droits, le pâle Envieux de *Maupertuis*, de *Mon-* „ *teſquieu*, de *Crébillon*; pour toutes les Nations, „ l'homme qui a médit de toutes ; pour les Li-

(*a*) Comme les Lettres de M. de *la Beaumelle* furent compoſées en 1753, cet Auteur n'a pu citer des Ouvrages encore plus forts contre le Chriſtianiſme, que M. de *Voltaire* a publiés depuis ce tems-là, tels que ſont *le Dictionnaire Philoſophique*, les *Queſtions de Zapata*, le *Cathécumène*, l'*Hiſtoire du Banniſſement des Jéſuites de la Chine*, les *Homélies* prétendues *prononcées à Londres*, les *Notes* ſur le *Diſcours de l'Empereur Julien*, composé par M. le Marquis d'*Argens*. Quant à la liſte de ſes mauvais Ouvrages, elle eſt furieuſement augmentée depuis 1753. On ne connoiſſoit pas alors le *Triumvirat*, les *Scythes*, les *Guebres*, le *Droit du Seigneur*, la *Princeſſe de Babylone*, la *Philoſophie de l'Hiſtoire*, la *Défenſe de mon Oncle*, l'*A*, *B*, *C*, les *Colimaçons*, &c. &c. &c.

„ braires, l'Ecrivain contre lequel tous les Librai-
„ res élevent leur voix; pour tous les honnêtes
„ gens, le &c...... Après cela, lequel des deux,
„ de *la Beaumelle* ou de *Voltaire*, eſt le plus dé-
„ goûtant pour le public? Vous me forcez à des
„ repliques cruelles. Voilà ce que c'eſt d'écrire
„ & de raiſonner d'après votre haine.

„ C'eſt à-peu-près avec la même logique, ou
„ pour mieux dire, le même aveuglement, que
„ vous me reprochez ma jeuneſſe. *Apprenez jeu-*
„ *ne homme*, me dites-vous en vingt endroits. Et
„ vous, *vieillard!* apprenez une fois pour toutes,
„ que la jeuneſſe n'eſt ni un crime, ni un dé-
„ faut, ni un ridicule. Apprenez combien il eſt
„ imprudent d'irriter par des inſultes, d'aguerrir
„ par des attaques *un jeune homme* qui n'a pas en-
„ core toutes ſes forces, & à qui les combats peu-
„ vent les donner. Apprenez...... mais non! je
„ ne veux pas me ſervir de tous mes avantages.
„ Il faut donner quelque choſe à l'opinion publi-
„ que. D'ailleurs je ne ſuis qu'un ſimple météo-
„ re, & vous êtes un aſtre: il eſt vrai que vous
„ avez paſſé votre méridien, & que le tems eſt
„ bien couvert."

M. de *Voltaire* parut aſſommé du coup: ceux qui ont lu ces Lettres en entier, croiront facilement qu'il n'en reçut jamais de pareil. L'effet de ſon étourdiſſement fut de laiſſer M. de la *Beaumelle* tranquille pendant cinq ou ſix ans. Ce ne fut qu'en 1759 qu'il recommença les hoſtilités. Pour mettre le Public au fait de ce renouvellement de querelle, il eſt bon d'apprendre que M. *de Voltaire* eſt dans l'uſage de ſe faire relire, de tems en tems, les Ecrits qui ont paru contre lui. La Réponſe au prétendu *Supplément au Siècle de*

Louis XIV, revint apparemment à son tour; & les impressions qu'elle avoit faites sur le Héros si complettement vaincu, ranimerent sa bile, & le disposerent à de nouvelles escarmouches. Il donnoit dans ce tems-là l'histoire du Czar *Pierre le Grand.* Il profita de cette occasion pour lancer dans la Préface du premier volume, quelques traits qui portent plutôt un caractére de crainte que de modération. Ensuite parurent les Contes de *Guillaume Vadé*, où se trouve le *Chant à ajouter au Poëme de la Pucelle*, digne en effet de figurer dans cet Ouvrage licentieux, comme l'Auteur de ce (*a*) Chant est digne de figurer, avec plus de justice, à la tête de ceux qu'il s'efforce d'y déshonorer. C'est ainsi qu'il fait parler un des personnages de ce Chant, sur le compte de M. de *la Beaumelle.*

Pour le dernier de la noble Sequelle,
C'est mon soutien, c'est mon cher *la Beaumelle*,
De dix Gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'est le plus bas, mais c'est le plus fidele;
Esprit distrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ses œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les siennes;
Il est d'ailleurs si sage en ses écrits!
Il sait combien pour les foibles esprits
La vérité souvent est dangereuse,
Qu'aux yeux des Sots sa lumiére est trompeuse,
Qu'on en abuse; & ce discret Auteur

(*a*) Pour l'intelligence de ceux qui ne connoissent pas ce Chant, il est bon de dire que M. *de Voltaire*, par une noble invention, introduit devant le Roi *Charles VII*, une troupe de Gens de Lettres de nos jours qu'il suppose condamnés aux galéres. Il fait dire au Chef de ces prétendus Galériens, tous les sottises qu'il fait imaginer avec tant de fécondité.

Qui toujours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.

Il faut excepter ce qu'il a dit contre M. de *Voltaire*, qui l'a bien ſenti lui-même, ou du moins le Public l'a ſenti pour lui.

Au reſte nous abandonnons aux réflexions de ceux qui aiment le bon ſens, la juſteſſe, l'honnêteté & la poéſie, cette tirade qui, s'il faut parler vrai, ſent la rame ou la mérite.

M. de *la Beaumelle* retiré à ſa Campagne, dans le pays de Foix, préféra, pour le moment, le ſilence à ce qu'il auroit pu répondre aux injures calomnieuſes répandues contre lui. Il ſe contenta de travailler à faire flétrir ces libelles par un Arrêt du Parlement de Toulouſe. C'eſt ainſi qu'auroient dû agir tous les Gens de Lettres dont M. de *Voltaire* a attaqué les mœurs: s'il appartient à la Critique de venger l'Auteur, c'eſt aux Loix à venger le Citoyen. Il préſenta donc au Parlement de Toulouſe une Requête en plainte, pour demander la ſuppreſſion des Imprimés qui le calomnioient. Cette Requête fut répondue d'un *Soit communiqué aux Gens du Roi.* L'affaire des *Calas* ſurvint dans cette rencontre : elle occupa tous les eſprits; & M. de *la Beaumelle*, qui y prit le plus vif (*a*) intérêt, oublia ces miſeres pour ne s'occuper que de la défenſe des Accuſés. Ce fut lui qui compoſa le premier Mémoire publié dans cette cauſe.

M. de *Voltaire* content d'avoir harcelé ſon ennemi dans les Ecrits dont nous avons parlé, parut ne plus ſonger à lui juſqu'en 1766. Alors il

(*a*) M. de *la Beaumelle* eſt beau-frére du jeune *Lavaiſſe*, qui étoit du nombre des Accuſés.

lui prit une révolution de bile, & cette révolution produisit une Lettre supposée écrite à un tiers, qu'il adressa par la poste à M. de *la Beaumelle:* elle formoit quatre pages d'impression; c'est d'après ce même exemplaire que nous allons la transcrire fidélement.

Lettre de M. de Voltaire.

Parmi un grand nombre de Lettres anonymes, j'en ai reçu une de Lyon, datée du 17 *Avril, commençant par ces mots :* J'OSE RISQUER UNE 95ᵉ. LETTRE ANONYME. Quelle apparence que M. de *Voltaire* ait en effet reçu ces quatre-vingt-quinze Lettres anonymes? Quel est l'homme en Europe assez rempli de fiel, assez désœuvré, assez chimérique, pour écrire dans une année quatre-vingt-quinze Lettres à un autre homme? Car M. de *Voltaire* qui en a formellement accusé M. de *la Beaumelle* auprès du Ministre, a dit que c'étoit dans cet espace qu'elles lui avoient été écrites: ce seroit imiter *Don Quichotte* & se battre pendant la nuit contre des Outres. *Je l'ai envoyée au Ministère, qui sait réprimer ces délits, & qui est persuadé que tout Ecrivain de Lettres anonymes est un lâche & un coquin; un lâche, parce qu'il se cache; & un coquin, parce qu'il trouble la Société.* D'accord; mais on peut dire à M. de *Voltaire*: *Quam temerè in nosmet legem sancimus iniquam!* Cette Lettre-ci est anonyme, car en fait de personnalités une signature typographique est équivalente à nulle signature. Aussi M. de *la Beaumelle*, dès qu'il l'eût reçue, somma M. de *Voltaire* de la signer; mais M. de *Voltaire* n'eut garde d'y mettre son nom.

Cet homme, entre autres sottises, me reproche d'a-

voir dit qu'un nommé la Beaumelle *est huguenot. Je ne me souviens point de l'avoir dit, & je ne sais si on s'est servi de mon nom pour le dire.* Vous l'avez dit vingt fois, entre autres dans la lettre au Sénateur *Albergoti*, où vous accusez, en autant de termes, M. de *la Beaumelle*, d'être l'Auteur de vôtre *Pucelle*, Poëme dont vous sentiez que les traits agréables ne pouvoient faire pardonner les impiétes, les obscénités choquantes & la causticité qui s'acharne sur tout ce que les hommes révérent. *Et je ne sais si on s'est servi de mon nom pour le dire.* Propos d'un homme qui à son ordinaire se ménage un désaveu en cas de conviction. *Il m'importe fort peu que l'on soit huguenot. Il est assez public que je n'ai jamais regardé ce titre comme une injure.* Mais il importoit à M. de *Voltaire* de donner cette qualification à son ennemi, afin de le rendre odieux. *Et il n'est pas moins public que j'ai rendu des services importans à des personnes de cette Communion.* Vous aviez l'une de ces deux raisons, l'intérêt ou la gloire. *Mais ceux qui ont dit ou écrit que* la Beaumelle *étoit Protestant & Prédicant, ne se sont certainement pas trompés.* Cette accusation formée contre un Citoyen d'être Prédicant dans un Pays où les loix mettent les *Prédicans* sous le joug de la mort, n'est point une plaisanterie. On ne peut attribuer cette qualification qu'à des vues qui ne sont certainement point du ressort de la Littérature. *Et l'Auteur de la Lettre anonyme a menti quand il a écrit le contraire.* Ces expressions grossiéres que M. de *Voltaire* se permet trop souvent, nous autorisent sans doute à ne pas ménager les nôtres, surtout quand il s'agit de défendre un honnête homme, un Ecrivain connu qu'il veut opprimer.

On

On trouve dans les regiſtres de la Compagnie des Miniſtres de Genève, que Laurent Anglivieux, dit la Beaumelle, natif du Languedoc, fut reçu Propoſant en Théologie le 12 Octobre 1745, ſous le Rectorat de Monſieur Ami de la Rive. Rien n'eſt plus odieux que cette imputation. Qui ne la croiroit véritable? Cependant les regiſtres de la Compagnie des Paſteurs de Genève ont été compulſés d'autorité du Magiſtrat, à la requête de M. de *la Beaumelle*, & ſon nom ne s'y eſt pas trouvé. Cette piéce ſera ſans doute une de celles que cet Auteur ſe propoſe de dépoſer en original (*a*) à la Bibliothéque du Roi. *Laurent Anglivieux.* Jamais M. de *la Beaumelle* ne s'eſt appellé *Anglivieux*. Son nom de famille eſt *Angliviel*, comme on le voit à la tête de ſon *Séneque* & dans l'Almanach des Gens de Lettres. Cette ſeule mépriſe ſuffiroit pour déceler l'impoſture. *Il prêcha à l'Hôpital & dans pluſieurs Egliſes pendant deux ans.* M. de *la Beaumelle* n'a paſſé que dix-huit mois à Genève: avant de prêcher les Proteſtans, il avoit ſans doute étudié leurs Dogmes pendant quelques mois: car on ſait, & il le dit lui-même dans ſa Réponſe au *Supplément de Louis XIV.*, qu'il avoit été élevé dans la Religion Catholique au Collége

(*a*) Voyez la *Lettre de M. de la Beaumelle à MM. Philibert & Chirol, Libraires à Genève.* Cet Auteur y annonce une Critique raiſonnée de tous les Ouvrages de M. de *Voltaire*, qu'il a, dit-il, entrepriſe dans l'intention d'attacher ſa juſtification à chaque calomnie, & de faire, par-là, paſſer à la poſtérité, l'antidote avec le poiſon. Il a, dit-il, raſſemblé les preuves les plus propres à démentir les faits que M. de *Voltaire* a articulés contre lui; & après en avoir dépoſé les Originaux dans la Bibliothéque du Roi, il en préſentera l'Extrait au Public dans cette nouvelle Edition des Oeuvres de M. de *Voltaire.*

de l'Enfance de Jesus à Alais: il est né en 1727, suivant l'Almanach des Gens de Lettres; il n'avoit donc, en 1745, que dix-huit ans. Or, qui pourra croire qu'un enfant soit, en arrivant, admis par le Corps des Pasteurs de Genève, à prêcher dans plusieurs Eglises? Il faut observer que M. de *Voltaire* a fait imprimer à Genève cette Lettre-ci, mais qu'il n'a osé l'y publier: tout le monde auroit élevé sa voix contre des faits aussi peu vraisemblables que faux. *Il fut Précepteur* [à Genève] *du fils de M. de Budé de Boissi.* M. de *Voltaire* a inventé ce fait qui semble d'abord indifférent. Mais dans quelle vue l'a-t-il fait? Pour avilir M. de *la Beaumelle* dans l'esprit de certaines gens: car on sait qu'il écrit pour tous les Lecteurs, & même pour les Sots. Quelle ineptie d'imaginer, pour décrier un homme, une fausseté qui ne le décrie point! C'est être méchant en pure perte. *Il alla ensuite à Coppenhague solliciter une place de Professeur.* Nous avons oui-dire, & il nous l'a répété lui-même, qu'il y fut appellé. *Et fut ensuite chassé de Coppenhague.* C'est une vieille calomnie. Voici ce que M. de *la Beaumelle* y répondit en 1752, dans un petit Mémoire imprimé à Francfort: „ *Voltaire* se trompe quand „ il dit que j'ai été chassé de Dannemarck. Je „ demandai mon congé, & je l'obtins: je ne de„ mandai point de gratification, & le Roi de Dan„ nemarck m'en accorda une très-considérable. „ Il ne tient qu'à moi de retourner à Coppenha„ gue reprendre mon poste. J'ai des preuves de „ ces faits. A la vérité, je ne suis plus payé de „ ma pension, mais peut-être le serai-je un jour; „ du moins elle n'est pas supprimée. *Nil despe„ randum Teucro duce, & auspice Teucro.*"

Si cet homme s'étoit contenté de faire de mauvais Sermons, je me dispenserois de répondre à la Lettre anonyme, quoiqu'elle soit la quatre-vingt quinzième que j'aye reçue. De faire de mauvais Sermons..... Plaisanterie doublement fausse, en ce qu'elle n'a nul rapport à ce qui suit, & en ce qu'elle tombe sur une fausse imputation. C'est assez le fort de M. *de Voltaire*, quand il veut faire le plaisant; mais la plaisanterie n'aveugle pas sur le mensonge, & le mensonge indigne contre la plaisanterie. *Mais la Beaumelle est le même homme qui, ayant falsifié l'Histoire de Louis XIV., la fit imprimer avec des Notes à Francfort, chez Eslinger en* 1752. M. de *la Beaumelle* ne fit point cette édition, c'est le Libraire *Eslinger*. D'ailleurs, on défie M. *de Voltaire* d'en citer un seul endroit qui ne soit fidélement copié de l'édition de Berlin, qu'il donna lui-même sous le nom de *Francheville*. *Il dit dans ces Notes, en parlant de Louis XIV. & de Louis XV., qu'un Roi qui veut le bien est un être de raison.* M. de *la Beaumelle* ne parle que d'un Roi absolu. Il ne falloit pas supprimer le mot *absolu*. Il ne parle ni de *Louis XIV.* ni de *Louis XV.* dans cette Note que l'Auteur de la Lettre défigure. *Il ose soupçonner Louis XIV. d'avoir empoisonné le Marquis de Louvois.* Il refute au contraire cet indigne soupçon dans ses *Mémoires de Madame de Maintenon*. *Il insulte la mémoire du Maréchal de Villars, de M. le Marquis de la Vrilliere; de M. le Marquis de Torcy, de M. de Chamillard.* Il n'est point du tout question du Marquis de *la Vrilliere* dans cette édition du *Siécle de Louis XIV.*, & M. *de Voltaire* ne le produit ici que pour exciter contre son ennemi un homme de plus. Sans convenir que les autres personnes soient insultées, nous dirons qu'il

n'en eſt parlé que dans le ſecond & troiſiéme volumes, & M. de *la Beaumelle* ne répond que du premier. *Il pouſſe la démence juſqu'à faire entendre que le Duc d'Orléans Regent empoiſonna la famille Royale.* La Note dont il s'agit ſe trouve dans le ſecond volume, & M. de *la Beaumelle*, comme nous l'avons déja dit, n'eſt garant que des Notes du premier. *Son infâme Ouvrage, écrit du ſtyle d'un Laquais inſolent, ſe débite, graces à l'excès même de cette inſolence. Ecrit du ſtyle d'un Laquais.....* Si cela étoit, M. *de Voltaire* témoigneroit-il tant de chagrin de ce qu'encore aujourd'hui cette édition eſt ſi recherchée? Auroit-il dit dans le tems, qu'il falloit ſavoir que ces Notes étoient d'un jeune homme, pour ne pas les croire d'un homme conſommé dans notre Hiſtoire. *C'eſt le ſort paſſager de tous les libelles écrits contre les Gouvernemens & contre les Citoyens; ils inondent & inonderont toujours l'Europe, tant qu'il y aura des fous ſans éducation, ſans fortune & ſans honneur, qui ſachant barbouiller quelques phraſes, feront, pour avoir du pain, ce métier auſſi facile qu'infâme.* Si on ne ménageoit pas plus les termes que ne le fait M. *de Voltaire*, on lui diroit, en retranchant le mot de *fortune*, ſur lequel il y auroit cependant bien des choſes à dire, *Mutato nomine, de te fabula narratur.* Il repréſente par-tout ſon ennemi comme un *fou furieux*, qui, niché dans *ſon galetas*, barbouille du papier pour avoir de quoi vivre. Cependant il ne peut ignorer que ce *fou furieux* a ſouffert ſes hoſtilités pendant dix ans, ſans ſe plaindre, & qu'il n'a publié aucun Ouvrage dans cet eſpace de tems.

Le Prédicant la Beaumelle, qui oſa retourner en France, ne fut puni que par quelques mois de Bicêtre.

Il n'a jamais été à Bicêtre, qui eſt une priſon deſtinée à l'opprobre, au crime ou à la folie; mais à la Baſtille, où l'on enferme les Auteurs imprudens; & M. *de Voltaire* ſait combien il eut beſoin d'employer de manéges pour lui attirer cette punition. *Mais ſon châtiment étant peu connu, & ſon crime étant public, mon devoir eſt de prévenir, dans toutes les occaſions, les ſuites de ce crime, & de faire connoître aux Français & aux Etrangers, quel eſt l'homme qui a falſifié.....* L'admirable maniére de *faire connoître* un homme que de le maſquer, de le défigurer, d'avancer contre lui des faits démentis, & de ſe *faire connoître* ainſi ſoi-même pour un inſigne calomniateur! *Qui a falſifié l'Hiſtoire du Siècle de Louis XIV., & qui a tourné en un indigne Libelle un monument ſi juſtement élevé à l'honneur de ma Patrie.* Il paroît que M. *de Voltaire* ſe connoît bien en gloire. La Patrie a reprouvé ce *monument*: la vérité & le bon ſens confirment tous les jours la Sentence.

Comme il a fait contre moi pluſieurs autres Libelles calomnieux, je dois demander quelle foi on doit ajouter à un homme qui, dans un autre Libelle intitulé MES PENSÉES, *a inſulté les plus illuſtres Magiſtrats de Berne, en les nommant par leur nom.* M. de *la Beaumelle* n'a rien écrit contre M. *de Voltaire* depuis l'année 1752, que parut ſa Réfutation du *Supplément au Siéc'e de Louis XIV*, & cette Réfutation n'eſt point un Libelle, mais une Réponſe vigoureuſe aux injures de M. *de Voltaire. Qui, dans un autre Libelle intitulé* MES PENSÉES. Juſqu'ici on n'avoit pas regardé comme un Libelle cet Ouvrage de politique que nous ſommes bien éloignés d'adopter dans tous ſes points. *A inſulté les plus illuſtres Magiſtrats de Berne, en les nommant par*

leur nom, & Monseigneur le Duc de Saxe-Gotha, à qui je suis attaché depuis très-long-tems. M. de *Voltaire* répéte cette accusation dans les Notes du *Siècle de Louis XV.*; il veut soulever la Nation Suisse contre son ennemi. Voici le passage fidélement copié; c'est le seul que l'Auteur de la Lettre puisse avoir en vue, puisque c'est le seul dans le Livre en question, où il soit parlé des Bernois: „ Le Gouvernement de Berne est démocratique „ de droit, & aristocratique de fait. Un jour il „ s'élevera, dans cette République, un homme „ de tête, qui réunira en sa personne toute la „ puissance Souveraine, en délivrant le pays de „ Vaud de la tyrannie des Baillifs, en humiliant „ les six familles regnantes, en associant aux pre„ miers emplois ce qu'on appelle à Berne les pe„ tits Bourgeois, en pillant cet immense trésor, „ fruit de la parcimonie de plusieurs siécles.

„ Les forces du Canton de Berne réunies sous „ un Chef habile, peuvent tenir tête à tous les „ autres Cantons. Tous les Cantons sont donc „ intéressés à faire rentrer cette République dans „ sa constitution primitive, comme la plus pro„ pre à les garantir des entreprises de l'ambition.

„ La Suisse n'a rien à craindre que de Ber„ ne, mais Berne a tout à craindre de son Aris„ tocratie.

„ La France, l'Autriche, la Savoye, sont, „ dit-on, intéressées à maintenir la liberté de cet„ te République fœdérative: cela est vrai: mais „ l'Europe peut se trouver dans mille circonstan„ ces qui, en occupant ces Puissances, permet„ tront aux Suisses de perdre leur liberté de la „ même maniére qu'ils l'ont acquise. "

Ces réflexions sur la constitution de Berne,

ſont-elles une inſulte faite aux Magiſtrats de cette République? L'Auteur de *mes Penſées* les nomme-t-il par leur nom, comme le prétend M. *de Voltaire*? Ce qui eſt véritablement une inſulte faite aux Suiſſes, ce ſont ces deux vers de la *Henriade*;

Barbares, dont la Guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.

Et Monſeigneur le Duc de Saxe-Gotha. Cette accuſation n'eſt pas tout-à-fait dépourvue de vérité. Voici le paſſage que M. *de Voltaire* a eu en vue. „ Je voudrois bien ſavoir, dit M. de *la Beaumelle*, „ de quel droit les petits Princes, un *Duc de Saxe-* „ *Gotha*, par exemple, vendent aux Grands le „ ſang de leurs Sujets, pour des querelles où ils „ n'ont rien à voir. On s'eſt donné à eux pour „ être défendu & non pour être vendu ". Cette réflexion regarde autant les autres petits Princes d'Allemagne que le *Duc de Gotha*. *J'atteſte ce Prince*, continue l'Auteur de la lettre, & *Madame la Ducheſſe de Saxe-Gotha*, *qu'il s'enfuit de leur ville capitale*, *avec une Servante*, *après un vol fait à la Maîtreſſe de cette Servante.* Beau ſujet pour atteſter des perſonnes de ce rang! M. *de Voltaire* eſt peut-être le ſeul qui oſe décrier, par de telles voyes, ceux qui lui déplaiſent. Penſe-t-il donc que des Princes ſoutiendront avec lui un perſonnage que le plus mince Bourgeois, pour peu qu'il fût honnête homme, rejetteroit avec horreur? C'eſt donc lui qui inſulte véritablement le Duc & la feue Ducheſſe de *Saxe-Gotha*. Quant au fonds de l'accuſation, nous dirons que nous ſavons de bonne part que M. de *la Beaumelle* ne s'eſt point enfui de Gotha; qu'il en partit ſeul, qu'il fut longtems en correſpondance, après ſon départ, avec

un Miniſtre de cette Cour, & qu'il doit dépoſer à la Bibliothéque du Roi les lettres de ce Miniſtre. *Je ne releverois point cette turpitude criminelle, ſi je n'y étois pas forcé par la lettre inſolente qu'on m'écrit.* Il faut peu de choſe pour forcer M. *de Voltaire* à relever des turpitudes. Combien n'en a-t-il pas relevées ſans qu'on lui ait écrit des lettres inſolentes! Quand bien même la lettre anonyme dont il ſe plaint, ſeroit de M. de *la Beaumelle*, le vrai Sage inſulte-t-il publiquement ceux qui ont la modération de ne l'inſulter qu'à l'oreille? *Je déclare publiquement que je garantis la vérité de tout ce que j'énonce.* Il y a longtems que M. *de Voltaire* n'eſt plus reçu pour garant de la vérité. *Voilà ma réponſe à tous ces Libelles écrits par le plus vil des hommes, mépriſés à la fin de la canaille même pour laquelle ils ont été faits.* Si ce devoit être-là votre réponſe, vous pouviez-vous diſpenſer de tant d'injures qui vous déshonorent dans l'eſprit des perſonnes qui penſent. *Je ſuis indulgent.* Il y paroît! *Je ſuis tolérant, on le ſçait.* Qu'avez-vous toléré juſqu'à préſent? Vos Ouvrages ſe réduiroient à bien peu de choſe, ſi l'on en retranchoit tous les morceaux d'intolérance que vous y avez répandus. On eſt à-peu près auſſi tenté de rire, en vous entendant parler de la tolérance, qu'on le ſeroit en voyant un Gaſcon vanter ſon courage en prenant la fuite. *Et j'ai fait du bien à des coupables qui ſe ſont répentis*: quels pouvoient être ces coupables à qui vous avez fait du bien? Il eſt tant de Gens de Lettres qui ne l'ont pas été, & dont néanmoins vous avez dit ſi ſouvent du mal! *Mais je ne pardonne jamais aux Calomniateurs.* Si quelqu'un étoit intéreſſé à obtenir ce pardon, ce ſeroit vous; mais il y a long-

tems qu'on ne vous croit plus; vos calomnies ſont par conſéquent très-pardonnables. *Fait au Château de Ferney*, 24 *Avril* 1767, Voltaire.

Lorſque cette Lettre arriva, M. de *la Beaumelle* étoit dans un état de langueur qui faiſoit craindre pour ſa vie. Sa femme ouvrit le paquet, & dans le premier moment de ſon indignation, elle écrivit d'une maniére très-forte à M. *de Voltaire*, pour l'engager à déſavouer ces atrocités. Nous voudrions pouvoir donner cette Lettre qu'on dit être pleine de chaleur, de ſentiment & de raiſon; mais elle ne nous a pas été communiquée.

Quinze jours après, le Curé & le Juge de Mazéres, petite ville du Comté de Foix, où M. de *la Beaumelle* avoit choiſi ſa retraite, reçurent, par la poſte, des paquets d'injures, entr'autres un Mémoire où le malade étoit accuſé de crime de Leze-Majeſté. Ce Mémoire parut bientôt après dans le *Journal Encyclopédique*, ſous ce titre à jamais flétriſſant pour l'Auteur: *Mémoire préſenté au Miniſtère par M. de Voltaire, contre M. de la Beaumelle.* Le pays de Foix & tout le Languedoc furent inondés de ce Libelle.

Cependant M. *de Voltaire* devoit une réponſe à Madame de la *Beaumelle*. Il la lui fit, mais pleine d'abſinthe & de fiel. Loin de déſavouer ſes calomnies, il renchériſſoit, & paroiſſoit ſe flatter de venir à bout d'inſpirer à la Dame, qu'il flattoit avec adreſſe, de la haine & du mépris pour ſon mari. Il en envoya en même tems une copie à M. *Lavayſſe* ſon pere, ajoutant que s'il n'engageoit ſon gendre à rétracter ſes abſurdes fureurs [& depuis 1753 ce gendre n'avoit pas écrit une ſyllabe contre lui], il l'accuſeroit de crime de Leze-Majeſté divine & humaine.

Peu de jours après, ayant appris que le malade, qui s'étoit un peu rétabli, avoit acquis la Seigneurie du Carlat, petite ville que la naissance de *Bayle* a rendue célébre, il envoya aux Consuls & au Curé du lieu de nouveaux Libelles imprimés, composés contre le nouveau Seigneur, & accompagnés d'un billet manuscrit encore plus violent, s'il eût été possible, que les Libelles mêmes.

M. de *la Beaumelle* n'y répondit point. Il se contenta du témoignage avantageux des personnes qu'on vouloit soulever contre lui. Mais ayant appris que son ennemi l'avoit réellement accusé auprès du Ministre de lui avoir écrit quatre-vingt-quinze Lettres anonymes dans l'espace d'une année, sans en avoir donné d'autre preuve que la copie ou l'original d'une, datée & scellée de Lyon, qui commençoit ainsi : *Je hazarde cette quatre-vingt-quinzième Lettre anonyme*, il crut devoir se justifier en écrivant au Ministre lui-même, & en lui faisant remarquer qu'ayant écrit, en 1753, des Lettres très-rigoureuses & très-publiques à M. *de Voltaire*, il n'étoit pas croyable qu'en 1766 il eut pris le masque, pour donner de petites surprises à quelqu'un qu'il avoit battu à coups de massue douze ans auparavant, aux yeux de l'Europe Littéraire; il le prioit, en finissant, d'être désormais en garde contre les imputations de son ennemi, qui apparemment lui attribueroit bientôt aussi les *Questions de Zapata*, *le Dîné du Comte de Boulainvilliers*, *l'Histoire du bannissement des Jésuites de la Chine*, & tant d'autres Ecrits où il se déchaîne contre le Législateur des Juifs & celui des Chrétiens.

La précaution n'étoit pas inutile; car peu de tems après M. *de Voltaire* essaya d'engager M. le Marquis de *B.* Membre de l'Académie des Sciences de Toulouse, à accuser, auprès du Ministre, M. de la *Beaumelle* d'être l'Auteur d'un Ouvrage qui lui pouvoit susciter des affaires. Voici les Lettres que M. *de Voltaire* écrivit à ce sujet à M. le Marquis de *B.*; elles prouveront que nous n'avançons rien qui ne soit conforme à la vérité.

Ferney, 15 *Octobre* 1768. „ Vous n'ignorez „ pas sans doute, Monsieur, qu'on vend publi„ quement, sous votre nom, à Genève & dans „ tous les pays voisins, un *Examen de l'Histoire* „ *de Henri IV. du sieur Buri.* L'Examen est as„ surément beaucoup plus lu que l'Histoire. Ose„ rois-je vous demander dans quelle source est „ puisée l'anecdote singuliere qu'on trouve à la „ page 31, que les Etats de Blois dresserent une „ Instruction, par laquelle il est dit, *que les Cours* „ *de Parlement sont des Etats Généraux au petit* „ *pied.* Cette anecdote est si importante pour „ l'Histoire, que vous me pardonnerez sans dou„ te la liberté que je prends. Si vous n'êtes pas „ l'Auteur de cet *Examen* imprimé sous votre „ nom, souffrez que je vous supplie de me dire à „ qui je dois m'adresser pour être instruit d'un „ fait si unique & si peu connu. "

M. de *Voltaire* qui, en écrivant cette Lettre, n'avoit sans doute pas encore remarqué un (*a*)

„ (*a*) Nous sommes malheureux en Historiens, dit l'Auteur „ de l'Examen. Nous avons d'excellentes Tragédies, des Co„ médies parfaites, des Fables charmantes, des Odes subli„ mes, un Poëme épique dont la France *daigne* s'honorer, „ un *Roman encore plus épique & plus poëtique que ce Poëme*.....

passage contre la Henriade, en fut si mécontent lorsqu'il s'en fût apperçu, que sans attendre la réponse de l'Académicien, il lui écrivit, deux jours après, en ces termes:

„ *Ferney* 17 *Octobre* 1768. Quoique je sois très-„ malade, Monsieur, l'envie de servir & l'impor-„ tance des choses dont il s'agit, me forcent de „ vous écrire encore dans l'incertitude si ma pre-„ miére Lettre vous parviendra. J'ai déja eu „ l'honneur de vous dire qu'on débite à Genève, „ sous votre nom, un petit livre dont voici le ti-„ tre: *Examen de la nouvelle Histoire de Henri IV.* „ *de M. de Buri, par M. le Marquis de B....* „ *lu dans une séance d'Académie.......*

„ On trouve à la page 24 le passage que je fais „ copier, & que je vous envoye. On sent aisément „ l'allusion coupable qui regne dans ce passage. Le „ Président *Hénault* est d'ailleurs cruellement ou-„ tragé dans une autre page de ce (*a*) Libelle.

„ & nous n'avons pas en notre langue un bon Historien." On voit bien qu'il est ici question de *la Henriade* & du *Télémaque* de M. de *Fénélon*.

(*a*) L'examen de l'Histoire de Henri IV n'est rien moins qu'un libelle, mais une critique judicieuse, instructive, honnête, quoique sévere, faite pour servir de modéle à ceux qui s'exercent dans ce genre. M. *de Voltaire* en a donné lui-même une Edition avec des Remarques, qu'on a insérées dans le Recueil qui a pour titre: *Evangile du Jour.* Voici le passage qui regarde M. le Président *Hénault*. „ Du reste, M. de *Buri* „ a copié cette faute de M. le Président *Hénault*, Guide peu „ sûr, Abréviatur infidele, hazardeux dans ses anecdotes, trop „ court sur les grands événemens pour être lu avec utilité, „ trop long sur des minuties pour être lues sans ennui, trop „ attentif à ramasser tout ce qui est étranger à son sujet, tout „ ce qui l'éloigne de son but, pour obtenir grace sur les réticences affectées, sur les négligences de son style, sur les „ omissions dans des faits importans, sur la confusion qui „ regne dans ses dates; Auteur estimable pourtant, sinon par „ l'exécution, du moins par le projet, mais fort inférieur à „ *Marcel*, quoiqu'il l'ait fait oublier." Cette critique de *l'A-*

„ Il y en a plusieurs exemplaires à Paris; mais il „ passe pour être de vous; cette calomnie peut „ vous faire des ennemis puissans, & vous nuire le „ reste de votre vie. Le nommé *la Beaumelle* est „ noté chez les Ministres; il lui est défendu de „ venir à Paris; & en dernier lieu, M. le Comte „ de *Gudane*, Commandant du pays de Foix où ce „ malheureux habite, lui a intimé les défenses du „ Roi de ne rien imprimer. C'est à vous, Mon- „ sieur, à consulter vos amis & vos parens sur cet- „ te avanture, & à voir si vous devez écrire à M. „ le Comte de *Saint-Florentin*, pour vous justifier, „ & pour faire connoître que ce n'est pas vous, „ mais *la Beaumelle*, qui a composé & imprimé cet „ écrit. J'ai cru devoir à votre mérite & à l'esti- „ me que vous m'avez inspirée, les informations „ que je vous donne, & desquelles vous ferez „ l'usage le plus convenable. "

Nous laissons à nos Lecteurs le soin de faire des réflexions sur cette dernière Lettre. Nous dirons seulement que l'homme de qualité à qui elle fut adressée, eut horreur de la proposition & de celui qui la faisoit.

Si l'on est étonné, après cela, du silence de M. de *la Beaumelle*, nous dirons qu'il se propose, [comme nous l'avons déjà annoncé] de donner une nouvelle édition des Œuvres de M. *de Voltaire*, avec des remarques critiques, auxquelles il joindra la réfutation la plus complette de toutes les calomnies que cet Ecrivain a publiées contre lui. Il annonce cette édition dans une Lettre à MM. *Philibert* & *Chirol*, Libraires à Genève, insérée dans plusieurs Ouvrages périodiques.

---

brégé Chronologique de l'Histoire de France nous paroît injuste à bien des égards, mais point *outrageante* pour l'Auteur, comme l'assure pourtant M. *de Voltaire*.

CHAPITRE V.

SAINT-HYACINTHE.

IL y auroit de l'injuſtice à rejetter tout le blâme de ce démêlé ſur M. de *Voltaire* : il n'a point été Agreſſeur; mais on peut dire, que ſi l'on eſt coupable d'attaquer par de mauvaiſes voies, on ne l'eſt pas moins de ſe défendre par des voies plus indignes. M. de *Saint-Hyacinthe* avoit joint à la ſuite de ſon Ouvrage intitulé, *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, une Piéce qui portoit pour titre *Déification du Docteur Ariſtarchus Maſſo.* Dans cette Piéce il ſe permet un badinage au ſujet d'une ſcene fâcheuſe qui s'étoit paſſée entre un Officier & M. de *Voltaire*; mais ce dernier n'y étoit pas nommé.

On ne ſait pourquoi ce Poëte fut ſi ſenſible à cette Plaiſanterie. La mal-adreſſe nous décele. Ce petit Ouvrage n'auroit eu qu'une alluſion vague, ſans le bruit que fit M. de *Voltaire* lui-même. Qu'il eut été heureux, s'il eût appris, par ſa propre ſenſibilité, à ménager celle des autres, & s'il n'eût pas perdu, par ſes excès, le droit que tout honnête homme, & ſur-tout un Ecrivain de ſon mérite, ont aux égards & aux ménagemens !

Nous n'entrerons dans aucune diſcuſſion ſur ce qui regarde M. de *Saint-Hyacinthe.* Nous ne préſenterons que les piéces qui ſont connoître que M. de *Voltaire* auroit pû ſe diſpenſer de ſe ſervir des armes qu'il mit en uſage contre ſon Adverſaire. Voici ce dont il eſt queſtion. Nous ne garan-

tiſſons pas l'Hiſtorique; mais nous le donnons comme une preuve du talent que M. de *Voltaire* a eu de ſe faire des ennemis, auſſi-tôt qu'il a commencé à briller dans le Monde Littéraire.

EXTRAIT *de l'Ouvrage intitulé* : Déification du Docteur Ariſtarchus Maſſo.

„ UN Officier Français nommé B. s'entretenoit „ avec quelques perſonnes que la curioſité avoit, „ comme moi, attirées au pied de la double „ Montagne. Un Poëte de la même Nation, „ portant le nez au vent, comme un cheval hou„ zard, vint effrontément ſe mettre de la conver„ ſation; & parlant à tort & à travers, s'aban„ donna à quelques ſaillies inſultantes que l'Offi„ cier déſapprouva. Le Poëte s'en mit peu en „ peine, & continua. L'Officier s'éloignant alors, „ alla dans un détour, par où il ſavoit que ce „ Poëte devoit paſſer pour aller parler à un Co„ médien. Il y vint en effet, accompagné d'un „ homme à qui il récitoit des vers, & qu'il ne „ croyoit pas devoir être le témoin de ſes infor„ tunes; car l'Officier arrêtant le Poëte par le „ bras : *J'ai toujours ouï-dire que les impudens* „ *étoient lâches*, lui dit-il; *j'en veux faire l'épreuve*, „ *& ne puis mieux m'adreſſer qu'à vous. Voyons*, „ *Monſieur le Bel-Eſprit, ſi vous vous ſervirez bien* „ *de cette épée que vous portez, je ne ſais pourquoi;* „ *ou préparez-vous à recevoir de cette canne le châti*„ *ment de votre inſolence.* Telle qu'une C. pâlit & „ s'effraye aux éclats redoublés du tonnerre, tel le „ Poëte pâlit aux diſcours de l'Officier; & la „ frayeur lui inſpirant avec le repentir des ſenti„ mens d'humilité & de prudence:

J'ai péché, lui dit-il, & je ne prétends pas
Employer ma valeur à défendre mes fautes;
J'offre mon échine & mes côtes
Au juste châtiment que prépare ton bras.
Frappe, ne me crains point; frappe, je te pardonne;
Ma vie est peu de chose, & je te l'abandonne.
Tu vois en ce moment un Poëte éperdu,
Digne d'être puni, content d'être battu,
N'opposer nul effort à ta valeur suprême.
B. n'aura point de vainqueur que lui-même.

„ *Ces beaux discours ne servent ici de rien*, dit l'Officier, *défendez-vous, ou prenez garde à vos épaules.* Le Poëte n'ayant pas la hardiesse de se défendre, l'Officier le chargea de quantité de coups de bâton, dans l'espérance que l'outrage & la douleur lui inspireroient du courage; mais la prudence du Poëte redoubla, à proportion des coups qu'il reçut; ce qui fit que l'homme qui l'avoit accompagné, s'écria, en s'adressant à l'Officier:

Arrêtez, arrêtez l'ardeur de votre bras:
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame,
Et le cœur est digne de blâme
Contre les Gens qui n'en ont pas.

„ L'Officier alors, après avoir ainsi disposé le Poëte à ses remontrances: *Sectateur des Muses*, lui dit-il, *apprenez qu'il est plus important d'être sage, qu'il n'est nécessaire d'être Poëte*..... En disant ces mots, il jetta dans un champ le bâton qu'il avoit en main. Mais ô prodige! ce bâton devint dans l'instant un arbre, &c."

Le trait est sanglant, & nous nous garderons bien de le justifier, quoique M. de *Voltaire* n'y soit

ſoit point nommé ni déſigné en aucune maniére; mais de la modération, du mépris, une plaiſanterie, ou le ſilence même auroient pû le faire tomber. Ce ne fut point le parti que prit le Poëte qui s'y croyoit offenſé. Il perdit la tête dès que la Piéce fut parvenue juſqu'à lui. Auſſi-tôt, bien loin de diſſimuler, il écrivit à M. *Berger* la Lettre qui ſuit:

„ Mon cher ami, voulez-vous me rendre un ſi-
„ gnalé ſervice? Il faut voir *Saint-Hyacinthe*. Je
„ ne le connois pas, direz-vous, il faut le connoî-
„ tre; on connoît tout le monde quand il s'agit
„ d'un ami. Mais *Saint-Hyacinthe* eſt un homme
„ décrié; & qu'importe! voici de quoi il s'agit. Il
„ eſt cité dans le Livre infame de *Desfontaines*,
„ pour avoir écrit contre moi un Libelle intitulé,
„ *Déification d'Ariſtarchus Maſſo*. Or, je ne l'ai
„ jamais offenſé, ce *Saint-Hyacinthe*. Pourquoi
„ donc imprimer contre moi des impoſtures ſi af-
„ freuſes? Veut-il les ſoutenir? je ne le crois pas.
„ Que lui coûtera-t-il de ſigner qu'il n'en eſt pas
„ l'Auteur? ou qu'il les déteſte, ou qu'il ne m'a
„ point en vue? Exigez de lui un mot qui lave
„ cet outrage, & qui prévienne les ſuites d'une
„ querelle cruelle. Faites-lui écrire un petit mot
„ dont il réſulte la paix & l'honneur, je vous en
„ conjure. Courez, rendez-moi ce ſervice. Je ne
„ demande que le repos, procurez-le à votre ami.
„ *A Cirey*, 8 *Janvier* 1739.

Juſques-là on voit un homme très-mortifié qui ſent toute la peſanteur du coup qu'on lui a porté, & qui ne trouve dans ſon courage aucune reſſource pour y répondre. Apparemment que M. de *Voltaire* n'avoit pas alors ces rares talens qui ſe ſont développés dans la ſuite: talens intariſſables

lorsqu'il s'agit de plaisanter les gens qu'il sait bien n'être pas en état ou n'avoir pas la volonté de plaisanter comme lui. Quoi qu'il en soit, on n'auroit rien à lui reprocher, s'il s'en fût tenu-là; mais il écrivit une seconde Lettre, & cette seconde Lettre fait voir qu'il ne sait pas conserver longtems le bon droit, quand il est de son côté.

„ Il s'en faut bien que je sois content de *Saint-* „ *Hyacinthe*, dit-il au même M. *Berger*; il n'a pas „ plus reparé l'infame outrage qu'il m'a fait, qu'il „ n'est l'Auteur du *Mathanasius.* " Cependant la plaisanterie d'*Aristarchus Masso* est une preuve assez claire que le même esprit de plaisanterie qui a produit l'un, a pu aussi produire l'autre. D'ailleurs, quand bien même M. de *Saint-Hyacinthe* n'auroit pas fait le *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, s'ensuivroit-il de-là qu'il auroit eu tort de faire la *Déification*? „ N'y reconnoissez-vous pas, conti- „ nue M. de *Voltaire*, la différence des styles? " On y trouve le même style, plus plaisant dans l'un, plus piquant dans l'autre, mais toujours la même plume. „ C'est *Salengre* & *Sgravezende* qui „ ont fait le *Mathanasius*. *Saint-Hyacinthe* n'a „ fourni que la chanson. Il est bien loin, ce mi- „ sérable, de faire de bonnes plaisanteries." Si ses plaisanteries ne sont pas bonnes, elles ont eu du moins l'effet des bonnes plaisanteries, de piquer ceux qui en sont l'objet. „ Il a excroqué la répu- „ tation d'Auteur de ce petit livre, comme il a „ volé Madame *Lambert*." A quoi tout cela sert-il? Ce n'est pas répondre à la *Déification*. „ Infa- „ me Escroc & sot Plagiaire; voilà l'histoire de ses „ mœurs & de son esprit." Qu'est-ce que cela fait à la Déification? „ Il a été Moine, Soldat, Li- „ braire, Marchand de Café, & vit aujourd'hui

„ du profit du Biribi." Cela répond-il à la Déification? „ Il y a vingt ans qu'il écrit contre moi „ des Libelles." C'est pourtant votre premiere plainte. „ Il m'a toujours suivi comme un roquet „ qui aboye après un homme qui passe sans le re- „ garder." Il falloit encore passer sans le regarder. „ Je ne lui ai jamais donné le moindre coup „ de fouet; mais enfin je suis las de tant d'hor- „ reurs, & je me ferai justice d'une façon qui le „ mettra hors d'état d'écrire." Voilà un homme qui s'anime: qu'on ne craigne rien néanmoins; il ne fera pas usage de ses forces. C'est le *quos ego....* Il en resta-là en effet: *car il avoit l'ame trop bonne.*

„ Si vous voulez prévenir les suites funestes „ d'une affaire très-sérieuse." Il est à croire que ce n'est pas d'un combat dont il s'agit: M. de *Voltaire* a toujours eu le caractére bilieux, mais jamais sanguinaire; il peut même vanter sa tolérance sur cet article. C'est apparemment d'après ce témoignage de son humeur pacifique, qu'il dit dans sa Lettre contre M. de *la Beaumelle*: *je suis tolérant, on le sait.* „ Parlez-lui de façon à obtenir „ qu'il signe au moins un désaveu, par lequel il „ proteste qu'il ne m'a jamais eu en vue, & que „ ce qui est rapporté dans l'Abbé *Desfontaines*, est „ une calomnie horrible." M. de *Voltaire* étoit dès-lors très familier avec les désaveux; mais cet *Escroc de Saint-Hyacinthe* ne voulut jamais se familiariser avec une telle proposition. „ Je ne l'ai „ jamais offensé. Je le défie de citer un mot que „ j'aie jamais dit de lui. Faites lui parler par M. „ *Remond de Saint-Marc*. Il y a à Paris une Ma- „ dame *Chambonin*, qui demeure à l'Hôtel de „ Modene; elle est ma parente; c'est une femme „ serviable, active, capable de tout faire réussir.

„ Voudriez-vous l'aller trouver, & agir de con-
„ cert? Comptez fur moi, mon cher *Berger*,
„ comme fur votre meilleur ami. *A Cirey*, 16
„ *Février* 1739."

Dans une autre Lettre au même, il dit: „ Eft-
„ il vrai que vous ayez vu *Saint-Hyacinthe*? Ce
„ malheureux n'en vaut pas la peine. C'eft un
„ de ceux qui déshonorent le plus les Lettres &
„ l'humanité. Il n'a guére vécu à Londres que
„ de mes aumônes & de fes Libelles. Il m'a vo-
„ lé, & il a ofé m'outrager. Efcroc public, Pla-
„ giaire qui s'eft attribué le *Mathanafius* de *Sa-
„ lengre* & de *Sgravezende*, fait pour mourir par
„ le bâton ou par la corde; je ne dis rien de trop.
„ Dieu merci, je n'ai que des ennemis de cette
„ efpéce, & des amis de la vôtre. Comptez fur
„ moi pour jamais."

Ce malheureux n'en vaut pas la peine. Pourquoi donc aviez-vous preffé fi fort ce même ami de le voir, de le prier, de le faire prier? Pourquoi propofiez-vous tant de négociations avec lui?

C'eft un de ceux qui déshonorent le plus les Lettres & l'humanité. Honorez les unes par le filence, honorez l'autre par des fentimens d'indulgence ou de magnanimité.

Il n'a guére vécu que de mes aumônes. Qui ne prendroit M. de *Voltaire* pour le plus grand aumônier de France, à en juger par tous ceux qui ont éprouvé les effets de fa charité?

Il m'a volé, & il a ofé m'outrager. Qui ne croiroit qu'il ne refte plus rien à M. de *Voltaire*, depuis le tems qu'on le vole? Qui ne le croiroit apprivoifé avec les injures, depuis le tems qu'on l'outrage?

Fait pour mourir par le bâton ou la corde. Com-

plimens pleins d'indulgence & d'honnêteté. *Je ne dis rien de trop.* Il n'eſt mort cependant ni de l'un ni de l'autre.

M. de *Voltaire* eut été pardonnable encore, s'il n'eût pas pouſſé les choſes plus loin. Son dépit, ſes déclamations, ſes invectives, ſes calomnies, n'étoient répandues que dans le ſein de ſes amis; mais il ne s'en tint pas là. Le cœur bouffi de reſſentiment, il prit une tournure indirecte pour ſe venger publiquement de ſon ennemi. Il s'efforça d'enlever à M. de *Saint-Hyacinthe* la gloire d'être l'Auteur du *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu.* Il compoſa des *Conſeils à un Journaliſte*, qu'il fit imprimer dans pluſieurs Journaux, & qu'on trouve dans toutes les éditions de ſes Œuvres. Dans ces *Conſeils*, qu'il auroit dû prendre pour lui-même, il s'exprime ainſi à l'article des *Anecdotes*.

„ Il y a des Anecdotes Littéraires, ſur leſquelles „ il eſt toujours bon d'inſtruire le Public, afin de „ rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au Public, que le *Chef d'Œuvre d'un Inconnu*, ou *Mathanaſius*, eſt de „ feu M. de *Salengre* & d'un illuſtre Mathématicien, conſommé dans tout genre de Littérature, „ qui joint l'eſprit à l'érudition, enfin de tous „ ceux qui travailloient à la Haye au *Journal Littéraire*, & que M. de *Saint-Hyacinthe* fournit „ la Chanſon avec beaucoup de remarques. Mais „ ſi l'on ajoute à cette Plaiſanterie une infame „ brochure, digne de la plus vile canaille, & „ faite ſans doute par un de ces mauvais Français „ qui vont dans les pays étrangers déshonorer „ les Belles-Lettres & leur Patrie, faites ſentir „ l'horreur & le ridicule de cet aſſemblage monſtrueux.”

M. de *Voltaire* auroit dû le faire par lui-même; & pour le faire avec ſuccès, il n'auroit pas dû ſe ſervir des termes qu'il employe.

M. de *Saint-Hyacinthe* ne tarda pas à être inſtruit de l'imputation de Plagiat hazardée contre lui ſans en donner aucune preuve. Il prit auſſitôt la plume, & écrivit à l'Auteur des *Conſeils* d'un ſtyle propre à lui faire connoître qu'il ſavoit encore mieux ſe défendre qu'il ne ſavoit attaquer. Les extraits de ſa Lettre que nous allons préſenter, décideront la queſtion en ſa faveur.

„ Monſieur de *Voltaire*. Un de mes amis vient „ de m'envoyer l'extrait de ce que vous dites de „ deux de mes Ouvrages, dans le ſixiéme volume „ des vôtres. Je trouve que vous y parlez d'une „ maniére digne de vous; mais qu'il ne convenoit „ pas de faire imprimer. C'eſt ainſi que mon ami „ en juge auſſi. Voilà ſes propres termes": *C'eſt une plaiſante choſe que Voltaire ſe mêle de donner des avis à un Journaliſte, & qu'il l'exhorte à publier des fauſſetés & des calomnies.*

„ Quelle eſt votre imprudence, Monſieur, „ d'aller dire que je n'ai pas fait un Livre dont, „ depuis plus de trente ans, il eſt de notoriété „ publique que je ſuis l'Auteur?... Ignorez- „ vous que M. *Pierre Goſſe*, Libraire de la Haye, „ qui a fait la premiére édition du *Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, vit encore; qu'il étoit l'ami par- „ ticulier de M. de *Salengre*; qu'il connoiſſoit „ tous ceux qui ont commencé avec moi le *Jour- „ nal Littéraire*; que ſi le Commentaire ſur la „ Chanſon, *l'autre jour Colin malade*, avoit été „ l'ouvrage de la petite Société qui travailloit à ce „ Journal, M. *Johnſon*, qui en étoit un des Au-

„ teurs, en même tems qu'il en étoit le Libraire, „ auroit sans doute imprimé ce Commentaire?

„ Pouvez-vous douter que M. *Husson*, Libraire „ à la Haye, dont le pere acquit le droit de réim- „ primer le *Chef-d'Œuvre*, ne déclare pas que feu „ son pere n'en avoit jamais reconnu d'autre Au- „ teur que moi; que c'est avec mes corrections ou „ mes additions que les éditions qu'il en a don- „ nées, ont été faites?

„ Enfin, Monsieur, êtes-vous sûr qu'il n'y a „ plus au monde personne de ceux qui m'y ont „ vu travailler, & pouvez-vous douter que c'est „ de la propre bouche de ceux qui m'y ont vu „ travailler, que le Public a sçu que j'en étois „ l'Auteur?

„ Vous pourriez trouver des personnes à Paris „ qui vous diroient, que j'entendois parler de „ cet Ouvrage, que je le voyois attribuer à M. „ de *Fontenelle*, à M. de *Crouzas*, à M. de *la* „ *Monnoye*, sans que je fisse connoître de qui il „ étoit; quoique rien ne pût flatter davantage un „ jeune homme, dont ce livre étoit un coup „ d'essai, que l'éclaircissement d'une méprise qui „ lui faisoit tant d'honneur. On n'a sçu qu'il „ étoit de moi que longtems après que le succès „ de ce Livre avoit excité la curiosité de celui „ qui l'avoit fait. Si un autre que moi en eût „ été l'Auteur, il avoit le tems de se faire con- „ noître. L'applaudissement qu'on donnoit à cet „ Ouvrage y invitoit. Croyez-vous en bonne „ foi qu'un succès aussi heureux eût trouvé un „ Auteur assez indifférent pour souffrir qu'un „ imposteur se le fût attribué; & que l'anecdote „ vous en eût été confiée pour ne la divulguer

„ qu'au bout de trente ans? En vérité cela est „ risible. Que si dans la suite je m'en suis avoué „ l'Auteur sans aucune façon, c'est qu'il étoit „ inutile de le dissimuler: cela étoit déja trop „ connu; que d'ailleurs le Livre ne me faisoit „ qu'honneur, & que j'ai toujours cru qu'un „ honnête homme pouvoit bien ne point publier „ son nom en publiant ses Ouvrages, mais qu'il „ ne devoit jamais se faire une peine de les „ avouer, parce qu'il n'en faisoit jamais qu'il dût „ désavouer; c'est pourquoi je n'ai mis mon nom „ à aucun de mes Ouvrages, qu'à un seul, en„ core n'est-ce qu'au bas d'une Epitre Dédicatoire „ où j'ai cru qu'il étoit plus respectueux de le „ mettre que de le supprimer; c'est ainsi d'ailleurs „ que je n'ai fait nulle difficulté de dire que j'é„ tois l'Auteur des Livres que j'ai faits, lorsqu'on „ me l'a demandé; mais que j'en ai entendu „ quelquefois parler favorablement à gens qui ne „ savoient pas que j'en étois l'Auteur, sans leur „ avoir appris que celui-là-même, devant qui ils „ en parloient, les avoit écrits.

„ Quand même on ne sauroit pas aussi parfaite„ ment qu'on le sait, que j'ai fait le Commen„ taire sur lequel vous donnez de si belles instruc„ tions à vos Journalistes, j'ose assurer que nuls „ de ceux qui le liront & qui sauront lire, ne „ croiront votre anecdote vraie. Il n'y a personne „ qui ne sente qu'un Ouvrage dont le ton très„ difficile à soutenir est néanmoins aussi égale„ ment soutenu, où la même ironie, qui com„ mence dès le premier mot du titre, continue „ jusqu'à la fin avec le même sérieux & le même „ badinage, sans aucune discordance, ne peut „ être l'ouvrage de plusieurs. Il ne faut pas être

„ fort habile pour sentir que celui qui a fait le „ Commentaire d'une demi-strophe, est le même „ que celui qui a commenté toute la Chanson. „ Quoique votre *Temple du Goût*, sur-tout, m'ait „ convaincu que vous aviez souvent le goût dé- „ pravé, je ne puis croire que vous l'ayez au „ point de méconnoître ce qui est l'ouvrage d'un „ seul, d'avec ce qui est l'ouvrage de plu- „ sieurs. . . . . Comment osez-vous dire „ que la *Déification d'Aristarchus Masso*, est une „ *infame* Brochure? Que signifie *infame*, je vous „ prie, à l'égard d'une Piéce où on ne prêche „ assurément pas la débauche, & où il ne s'agit de „ rien qui en approche? La *Déification d'Aris- „ tarchus Masso* est un Ouvrage d'imagination. „ C'est une fiction inventée pour représenter les „ défauts auxquels des Gens de Lettres se laissent „ aller. On y voit la présomption & les extra- „ vagances, dont l'excès & le ridicule devroient „ corriger ceux qui prétendent s'élever au dessus „ des autres par leur savoir, & qui se mettent „ au-dessous par leur déraison . . . . . Quand vous „ ajoutez qu'elle est digne de la plus vile canaille, „ faites-vous réflexion que vous dites grossiére- „ ment une injure à tous ceux qui ne jugeant „ pas comme vous de cette Déification, peuvent „ trouver du plaisir à la lire? car les goûts sont „ différens. J'ai vu des personnes que vous n'ose- „ riez assurément traiter de *canaille* qu'à quelques „ lieues de distance, qui croyoient qu'il y avoit „ dans cette piéce autant de gaieté, plus d'art & „ plus de savoir que dans le Commentaire sur le „ *Chef-d'Œuvre*, & qu'elle avoit dû coûter beau- „ coup plus à son Auteur. . . .

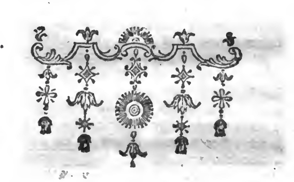
» *Vous dites ensuite que cette infame Brochure, » digne de la plus vile canaille, est faite sans doute » par un de ces mauvais Français qui vont dans les » pays étrangers déshonorer les Belles-Lettres & leur » Patrie.* Ceci me regarde personnellement; car » vous savez très-bien, Monsieur, que je suis » l'Auteur de la Déïfication. Vous le savez, dis- » je; & comment avez-vous l'imprudence d'en » parler, & d'en parler en des termes qui seroient » injurieux, s'ils ne venoient pas d'un homme » comme vous, & qu'ils ne s'adressassent pas à » un homme comme moi. Ne savez-vous pas » que celui qui ne peut être injurié ne peut in- » jurier personne? Cette réflexion devroit vous » guérir du plaisir que vous avez à dire des cho- » ses offensantes, de même que de celui que vous » avez à en inventer. . . . . .

» Je ne suis pas assez heureux pour faire hon- » neur à ma Patrie, ni aux Belles-Lettres; mais » je puis dire que s'il suffisoit de les aimer beau- » coup pour leur faire beaucoup d'honneur, per- » sonne assurément ne leur en feroit plus que » moi. . . . Si les progrès que j'ai fait dans les » Sciences ne sont pas considérables, c'est faute » de talens & non pas faute d'application. En ce- » la plus louable, quoique moins heureux, que » ceux qui y font de grands progrès sans beau- » coup de peine. . . . . . Si je ne fais pas honneur » à ma Patrie ni aux Lettres, il est sûr que je » ne les déshonore pas. Je ne suis pas sorti de » France par la crainte que quelque décret m'em- » pêchât de me promener aux Thuilleries. . . . . . » Je n'ai jamais eu la bassesse de louer les Nations » étrangeres aux dépens de la mienne; de prodi- » guer à leurs grands hommes des louanges, en

» déprimant ceux qui font honneur à la France.
» Je n'ai jamais fait de vers pour m'écrier en les
» finissant :

Dieux, pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens !

» . . . . Ah! M. de *Voltaire*, ſi je voulois
» faire le portrait *d'un mauvais Français qui déshonore les Lettres & ſa Patrie*, [& en cela d'autant
» plus coupable qu'il auroit pû leur faire honneur,] que cela me feroit facile! Je ſçais où en
» trouver l'original. Vous le connoiſſez, &c."



CHAPITRE VI.

M. V E R N E T.

CET Auteur, qui professe depuis long-tems la Théologie à Genève, entra en liaison avec M. de *Voltaire* dès l'année 1733. Le ton de celui-ci est de recevoir toujours bien les nouveaux venus: l'espérance de captiver un suffrage de plus, de faire adopter ses idées & de les répandre par le secours des autres, rend le premier accueil assez honnête. Mais le sanctuaire de son amitié est semblable à la grotte du lion de la Fable; on sçait bien comme on y entre, on ne sçait pas comme on en sort.

M. *Vernet* eut lieu d'être content du commerce qu'il avoit établi entre cet Ecrivain & lui. On lui répondoit avec politesse: „ je vous serai en-„ core plus obligé, lui marquoit-on, si vous „ voulez bien m'écrire quelquefois; vous m'avez „ fait aimer votre personne & vos Lettres." 14 „ *Septembre* 1733.

Ce commerce fut interrompu pendant près de dix ans; il recommença en 1744 pour souffrir encore une interruption de quelques années. Au mois de Mai 1755, M. de *Voltaire* alla fixer son séjour aux portes de Genève, près d'une maison de Campagne de M. *Vernet*. L'amitié qui régnoit entre eux se resserra, par la facilité qu'ils avoient de se voir l'un & l'autre. Cette amitié dureroit encore, si M. de *Voltaire* n'eût fait un crime à son ami d'avoir de la religion, & de n'être pas de son avis dans les conversations qu'ils avoient en-

ſemble à ce ſujet. Le Profeſſeur de Théologie qui s'étoit promis peut-être de ramener à la vérité le Philoſophe des *Délices*, ſe vit, avec peine, privé du ſuccès qu'il avoit eſpéré. Convaincu par ſon expérience que toutes ſes tentatives ſeroient inutiles, il exigea de ſon ami qu'il s'interdiroit déſormais dans ſes entretiens avec lui, toute eſpece de raillerie ſur la Religion; & voyant qu'il continuoit toujours à la combattre, quoiqu'il eût promis de ne la plus mêler dans ſes diſcours, dès 1757 il prit le parti de ceſſer (*a*) de le voir. Alors rendu en quelque ſorte à lui-même, & diſpenſé des ménagemens que la ſociété impoſe, M. *Vernet* ne ſe fit point de ſcrupule de relever les erreurs dans leſquelles l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Univerſelle* étoit tombé ſur l'article de *Calvin* & de la ville de *Genève*. L'Hiſtorien avoit pouſſé les choſes trop loin, & le Profeſſeur Proteſtant crut ſe devoir à lui-même de défendre ſa Secte & ſa Patrie. Il adreſſa, pour cet effet, à M. *Formey*, une Lettre qu'il le prioit d'inſérer dans ſa *Bibliothéque Germanique*.

M. de *Voltaire* en fut inſtruit; & comme il ne manque jamais de tournures contre ceux qui l'attaquent, ſans répondre directement aux fautes & aux injuſtices qu'on lui reprochoit, il ſe borna, pour faire diverſion, à blâmer M. *Vernet* d'avoir critiqué un Ouvrage, dont il avoit, diſoit-il, ſollicité la gloire d'être l'Editeur. Celui-ci ſe recria contre l'imputation. Il déclara nettement qu'il n'avoit jamais penſé à *ſolliciter* une pareille commiſſion; que ſi M. de *Voltaire* avoit voulu ſe contenir dans les bornes de la circonſpection

---

(*a*) *Opitulandum amicis, ſed uſque ad aras.* Propert.

qu'on lui avoit si fort recommandée, il n'auroit jamais pris la plume contre lui; il ajouta de plus, qu'il étoit prêt à garder le silence, si M. de *Voltaire* vouloit retracter ou corriger ce qui blessoit les Genevois dans le Chapitre *Genève & Calvin*, de son *Essai sur l'Histoire Universelle;* il convint, à la vérité, qu'il avoit *consenti*, quelques années auparavant, à être (*a*) l'Editeur de cet Ouvrage; mais il n'étoit pas alors tel qu'on venoit de le publier; & il permit à M. de *Voltaire* de produire ses Lettres, bien assuré qu'elles ne contenoient rien qui pût tourner contre lui.

Malgré cela, il parut un Libelle dans lequel M. *Vernet* étoit fort maltraité. On y avançoit des faits défigurés, tels que celui qu'on vient d'exposer, & un grand nombre d'autres inventés pour donner atteinte à sa réputation. Le Professeur n'eut pas de peine à se justifier de ces imputations. Il le fit dans une *Lettre* adressée au premier Magistrat de la République de Genève. Il y poussa l'honnêteté jusqu'à feindre d'ignorer d'où étoit parti le coup qu'on lui avoit porté. M. de *Voltaire* toutefois ne put se résoudre à renoncer aux hostilités.

(*a*) Vers l'an 1753, on fit à Genève une Edition de l'*Essai sur l'Histoire Universelle*, en 2 vol. *in*-12. M. de *Voltaire* en ayant été instruit, pria M. *Vernet* de vouloir bien présider à cette Edition, & de rectifier les fautes qui s'étoient glissées dans la précédente. M. *Vernet* voulut bien se charger de ce travail, parce que, comme il le dit lui-même dans son *Mémoire adressé au premier Syndic en* 1766: „ L'Ouvrage ne rouloit que „ sur six Siécles du moyen âge, où rien ne blessoit ni le Christianisme ni la Réformation: au lieu que dans la derniére „ Edition augmentée d'un triple, on a ajouté à la tête & à la „ queue quantité de choses répréhensibles & injurieuses, soit „ au Christianisme, soit à nos Réformateurs. Quoique l'Ouvrage porte le même titre, ce sont réellement deux Ouvrages „ qui n'ont de conformité que dans la partie du milieu."

M. *Vernet* publia, en 1766, un Ouvrage en deux volumes, qui a pour titre: *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois.* Ces Lettres sont pleines de zele, de décence & de raison: on y défend la Religion contre les nouveaux Philosophes, & l'on y réfute l'article *Genève* de l'Encyclopédie.

A peine cet Ouvrage eut-il vu le jour, que M. de *Voltaire* répandit dans Genève un nouveau Libelle intitulé: *Lettre curieuse de M. Robert Covelle, célèbre Citoyen de Genève, à la louange de M. Vernet, Professeur en Théologie dans la dite ville.* Cette Lettre a 14 pages *in*-8°. d'impression: on s'y permet le badinage, la plaisanterie, le mensonge; c'est-à-dire qu'elle est dans ce style si familier depuis long-tems à M. de *Voltaire*, pour faire oublier l'état de la question & donner du ridicule à ses ennemis. Ce Libelle fut bien-tôt suivi d'une petite piéce de Poësie intitulée: *Eloge de l'Hypocrisie, dédié à M. Vernet*, où il fait le portrait le plus odieux de ce Genevois. Nous ne citerons aucun trait de ces deux Libelles: il est aisé d'imaginer que c'est presque toujours la même tournure, les mêmes épithetes, les mêmes sarcasmes, les mêmes calomnies. Nous nous contenterons de rapporter quelques morceaux de la (*a*) réponse de M. *Vernet* à la prétendue *Lettre de Robert Covelle.* Ils suffiront pour faire connoître que M. de *Voltaire* a toujours cédé à ses Antagonistes les honneurs & l'avantage de l'honnêteté.

(*a*) Cette Réponse, imprimée en 1766, a pour titre: *Mémoire présenté à M. le premier Syndic, par Jacob Vernet, Pasteur & Professeur en Théologie à Genève, sur un Libelle qui le concerne.* Ce Mémoire a 63 pages d'impression.

„ Il eſt dit, page 11 du Libelle, que mon *dé-*
„ *chaînement vient du petit dépit de n'avoir pu obtenir*
„ *de M. de* Voltaire *d'être ſon Editeur & ſon Correc-*
„ *teur d'Imprimerie.* Là où il n'y a point de *de-*
„ *mande*, il n'y a point de *refus*. . . . . M. de
„ *Voltaire* ne m'a certainement pas refuſé d'être
„ l'*Editeur* & l'Inſpecteur de l'édition de *Philibert*;
„ car il prouve lui-même que je l'ai été, & je
„ prouve qu'il l'a déſiré & m'en a remercié.......
„ Quant au métier de *Correcteur d'Imprimerie*, il
„ eſt aſſurément fort honnête; mais M. de *Voltai-*
„ *re* ſait bien que ce n'eſt pas le mien. . . . . . J'ai
„ bien pris quelquefois la liberté de *corriger* ſes
„ penſées & de redreſſer ſes erreurs; c'eſt l'uni-
„ que maniére dont je puiſſe être ſon Correc-
„ teur. Peut-être lui rendrai-je encore le même
„ ſervice.

„ Quand je relis ſes Lettres, & que je me rap-
„ pelle les ſentimens qu'il me témoignoit autre-
„ fois, j'apprends le cas qu'on doit faire de ſes
„ louanges comme de ſes ſatyres. Puiſqu'il eſt
„ auſſi prodigue des unes que des autres, on doit
„ auſſi peu ſe glorifier des unes, qu'être piqué
„ des autres. Ce n'eſt pourtant pas moi qui ai
„ changé d'état ni de caractére. La variation
„ vient de lui. Il a changé de rôle dans ſes écrits,
„ en ne reſpectant plus ce que tout le monde doit
„ reſpecter. Il a bien fallu que je tinſſe auſſi un
„ autre langage, non ſur ſa perſonne & ſes talens,
„ à qui j'ai toujours rendu juſtice; mais ſur l'a-
„ bus qu'il eſt venu faire ici de nos preſſes . . . .
„ Il n'a pas dû compter que lorſqu'il s'émancipe-
„ roit dans ſes Livres, il trouveroit en moi l'in-
„ dulgence d'un Prévaricateur.

„ En

» En effet, dès que j'appris, au mois de Février 1755, qu'il alloit s'approcher de nous, je lui envoyai au Château de Prangin, où il passoit l'hiver, mon *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, pour tâcher de lui donner des idées saines du Christianisme ; & je pris la liberté d'y joindre une Lettre raisonnée pour l'engager à garder sur ces matiéres une sage circonspection, tant dans ses discours que dans ses Ecrits, s'il vouloit être vu de bon œil de tout le monde.

» Il me répondit, *que ce que j'écrivois sur la Religion étoit fort raisonnable, qu'il adoroit la Religion, qu'il détestoit seulement l'intolérance & le fanatisme; qu'il respectoit nos Loix religieuses; qu'il aimoit & respectoit notre République; qu'il étoit trop vieux, trop malade & un peu trop sévere pour les jeunes gens. Vous me ferez plaisir*, ajoûtoit-il, *de communiquer à vos amis les sentimens qui m'attachent tendrement à vous.*

» Son premier langage, en arrivant ici, fut assorti à ce qu'il m'avoit écrit. *Il ne cherchoit*, disoit-il, *que le repos; il avoit besoin de s'approcher d'un grand Médecin. M. Tronchin devoit prendre soin de son corps, & moi de son ame.*

» . . . . Quand je vis qu'il manquoit à ses engagemens, je compris dès la fin de l'an 1756, que la bienséance ne me permettoit plus d'aller chez lui, & que mon devoir m'appelloit à lui résister. Il essaya de m'en détourner..... Je répondis d'un ton ferme; j'allai mon chemin, & je commençai par donner une Lettre sur le chapitre intitulé, *Genève & Calvin*, où, sans sortir

„ des bornes d'une honnête critique, je prouvai „ que ce chapitre eſt plein d'erreurs. . . . .

„ Quelques perſonnes jugeront peut-être qu'a„ près les liaiſons que j'avois eues avec lui, j'au„ rois dû laiſſer à d'autres le ſoin de le contredi„ re. Sans doute pluſieurs de mes Collegues pou„ voient s'en acquitter mieux que moi; mais on „ me faiſoit généralement l'honneur de jetter les „ yeux ſur moi, moins à cauſe de la place que „ j'occupe, qu'à cauſe de mes précédens Ouvra„ ges, tous deſtinés à la defenſe de la Religion. „ L'on ſavoit auſſi que mon long ſéjour à Paris „ m'avoit aſſez fait connoître le tour d'eſprit de „ ces Philoſophiſtes. Et le motif de mes ancien„ nes liaiſons avec M. de *Voltaire*, loin de de„ voir m'arrêter, m'impoſoit à cet égard une obli„ gation particuliére. Plus il m'avoit prodigué de „ careſſes, plus il m'importoit de montrer que ſes „ careſſes ne m'avoient pas ſéduit. . . . . . . J'ai „ découvert les légeretés de quelques Encyclopé„ diſtes; j'ai dévoilé leurs ruſes, en m'en tenant „ toujours à combattre l'écrit ſans toucher à l'E„ crivain. Je me ſuis appuyé de raiſons & de „ faits. Je crois avoir dit des choſes vraies, for„ tes & utiles, aſſorties au tems où nous ſommes, „ & bien convenables à l'état préſent de notre „ Egliſe & même de toute la Chrétienté. M. de „ *Voltaire* en peut juger comme il lui plaira, qu'il „ diſe que *c'eſt un fatras, un tas d'inutilités, un vo„ lume d'injures contre des perſonnes eſtimables de qui „ je ne devrois pas oſer parler* . . . On ne s'y mé„ prendra pas; c'eſt de la colére & non du „ mépris.

„ Il aſſure qu'il n'a *jamais attaqué perſonne.* Je „ voudrois bien, pour ſon honneur, que perſon-

„ ne ne s'en plaignit. Il m'avertit en même tems „ *qu'il est dangereux quand on l'attaque.* Je le crois „ d'autant mieux, que je crois qu'il est dangereux „ lors-même qu'on ne l'attaque pas.

„ J'ai bien cru que mon Livre lui déplairoit: il „ contient des vérités & des réflexions qui ne sont „ ni honorables ni agréables pour nos modernes „ Philosophes, & qui par conséquent ne pou„ voient que déplaire à leur Coriphée; je pou„ vois donc m'attendre à une Critique peut-être „ piquante, mais du moins raisonnée. Mais qu'un „ homme de la réputation de M. de *Voltaire* em„ ploye contre moi des invectives & des turlupi„ nades si indécentes; qu'il compose un vrai Li„ belle diffamatoire, où il ose attaquer ma probi„ té, & faire un usage aussi malin qu'absurde de „ quelques-unes de mes Lettres; où il cherche „ même artificieusement à me susciter diverses sor„ tes d'ennemis, &c. c'est, je l'avoue, un degré „ d'abaissement où je ne l'attendois pas; quoiqu'à „ dire vrai, on peut tout attendre de lui, après „ la maniére dont il a déchiré depuis peu M. *Ned„ ham*, homme aussi estimable par son bon carac„ tére, que par son savoir. Cela vérifie une re„ marque du *Spectateur Anglais*, qui est, que par „ une longue habitude de profanation, le sens „ moral s'émousse, le génie même s'abâtardit."

Dans *la Guerre de Genève*, M. de *Voltaire* n'a point oublié M. *Vernet.* On en jugera par les vers suivans, auxquels il est inutile de joindre aucune réflexion:

Du noir Sénat le grave Directeur,
Est *Jean Vernet* de maint volume Auteur;
Le vieux *Vernet* ignoré du Lecteur,

Mais trop connu des malheureux Libraires:
Dans sa jeunesse il a lu les Saints Peres,
Se croit savant, affecte un air dévôt,
Broun (*a*) est moins fat, & *Nedham* est moins sot, &c.

„ (*a*) *Broun*, Prédicant Ecossais, qui a écrit des sottises „ avec des injures, de Compagnie avec *Vernet*. Ce Prédi- „ cant Ecossais venoit souvent manger chez l'Auteur sans être „ prié, & c'est ainsi qu'il témoigna sa reconnoissance. *Ned-* „ *ham* est un Jésuite Irlandois, imbécille, qui a cru faire des „ anguilles avec de la farine. On a donné quelque tems dans „ sa chimere: & quelques Philosophes ont bâti un sistême „ sur cette prétendue expérience aussi fausse que ridicule". Il est, je pense, inutile d'avertir que cette Note est de M. de *Voltaire*: quel autre Ecrivain oseroit en faire de pareilles?



CHAPITRE VII.

M. LE FRANC DE POMPIGNAN.

S'ATTENDROIT-ON qu'un homme en place, connu par ſes talens & par le bon uſage qu'il en fait, ſe fût attiré la haine d'un autre homme qui s'annonce pour le Zélateur de l'humanité ? S'attendroit-on que cette haine ſe ſervît des plus miſérables reſſources pour jetter de l'opprobre & du ridicule ſur un Adverſaire irréprochable ?

A en juger par la maniére dont M. de *Voltaire* traite M. de *Pompignan*, pour s'être élevé contre les excès de la fauſſe Philoſophie, & en avoir fait connoître les travers, dans ſon Diſcours de Réception à l'Académie Françoiſe, ne croiroit-on pas qu'il ſuffit d'être bon Citoyen & ſage Littérateur, pour s'attirer une nuée d'injures de la part du prétendu Héros de la Littérature ? Telle a été cependant l'origine des turlupinades dont M. de *Voltaire* a accablé un des hommes de Lettres les plus reſpectables. Ne prendroit-on pas ce même homme de Lettres pour un fou, pour un extravagant, ſi on s'en rapportoit aux Libelles de ſon ennemi. On a ri des *Quand*, des *Si*, des *Pourquoi*; &c. mais l'indignation de toute ame honnête, n'en a pas moins été émue par l'acharnement & l'indécence qui s'y font ſentir. C'eſt ainſi que l'*Aretin* des Alpes préfere le ſuccès paſſager de ſes bouffonneries aux droits de la juſtice, de ſa propre réputation & le plus ſouvent de ſon eſprit. Voici comment il veut s'égayer aux dépens de cet Auteur, ou plutôt à ſes propres dépens.

„ (*a*) Les parens de M. le *Franc de Pompignan*
„ qui demeuroit pour-lors à Paris, lui députerent
„ en poste un Avocat de Montauban, & lui en-
„ joignirent de s'informer exactement de sa santé,
„ & d'en faire un rapport juridique. Le dit A-
„ vocat, accompagné d'un témoin irréprochable,
„ alla à Paris & se transporta chez le malade: il
„ le trouva debout à la vérité, mais les yeux un
„ peu égarés & le pouls élevé. Le patient cria
„ d'abord devant les deux Députés, *Jeovah*, *Ju-*
„ *piter*, *Seigneur!*

„ Je ne suis qu'un Avocat, répondit le Voya-
„ geur; je ne m'appelle point *Jeovah*. Avez-vous
„ vu le Roi? dit le malade. Non, Monsieur, je
„ viens vous voir. Allez dire au Roi de ma part,
„ reprit le sieur Malade, qu'il relise mon Mémoi-
„ re, & portez-lui le catalogue de ma Bibliothé-
„ que. L'Avocat lui (*b*) conseilla de manger de
„ bons potages, de se baigner & de se coucher de
„ bonne heure. A ces mots le Patient eut des
„ convulsions, & dans l'accès il s'écria:

(*c*) Créateur de tous les Etres,
Dans ton amour paternel,
Pour nous former tu pénetres
Dans l'ombre du sein maternel.

„ Eh! Monsieur, dit l'Avocat, pourquoi me ci-
„ tez-vous ces détestables vers, quand je vous

(*a*) Cette gentillesse se trouve dans la troisiéme Partie des *Nouveaux Mélanges*, pag. 207, sous le titre d'*Extrait des Nouvelles à la main de la ville de Montauban, en Quercy, ce premier Juillet* 1760.

(*b*) M. de *Voltaire* se plaît à conseiller aux autres, ce qui ne convient qu'à lui-même. C'est bien ici le cas de lui dire: *Medice, cura te ipsum.*

(*c*) *Poésies sacrées*, page 61.

„ parle raifon? Le malade écuma à ce propos, &
„ grinçant les dents, il dit:

(a) Le cruel *Amalec* tombe
Sous le fer de *Josué*;
L'orgueilleux *Jabin* fuccombe
Sous le fer d'*Abinoé*;
Issacar a pris les armes,
Zabulon court aux allarmes.

„ L'Avocat verfa des larmes en voyant l'état la-
„ mentable du patient. Il retourna à Montau-
„ ban; & la famille étant certaine que le malade
„ étoit *mentis non compos*, fit interdire le fieur le
„ Franc de Pompignan jufqu'à ce qu'un bon ré-
„ gime pût rétablir la fanté d'icelui."

Pour vous, Monfieur de *Voltaire*, on n'a pas befoin de vous envoyer des Députés pour s'informer de l'état de votre bon fens: vous nous en dépêchez continuellement qui atteftent ce qu'on en doit penfer. Le Notaire *Raffo* lui-même, dépofitaire de vos dernieres volontés (b), dépofitaire de votre profeffion de foi, de vos abjurations, de vos proteftations, dépofitaire de vos indulgences & pardons, le tout accompagné d'atteftations, a bien de la peine à être cru malgré les témoignages dont fes (c) actes font munis. Le Public eft accoutumé à voir périr ces lueurs de raifon & de repentir auffi-tôt que la fiévre vous quitte, & par

(a) Ibid. pag. 87.
(b) Qui n'ont pas certainement été les derniéres, comme on le verra quand on fçaura quelles étoient ces volontés.
(c) Ces Actes dreffés par M. *Raffo*, Notaire Royal au Pays de Gex, font très-curieux. On les trouvera dans le dernier Chapitre de notre Ouvrage.

malheur la fiévre ne vous quitte que pour vous reprendre.

Que diriez-vous si nous répondions à l'extrait des Nouvelles à la main de la ville de Montauban, en Quercy, par un autre *Extrait des Nouvelles de Ferney, dans le pays de Gex* ? Le voici. Osez après cela faire le plaisant sur les autres.

„ Les Savans de France justement allarmés du tort que M. de *Voltaire* faisoit à l'érudition par ses bévues, ses anachronismes, ses fausses citations, ses fausses interprétations, comme il appert par plusieurs de ses Ouvrages & notamment par sa *Philosophie de l'Histoire*, s'assemblerent à Paris pour trouver moyen de remédier à ce désordre. La matiére mise en délibération, ils convinrent qu'on lui députeroit en poste un d'entr'eux pour l'interroger juridiquement, & juger s'il avoit les qualités nécessaires pour former un bon Historien, mais principalement pour s'éclaircir s'il savoit le Grec. M. *Larcher* fut choisi pour cette importante commission. Il part accompagné d'un témoin irréprochable, arrive dans le pays de Gex, & se transporte au domicile du sieur de *Voltaire*. Il le trouve occupé au Grec, à la vérité, mais à du Grec à côté duquel étoit une mauvaise traduction; il lisoit les anciens Auteurs, mais c'étoit dans des extraits infideles qu'on lui avoit fourni des pays étrangers. Vous venez sans doute, Messieurs, dit-il aux deux Députés, pour rendre hommage à mes lumiéres & à mes talens; est-ce par hazard de la part de quelque Puissance que vous venez? C'est de la part du Monde savant, répond M. *Larcher*. L'hommage du Monde savant vaut bien celui d'un Prince, reprit modestement M. de *Voltaire*. Oui, sans doute, continue

le Député; mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Le Monde ſavant, ajoute-t-il, eſt fort étonné que vous uſurpiez ſur ſes droits, ſans que vous ayez les connoiſſances requiſes. Vous parlez des Ecrivains Grecs que vous n'entendez pas; vous employez le mot barbare de *Baſiloi* qui n'eſt point Grec, au lieu de *Baſileis*; vous vous ſervez du mot de *Deſpotes* ſans en ſavoir la ſignification; vous avez ſouvent le mot de *Demiourgos* à la bouche, & vous ignorez ce qu'il veut dire; vous prenez le nom de *Dynaſtie* pour celui d'une Province ou Contrée; vous appellez les Prêtres Egyptiens des *Bouteilles*; car c'eſt ce que ſignifie le mot *choas* que vous leur appliquez; vous faites paſſer à *Hercule* le détroit de Calpé & d'Abila dans ſon gobelet, au lieu de dire qu'il le paſſa dans un navire appellé *Scyphus*; enfin vous êtes véhementement ſoupçonné par pluſieurs de vos citations, de ne pas entendre ce dont vous voulez parler.

Le Savant du pays de Gex étonné, ſe mit auſſitôt à crier: *Je ſuis Seigneur de Ferney*, *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*, *& Membre de cent Académies.* Ce n'eſt pas ce dont il eſt question, reprit M. *Larcher*: nous parlons de Grec. Alors l'Interrogé entra en fureur, & ſe met à crier: *Cuiſtre*, *Fauſſaire* (*a*), *Paillard.* Ce n'eſt pas du méchant Français, c'eſt du Grec qu'on vous demande. L'Interrogé répond: *Bouc*, *Craſſeux*, *Sodomite.* Ceci eſt encore du Français & non du Grec, ajouta le Député; mais puiſque vous ne voulez pas répondre ſur le Grec, voyons

(*a*) Telles ſont les graves raiſons que M. de *Voltaire* apporte contre les ſavantes réfutations de M. *Larcher*; tout ce qui eſt en italique eſt exactement de lui.

ſur les Auteurs. Pourquoi vous êtes-vous aviſé de dire que *Ninive* n'étoit éloignée de *Babylone* que de quarante lieues, tandis qu'il y en avoit cent de diſtance de l'une à l'autre? Pourquoi faites-vous de 180 ſtades, huit de nos grandes lieues, tandis que 180 ſtades ne font qu'environ trois & demi de nos petites lieues? Pourquoi établiſſez-vous des Temples à *Eleuſine*, où il n'y en eut jamais? Pourquoi faites-vous d'*Eleuſine* une Divinité particuliére, tandis qu'*Eleuſine* n'eſt qu'un ſur-nom de *Cérès*? Pourquoi faites-vous flageller par des Prêtres d'*Eleuſine*, les Pénitens & les Initiés, tandis qu'il ne s'agit dans le paſſage de *Pauſanias*, que vous avez cité pour preuve, que de petites baguettes avec leſquelles les Prêtres frappoient dans les cérémonies, non les Initiés & les Pénitens, mais les Images des Dieux des Enfers, parce que ces Dieux retenoient *Proſerpine*? Le Grec moderne eſt interdit par toutes ces queſtions; ſes accès le reprennent, & ſe met à crier dans ſon délire: *Janſéniſte qu'on a vu donner des ſcénes au cimetiére de Saint Medard, vil & ancien Répétiteur du Collége Mazarin....* Je le vois bien, dit M. *Larcher* à ſon Compagnon, l'étude du Grec vient de renverſer dès le commencement la cervelle à ce pauvre homme. Il dit que j'ai donné des ſcénes au cimetiére de Saint Medard, moi qui ſuis né en 1726, & les convulſions en 1729; il me fait Répétiteur au College Mazarin, moi dont la fortune a permis que j'euſſe un Répétiteur. Ne nous en étonnons pas; c'eſt ainſi qu'il renverſe tous les faits, qu'il les ſuppoſe, qu'il les défigure. Voilà où l'ont conduit ſes lectures d'*Hérodote*, ſa rage pour le *Sanchoniaton* forgé par *Porphyre*, ſa fureur de vouloir ſe perdre dans l'antiquité pour perdre enſuite le ſiécle préſent dans ſes rêveries.

Pendant qu'il parloit ainsi, le Philosophe historien étoit tombé en foiblesse, ses petits yeux de feu s'étoient fermés, & sa grande bouche restoit ouverte. Les Députés se retirerent, & le laisserent dans cet état, en prenant la précaution d'avertir qu'on allât lui jetter de l'eau sur la tête, & lui faire prendre de l'ellebore pour purger son cerveau. Ils retournerent à Paris faire leur rapport juridique, & le Monde savant convaincu que M. de *Voltaire* étoit *mentis & græcæ linguæ non compos*, il fut délibéré, d'une voix unanime, de lui envoyer un Rudiment Grec, un Répétiteur du College Mazarin, & un *Prêtre d'Eleusine* pour le *fesser*, d'après son systême, en qualité de *Pénitent* ou d'*Initié*. En attendant, ordre à lui de n'ecrire que très peu en Français, & défense de parler jamais de Grec."

Après le ridicule, M. de *Voltaire* a recours à l'odieux.

Qu'as-tu, petit Bourgeois d'une petite Ville?
Quel accident étrange en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds-moi . . . . *La vanité.*

Que de folies! que de puérilités! Je dis d'abord que de folies! Est-ce à *François-Marie Arouet* à traiter de Bourgeois un homme dont on connoît l'origine aussi-bien que la sienne? Est-ce à un Philosophe à faire une injure de la naissance, surtout en employant le mensonge? M. de *Pompignan* n'a pas eu besoin d'acheter des Terres en Suisse pour être Seigneur de Paroisse: & le Seigneur *Voltaire* a besoin de répéter sans cesse qu'il est *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi*, *ancien*

Chambellan du Roi de Pruſſe, *Baron de Ferney*, *Seigneur de Tournay*, pour être quelque choſe dans la Société ; il a beſoin de parler ſouvent de ſes Vaſſaux qu'il nourrit, pour étouffer les cris des Libraires qu'il a ruinés ; il a beſoin de parler de l'Egliſe de campagne qu'il a fait bâtir, pour adoucir l'indignation de l'Egliſe univerſelle qu'il déchire ; il a beſoin enfin d'annoncer à grand bruit tout ce qu'il fait, pour faire oublier tout ce qu'il écrit.

Je dis enſuite, que de puérilités! s'attacher à des bagatelles ou recourir au *large front*, aux *gros yeux* pour remplir des vers ſatyriques ; c'eſt annoncer un eſprit qui ſe place, ſans s'en appercevoir, au deſſous des petiteſſes qui le mettent en fermentation. Autre miſere :

(*a*) *Le Franc de Pompignan*, par ſes divins Ecrits,
Plus que *Paliſſot* même occupe nos eſprits.
Nous quittons & la Foire & l'Opéra-comique,
Pour juger de *le Franc* le ſtyle académique.
Le Franc de Pompignan dit à tout l'Univers
Que le Roi lit ſa proſe, & même encor ſes vers.
. . . .
Car chacun vend ſa drogue & croit ſur ſon pallier,
Fixer, comme *le Franc*, les yeux du monde entier.

Eſt-ce ainſi que l'Aigle prétendu de la Poëſie Françaiſe ne rougit pas de becqueter plus foiblement qu'un Roitelet !

Enfin, voici ce que le *Pauvre Diable* ajoute encore pour ſa conſolation :

(*b*) Manquant de tout, dans mon chagrin poignant ;
J'allai trouver *le Franc de Pompignan*,

(*a*) *Le Ruſſe à Paris.*
(*b*) *Le Pauvre Diable.*

Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase,
Sur la *Didon* qui fut de *Métastase.*

Le Pauvre Diable! il suffisoit d'avoir débité de tels vers pour mériter ce nom.

Il faut être pire pour oser accuser, dans un autre endroit, à la face de toute la France, un Magistrat connu & estimé, d'avoir été privé six mois de sa Charge, pour une imprudence désavouée, & sur laquelle il avoit fait d'amples réparations à la Religion & à la vérité. C'est ainsi que s'explique l'Auteur des *Quand:* „ Quand on a „ traduit & outré même la priere du Déiste, „ composée par *Pope*; quand on a été privé six „ mois entiers de sa Charge en Province pour „ avoir traduit & envenimé cette formule du „ Déisme; quand enfin on a été redevable à des „ Philosophes de la jouissance de sa Charge, c'est „ manquer à la fois à la reconnoissance, à la vé- „ rité, à la justice, que d'accuser les Philosophes „ d'impiété, & c'est insulter à toutes les bien- „ séances de se donner les airs de parler de Reli- „ gion dans un discours public, devant une Aca- „ démie qui a pour maxime & pour loi de n'en „ jamais parler dans ses Assemblées."

M. de *Pompignan* répondit dans le tems à ces accusations. Voici quelques extraits de sa réponse:

„ Il y a vingt-deux ans [à présent trente-deux] „ que je traduisis en Français la Priere universelle „ de *Pope.* J'avois appris, depuis quelque tems „ la langue Angloise, & je vivois beaucoup avec „ plusieurs Anglois, Gens de Lettres & de mes „ amis, que leur goût pour nos Provinces méri-

„ dionales, avoit attirés à Montauban, où je „ remplissois alors une Charge d'Avocat Général „ à la Cour des Aydes.

„ Cette Traduction fut un jeu de Société. J'a„ vois soutenu que je ferois une Traduction „ exacte & fidele de la Priere universelle, ... „ en suivant pas à pas les quatrains de l'original, „ & sans y employer un seul vers de plus. J'en „ vins à bout au gré de mes Anglois. Je leur „ en donnai une copie, & ils l'emporterent à „ Londres.

„ Au bout de deux ans ou environ, je reçus „ une Lettre de M. le Chancelier d'*Aguesseau*, „ accompagnée d'un exemplaire de ma Traduc„ tion, imprimé *in* 4°. à Londres, chez les freres „ *Vaillant*. Ce fut le premier avis que j'eus de „ la publication de ce Poëme. Le Chef de la „ Justice me faisoit des reproches très-vifs d'avoir „ traduit cet Ouvrage. Mes sentimens sur la Re„ ligion, qui n'ont varié dans aucun tems de „ ma vie, me firent abandonner sans peine tout „ ce que j'eusse pu alléguer pour justifier *Pope* à „ certains égards. . . . . D'ailleurs, les motifs qui „ m'avoient fait traduire la Priere universelle, „ étoient si simples, si innocens, que je ne pou„ vois m'avouer coupable pour avoir composé „ cette version. J'exposai naïvement à M. le „ Chancelier ce qui s'étoit passé. Ce grand Ma„ gistrat en fut si satisfait, qu'il m'écrivit une se„ conde Lettre remplie de politesse & de bonté, „ &c. Ainsi finit cette affaire, aussi agréable pour „ moi dans le dénouement, qu'elle m'avoit paru „ affligeante dans le début."

M. de *Pompignan*, après avoir fait voir qu'il ne fut point privé de sa Charge d'Avocat Général

qu'il exerçoit lorsque M. d'*Aguesseau* lui écrivit, ni de celle de Premier Président de la même Cour, qu'il obtint après la mort de son pere & de son oncle qui l'avoient successivement occupée, continue de cette sorte: „ Voilà comme on „ ose blesser la vérité dans les choses capitales, „ attaquer ma réputation, calomnier le Chef „ d'une Compagnie souveraine: étrange satisfac„ tion d'un méchant homme, qui après avoir „ exhalé tout ce que l'envie & l'imposture ont „ de plus noir, ne se dérobe à de justes châti„ mens qu'à la faveur des ténébres dont il est en„ vironné! Mais par où & comment me suis-je „ attiré l'insulte violente qu'on me fait? Quel „ Savant, quel Homme de Lettres ai-je offensé „ dans mes Ecrits? . . . . . C'est mon Discours à „ l'Académie Française qui m'a valu ce tissu de „ calomnies & ce débordement d'injures. On me „ fait un crime d'avoir élevé ma voix pour la „ Religion dans une Compagnie Littéraire. Des „ Catholiques seroient-ils plus gênés sur ce point „ que les Protestans? Le premier reglement de la „ Société Royale de Berlin portoit qu'une de ses „ Classes devoit s'appliquer *à l'étude de la Religion*, „ *& à la conversion des Infidèles*. . . . . Mais où „ l'Anonyme a-t-il appris qu'il soit défendu de „ parler de Religion dans l'Académie Française? „ Il n'est pas permis, sans doute, & il ne seroit „ pas convenable d'y discuter des matiéres Théo„ logiques. Les matiéres d'Etat n'y doivent pas „ être traitées non plus. S'ensuit-il de-là que dans „ l'éloge d'un Ministre ou d'un Négociateur, ce „ fut manquer au Gouvernement que de louer „ & de circonstancier des opérations déja consom„ mées, des négociations finies, des traités exé-

„ cutés & publics ? Enfin, où l'Anonyme a-t-il
„ trouvé que venger la Religion contre les Esprits
„ Forts, ce fût traiter des matiéres de Religion ?
„ Cette derniére expression signifie les discussions
„ Dogmatiques, les Disputes de l'Ecole, les con-
„ troverses entre les Théologiens de même Com-
„ munion ou de Communion différente, & j'a-
„ voue que rien de tout cela ne peut être, dans
„ quelque occasion que ce soit, du ressort d'un
„ discours Académique: aussi ne suis-je pas tombé
„ dans cet inconvénient. . . . . Du reste, je n'ai
„ point déféré au Trône ni à l'Académie les In-
„ crédules & les Esprits Forts. Je ne suis l'enne-
„ mi de personne; je ferois du bien à ceux-mêmes
„ qui me font du mal, & je hais autant la persé-
„ cution & le trouble, que j'aime la soumission
„ & la paix."

Après cela, n'est-on pas en droit de faire des *Quand* contre l'Auteur des *Quand;* & ne peut-on pas lui dire? „ Quand pour décrier ses ennemis
„ on a recours au mensonge & à l'imposture;
„ quand on invente des faits & qu'on envenime
„ ceux qu'il eût été plus facile d'excuser ; quand
„ on a produit soi-même tant d'impiétés aussi
„ claires, & qu'on ose en reprocher d'aussi désa-
„ vouées; quand on se montre aussi peu Philo-
„ sophe en prétendant venger la Philosophie, n'est-
„ ce pas manquer de pudeur, de bonne foi, de
„ raison, d'adresse; & ne seroit-on pas mieux de
„ se taire, que de défendre une cause qu'on dé-
„ crédite si complettement? "

CHA-

CHAPITRE VIII.

M. LE FRANC,

ÉVEQUE *du Puy en Velai.*

DU Magiſtrat & de l'Homme de Lettres, M. de *Voltaire* paſſe à M. ſon Frére, auſſi digne d'admiration par ſes talens, que digne de reſpect par ſes vertus Apoſtoliques: mais l'Ecrivain atrabilairé ne reſpecte rien. Nous ne rapporterons point les deux (*a*) Quakeries qu'il a adreſſées à ce Prélat; nous remarquerons ſeulement qu'il n'eſt pas étonnant que l'Auteur, aſſez Quakre d'humeur, ait ſi bien le ſtyle des Quakres. Ce qui paroîtra plus ſurprenant, c'eſt de trouver dans une troiſiéme Lettre qu'il a publiée ſous le titre d'*Inſtruction paſtorale de l'humble Evêque d'Aletopolis, à l'occaſion de l'Inſtruction Paſtorale de Jean-George, humble Evêque du Puy*, un ſtyle qu'on ne peut comparer à rien, parce qu'il nous paroît au-deſſous de tout. Voici cette ingénieuſe production, à laquelle nous joindrons quelques réflexions.

Mes chers Fréres,

" *Mon Confrére Jean-George du Puy a voulu vous inſtruire par un gros volume. Vous ſavez que la vérité eſt au fond du Puy*; [c'eſt ſans doute *Rabelais* qui parle.] *Mais vous ne ſavez pas encore ſi Jean-*

(*a*) Ce ſont deux longues Lettres pleines de fiel & d'injures que M. de *Voltaire*, ſous le nom de Quakre, a adreſſées à M. l'Evêque du Puy, au ſujet de ſon Inſtruction Paſtorale contre les Incrédules.

George l'en a tirée. Vous vous êtes recriés d'abord en voyant les armoiries de Jean George, en taille rude à la tête de son Ouvrage. [Cela a moins étonné que le style doux de cette Lettre.] *Cet écusson représente un homme monté sur un quadrupède; vous doutez si cet animal est la monture de Balaam ou celle du Chevalier que Cervantes a rendu fameux.* [Ceci est de *Panurge* ou de *Pantagruel.*] *L'un étoit Prophète, & l'autre un Redresseur des torts; vous ignorez qui des deux est le Patron de mon Confrère.* [Ce galimathias sera de qui l'on voudra]. *Vous êtes étonnés que son humilité ne l'empêche pas de s'intituler* MONSEIGNEUR; *mais il n'a pas craint que sa vertu se démentît dans son cœur par ce titre fastueux.* [Voilà du d'Assoucy.]

Les Péres de l'Eglise ne mettoient point ces enseignes de la vanité à la tête de leurs Ouvrages; nous ne voyons pas même que les Evangiles aient été écrits par Monseigneur Matthieu & par Monseigneur Luc. [Homere & Virgile n'ont pas plus changé de nom, ni affecté de se faire appeller Barons de Ferney, Comtes de Tournay, Seigneurs de Pregny & Chambeisi, Gentilshommes ordinaires, &c.] *Mais aussi, mes chers Fréres, considérez que les Ouvrages de Monseigneur Jean-George ne sont pas paroles d'Evangile.* [Ce style ne ressemble-t-il pas à celui de l'Auteur du *Moyen de parvenir*?]

Il a soin de nous avertir que de plus il s'appelle Pompignan; *nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus séveres se dérider & la joie répandue sur tous les visages, jusqu'au moment où la lecture des premiéres pages a changé absolument toutes les physionomies,* [& la sienne sur-tout] *& plongé les esprits,* [ce n'est pas le sien] *dans un doux repos. Et bientôt on a demandé dans la petite ville du Puy, s'il étoit vrai que* Monseigneur *étoit Auteur à Paris; & on a demandé*

dans Paris si cet Evêque avoit imprimé au Puy un Ouvrage? [Froide répétition d'une Epigramme de M. Piron.]

J'avoue que tous mes Confrères ont trouvé mauvais qu'on prostituât ainsi la dignité du saint Ministere; [& nous, nous trouvons très-mauvais qu'on prostitue ainsi la liberté d'écrire & la manie du bel esprit.] *Que sous prétexte de faire un Mandement dans un petit Diocèse, on imprime en effet un livre qui n'est pas pour ce Diocese;* [il n'y a que M. de *Voltaire* qui puisse écrire pour tout le monde, aussi tout le monde le juge, & même dans la petite ville du Puy. Voilà ce que c'est que de se mettre à la portée de tout le monde.] *& qu'on affectât de parler de Locke & de Newton aux Habitans du Puy en Velai. Nous en sommes d'autant plus surpris, que les Ouvrages de ces Anglois ne sont pas plus connus des Habitans de Velai que de Monseigneur.* [Les Ouvrages de *Monseigneur* sont très-connus de M. de *Voltaire*, & l'on sait depuis long-tems que M. de *Voltaire* n'a pas connu ou du moins entendu ceux de *Newton*. Le voilà donc lui-même tombé dans le (*a*) Puy.] *Enfin nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un Evêque doit le plus éviter, c'est le ridicule.* [L'humble Evêque d'Aletopolis n'évite ni l'un ni l'autre.]

Comme notre Diocèse est extrêmement éloigné du sien, nous nous servons, à son exemple, de la voie de l'impression pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons Chrétiens se doivent les uns les autres; devoir dont ils se sont fidèlement acquittés dans tous les tems. [Il y a long-tems que les bons & les mauvais Chrétiens font des corrections à M. de

(*a*) Nous réprouvons cette plaisanterie, pour donner un bon exemple à M. de *Voltaire*, & lui faire connoître combien on se rend ridicule en l'imitant.

Voltaire; cependant nous ne voyons pas qu'il se corrige.

Ce n'est pas que nous voulions contester à Jean-George *ses prétentions Episcopales au Bel-Esprit.* [Ce ne feroit pas du moins par des plaisanteries aussi froides qu'il faudroit les lui contester.] *Ce n'est pas que nous ne sachions estimer son zele ardent qui, dans la crainte d'omettre les choses utiles, se répand presque toujours sur celles qui ne le sont pas.* [M. de *Voltaire* doit s'y connoître.] *Nous convenons de son éloquence abondante, qui n'est jamais étouffée sous ses pensées.* [Les pensées de M. de *Voltaire* ont souvent étouffé son éloquence, & la colére étouffé ses pensées.] *Nous admirons sa charité chrétienne, qui devine les plus secrets sentimens de tous ses contemporains, & qui les empoisonne de peur que leurs sentimens n'empoisonnent leur siécle.* [Tout ce que la charité chrétienne peut faire, c'est de donner du contrepoison ou de faire connoître les Empoisonneurs, afin qu'on s'en garantisse].

Mais en rendant justice à toutes les grandes qualités de Jean-George, nous tremblons, mes Fréres, qu'il n'ait fait une bévue dans son Instruction Pastorale. [S'il y a des bévues, ce n'est pas à l'égard de M. de *Voltaire;* il a trop fait connoître qu'on a visé juste.] *Laquelle plusieurs malins d'entre vous disent n'être ni d'un homme instruit, ni d'un Pasteur. Cette bévue consiste à regarder les plus grands génies comme des Incrédules.* [Ce n'est pas un titre pour être incrédule, que d'être grand génie. Il y a long-tems qu'on est convaincu que ce ne sont que les petits ou du moins les mauvais génies, qui soient exposés à cette tentation.] *Il met dans cette classe Montagne, Charron, Fontenelle, & tous les Auteurs de nos jours.* [L'humble Evêque d'Aletopolis vou-

droit ici nous en imposer; mais n'en déplaise à son humilité, nous ne sommes pas la dupe de son mensonge]. *Sans parler de la Prière du Déiste de M. son frere aîné.* [Si M. son frere a traduit dans sa jeunesse la Priére universelle, il l'a retractée en bon Chrétien, & n'a pas fait depuis, comme M. de *Voltaire*, vingt Ouvrages contre la Religion.]

C'est une entreprise un peu forte d'écrire contre tout un siècle, & ce n'est peut-être pas avoir un zéle selon la science, que de dire: mes Fréres, tous les Gens d'esprit & tous les Savans pensent autrement que moi, tous se moquent de moi. [Il faut distinguer ces Gens d'esprit & ces Savans; on peut dire que ceux qui se moquent ne sont ni l'un ni l'autre. C'est du devoir d'un Pasteur de s'opposer, autant qu'il est en lui, aux progrès de l'irréligion: il n'y a-là rien de risible.] *Croyez donç ce que je vais vous dire.* [Ce tour ne nous a pas paru assez habile.]

On dit qu'il y a dans l'in 4°. de mon Confrére Jean-George, un long chapitre contre la Tolérance, malgré la parole de Jésus Christ & des Apôtres, qui nous ordonne de nous supporter les uns les autres. [La Tolérance vous convient sans doute; mais en vérité est-ce celle que *Jésus Christ* & les Apôtres recommandent?] *Mes Fréres, je vous exhorte sur cette parole à supporter Jean-George.* [On supporte aussi depuis long-tems M. de *Voltaire*, qui ne supporte personne: il conviendra donc qu'il y a de la tolérance.] *Vous avez beau dire que son Livre est insupportable; ce n'est pas une raison pour rompre les liens de la charité.* [Qu'il soit insupportable pour M. de *Voltaire*, on n'a pas de peine à le croire: un Livre contre les Incrédules ne sauroit plaire au Chef des Incrédules.] *Si son Ouvrage vous a paru trop gros, je dois vous dire, pour vous rassurer, que*

mon Relieur m'a promis qu'il seroit fort plat quand il auroit été battu. [Ceci est une plaisanterie de Relieur, & M. de *Voltaire* est souvent le Relieur des plaisanteries des autres.]

Nous demeurons donc unis à Jean-George & même à Jean-Jacques, quoique nous pensions différemment sur quelques articles. [*Jean George* & *Jean-Jacques* ne veulent point du tout être unis à M. de *Voltaire*: ils ont chacun leurs motifs, & le Public ne les ignore pas.] *Ce qui nous console, c'est qu'on nous assure de tous côtés que l'Œuvre de notre Confrère du Puy, est comme l'Arche du Seigneur; elle est sainte; elle est exposée au Public, & personne n'approche d'elle.* [Froide répétition d'un vers heureux, mais injuste: M. de *Voltaire* se pille ici lui-même, après avoir tant pillé les autres. D'ailleurs, cette Arche n'a point été sacrée pour lui; il s'en est approché comme *Osa*, il en a été renversé, & il paroît s'être ébranlé le cerveau dans sa chûte: aussi on nous assure de tous côtés que c'est depuis ce tems qu'il a composé cette Lettre, l'Homme aux quarante écus, l'A. B. C., les Colimaçons, la Canonisation de Cucufin, l'Epitre aux Romains, ... & tant d'autres sottises, sans préjudice de celles qui suivront.]

Bon soir, mes Freres. [Salut & paix, M. de *Voltaire*.]

L'humble Evêque d'Aletopolis. [L'Auteur du Tableau Philosophique de votre Esprit.]



CHAPITRE IX.

M. L'ABBE' NONOTE.

IL n'eſt pas ſurprenant que M. de *Voltaire* ſe ſoit élevé avec tant d'acharnement contre M. l'Abbé *Nonote.* Cet Auteur publia en 1762, une excellente (*a*) Critique de l'*Hiſtoire Générale*; & tout ce qui bleſſe l'amour-propre de M. de *Voltaire*, ne manque jamais d'échauffer ſa bile. Mais ce qui doit éclairer le Public dans cette querelle, c'eſt de voir un Philoſophe parler le langage des halles, à l'égard d'un homme qui n'a employé contre lui que celui de la vérité, de la raiſon & de l'honnêteté; d'où l'on peut conclure que s'il en coûte peu à l'Auteur de l'*Hiſtoire Générale* & de pluſieurs autres Ouvrages hiſtoriques, d'établir de fauſſes maximes, de tronquer des textes, de haſarder des conjectures abſurdes, de citer des anecdotes puériles, d'avancer des faits évidemment faux, de s'appuyer ſur des témoignages équivoques, ou, pour mieux dire, de ſe former des témoignages : il ne lui en coûte pas plus de ſe déshonorer par des injures, d'exciter l'indignation par des calomnies, de s'avilir par un ton que le plus mince Ecrivain rougiroit d'avoir employé. Qu'a fait contre lui M. l'Abbe *Nonote*? Il a découvert dans l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale* des erreurs; il les a démontrées; il y a vu de la mauvaiſe foi, & il l'a miſe en évidence; il y a trouvé des impiétés, & il les a réfutées : il a fait

(*a*) Cet Ouvrage qui a eu pluſieurs Editions, eſt intitulé *les Erreurs de M. de Voltaire*, 2 vol. *in*-12.

ce que tout Critique ſage doit faire. M. de *Voltaire* lui a répondu (*a*) avec âcreté, avec indécence, avec baſſeſſe; & c'eſt ce que lui ſeul eſt capable de faire.

Nous ne citerons point cette Réponſe; il nous ſuffira de dire que les termes d'*Ignorant*, d'*Oiſon*, de *Téméraire*, d'*Audacieux*, d'*Inſolent*, d'*Impudent*, de *Libelliſte*, d'*Energuméne*, de *Frippon*, de *Monſtre*, de *plus vil des Hommes*, de *petit Monſieur*, de *petit Nonote*, voltigent, non pas ſur le bec de ce *Vert-Vert* endoctriné au batteau, mais ſous la plume du Chantre de *Henri IV*, du Précepteur (*b*) des Rois, du Zélateur de la vertu, du Chef de nos Philoſophes. Nous ajouterons ſeulement que la baſſeſſe avec laquelle il inſulte, dans cette même Réponſe, aux malheurs d'un homme enveloppé dans une diſgrace commune, ne fait ni l'éloge de ſon ame, ni celui de ſon eſprit. On a de la peine à comprendre comment il a pu ſortir tout-à-la-fois du même homme, & tant de choſes que le goût peut admirer, & tant d'ordures que la ſimple humanité doit avoir en horreur. Mais il eſt facile de le concevoir: ſon eſprit eſt une machine aſſujettie aux digeſtions de

(*a*) Notez qu'il dit dans ſes Lettres ſur *Oedipe*: ceux qui „ daigneront me critiquer, me feront toujours beaucoup d'hon- „ neur & de plaiſir; je ne leur répondrai point, mais je met- „ trai leurs remarques à profit." Et dans la Préface d'*Alzire*: „ un homme qui n'eſt attaqué que dans ſes Ecrits, ne doit „ jamais répondre aux Critiques; car ſi elles ſont bonnes, il „ n'a autre choſe à faire qu'à ſe corriger; & ſi elles ſont mau- „ vaiſes, elles meurent en naiſſant."

(*b*) M. de *Voltaire* dit, dans une Lettre au ſujet des *Mémoires de Brandebourg*, qu'il a été le Grammairien de S. M. le Roi de Pruſſe. Sans doute qu'il ne lui enſeignoit point une pareille Grammaire.

fon eftomac; & fon cœur ouvert à toutes les pasfions, les exhale fans aucun difcernement & comme par inftinct. On peut dire que cet homme eft femblable à une orgue qui va comme on la touche. S'il étoit véritablement Philofophe, il eût fait comme *Jean Jacques Rouffeau*, qui n'aime pas les Jéfuites, à ce qu'il dit lui-même, mais qui a refufé d'écrire contre eux, parce qu'ils étoient malheureux.

„ Un de ces miférables Jéfuites, dit (*a*) M. „ de *Voltaire*, ne s'eft pas contenté d'écrire con„ tre tous les Parlemens du Royaume, du ftyle „ dont *Guignard* écrivit contre *Henri IV*; ce „ fou vient de faire imprimer un Ouvrage con„ tre prefque tous les Gens de Lettres illuftres, „ & toujours dans le deffein de venger Dieu, „ qui pourtant femble un peu abandonner les „ Jéfuites. Il intitule fa Rapfodie (*b*) *Anti-Philofophique*; elle l'eft bien en effet, mais il pou„ voit l'intituler auffi *Anti-Humaine*, *Anti-Chré„ tienne.*"

Après de telles phrafes eft-on embarraffé de décider à qui le titre de *Calomniateur* convient, auffi-bien que celui de *Fou*? Il eft vrai que dans le *Dictionnaire Anti-Philofophique*, on attaque des Ecrivains célebres; mais on les attaque avec un ménagement qui auroit dû fervir d'exemple à l'Ecrivain qui s'y croit maltraité. Cet Ouvrage eft confacré à la défenfe de la Religion; il falloit donc

(*a*) *Pyrrhonifme de l'Hiftoire*, Chap. 38.

(*b*) M. de *Voltaire* veut parler du *Dictionnaire Anti-Philofophique, pour fervir de Commentaire & de Correctif au Dictionnaire philofophique, & aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le Chriftianifme*; 2 volumes in-octavo.

néceſſairement repouſſer les coups qu'on lui a portés dans les Ecrits des nouveaux Philoſophes.

C'eſt au Dictionnaire de M. de *Voltaire* qu'on pourroit donner, avec juſte raiſon, le titre d'Anti-Philoſophique, d'Anti-Chrétien, d'Anti-Humain. L'Ouvrage qui le réfute, eſt en poſſeſſion du nom qu'il mérite; peu de livres en ce genre ont eu plus de ſuccès. Pourſuivons.

„ Croiroit-on bien que cet Energuméne à „ l'article *Fanatiſme*, fait l'éloge de cette fureur „ diabolique! Il ſemble qu'il ait trempé ſa plu„ me dans l'encrier de *Ravaillac*. Du moins *Né„ ron* ne fit point l'éloge du Parricide (*a*); *A„ lexandre VI* ne vanta point l'empoiſonnement „ & l'aſſaſſinat."

Non, . . . , il n'eſt pas vrai que l'Auteur du *Dictionnaire Anti-Philoſophique* faſſe l'éloge du *Fanatiſme*. Cet article eſt tiré mot à mot des Œuvres de *J. J. Rouſſeau*. Nous allons le tranſcrire en entier, afin que ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas cet Ouvrage, puiſſent eux-mêmes en décider.

FANATISME.

„ LES Philoſophes modernes s'élevent beau„ coup contre le Fanatiſme, & ils ont raiſon; „ mais ce qu'ils n'ont garde de dire, & ce qui „ n'eſt pas moins vrai, dit M. *Rouſſeau*, c'eſt „ que le Fanatiſme, quoique ſanguinaire & cruel, „ eſt pourtant une paſſion grande & forte qui

(*a*) Nous remarquerons en paſſant que M. de *Voltaire* traite ici *Alexandre VI.* d'Empoiſonneur, tandis qu'il le juſtifie de ce crime dans le Chapitre 35 du *Pyrrhoniſme de l'Hiſtoire*, d'où ſont tirés les paſſages que nous copions.

„ éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépri-
„ ſer la mort, qui lui donne un reſſort prodi-
„ gieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour
„ en tirer les plus ſublimes vertus ; au lieu que
„ l'irréligion, & en général l'eſprit raiſonneur
„ & philoſophique attache à la vie, efféminé,
„ avilit les ames, concentre toutes les paſſions
„ dans la foibleſſe de l'intérêt particulier, dans
„ l'abjection du moi humain, & ſappe ainſi, à
„ petit bruit, les fondemens de toute ſociété;
„ car ce que les intérêts particuliers ont de
„ commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balan-
„ cera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé. Si l'Athéiſ-
„ me ne fait pas verſer le ſang des hommes,
„ c'eſt moins par amour pour la paix que par
„ indifférence pour le bien: comme que tout ail-
„ le, peu importe au prétendu Sage, pourvu
„ qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses prin-
„ cipes ne font point tuer les hommes, mais ils
„ les empêchent de naître, en détruiſant les
„ mœurs qui les multiplient, en les détachant de
„ leur eſpéce, en réduiſant toutes leurs affections
„ à un ſecret égoïſme auſſi funeſte à la population
„ qu'à la vertu. L'indifférence philoſophique reſ-
„ ſemble à la tranquillité de l'état ſous le deſpo-
„ tiſme; c'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt
„ plus deſtructive que la guerre même."

Voilà l'article *Fanatiſme* du *Dictionnaire Anti-Philoſophique* fidélement copié: c'eſt au Lecteur à décider maintenant à qui l'on doit appliquer le *Mentiris impudentiſſime* que M. de *Voltaire* a ſans ceſſe à la bouche, & qu'il a plus d'une fois adreſſé à M. l'Abbé *Nonote.*

Le Fanatiſme eſt dangereux ſans doute, puiſqu'il eſt l'effet d'une fauſſe conſcience qui abuſe

des choses sacrées & qui asservit la Religion aux caprices d'une folle imagination; mais il faut convenir qu'il en est un autre qui n'est pas moins à craindre & à reprimer, c'est le Fanatisme philosophique; Fanatisme qui offusque tout, attaque tout, brouille tout, renverse tout; Fanatisme qui prend sa source dans l'illusion de l'esprit & dans l'enflure du cœur; Fanatisme raisonneur, qui parle de tout & décide de tout; Fanatisme turbulent, qui veut tout changer, tout réformer; Fanatisme ambitieux, qui s'arroge tout & qui veut triompher de tout; Fanatisme artificieux, qui employe tous les moyens, qui se sert de toutes les ressources pour s'accréditer & se faire valoir; Fanatisme téméraire & licentieux, qui ne respecte rien, qui sappe le Trône & l'Autel, altére la vérité & défigure la vertu; Fanatisme intolérant, qui s'est permis plus d'invectives, qui a préconisé plus d'injustices, qui a exhalé plus de fureurs & d'abominations, que les Fanatiques les plus outrés de la Religion n'en ont proposées & exécutées contre les Philosophes: ajoutons, Fanatisme ridicule & heureusement stérile; car enfin, depuis que les Incrédules s'érigent en Prédicateurs, les loix sont-elles mieux observées, les sentimens plus épurés, les devoirs mieux remplis, les mœurs plus exactes, l'humanité plus heureuse? La Religion a produit autrefois ce spectacle, & le produira toujours quand on pratiquera ses préceptes. Que les Philosophes ne disent pas que si tout va mal, malgré leurs doctes sermons, c'est que l'autorité ne seconde pas leur zele. Qu'on leur confie donc l'autorité: qu'en arrivera-t-il?.... Ils ne seront plus Philosophes.

Ecoutons encore l'Oracle de la Philosophie. On sera édifié de la sagesse de ses discours: „ Le Monstre, dit-il (a) en parlant toujours de M. l'Abbé *Nonote*, le Monstre crie sans cesse, *Dieu, Dieu, Dieu*! Excrément de la Nature humaine, dans la bouche de qui le nom de Dieu est un sacrilége, vous qui ne l'attestez que pour l'offenser, & qui vous rendez encore plus coupable par vos calomnies, que ridicule par vos absurdités, vous, le mépris & l'horreur de tous les hommes, vous prononcez le nom de Dieu dans vos Libelles, comme des Soldats qui s'enfuient en criant: *vive le Roi!*

Qu'on mette le nom de *vertu* ou d'*humanité* à la place de celui de *Dieu, Dieu, Dieu!* & cette violente déclamation conviendra parfaitement à celui qui l'adresse aux autres.

Le nom de Dieu est un sacrilége dans la bouche de celui qui ne le réclame, que quand il a besoin d'employer ce saint nom pour se tirer d'embarras, pour éviter une mauvaise affaire qui le menace, ou pour garder encore quelque bienséance à l'égard du Public indigné: il est un hommage dans la bouche de celui qui démasque l'erreur, & fait triompher la vérité; le nom de Dieu est un sacrilége dans la bouche de celui qui attaque la Religion de toutes les manieres: il est un hommage dans la bouche de celui qui la défend de toutes ses forces; le nom de Dieu est un sacrilége dans la bouche de celui qui parle ainsi au Créateur: „ (b) Vraiment vous avez bien opéré;

(a) *Ibid. Ut suprà.*

(b) Quoique M. de *Voltaire* donne ces sarcasmes contre le Créateur, dont nous ne rapportons que la moindre partie, pour un des Songes de *Platon*, qui, à ce qu'il prétend, rê-

répandu dans ses Ouvrages maintes maximes qui attaquent leur Puissance.

Autres mensonges, autres politesses. „ Vous „ êtes assez lâche pour remuer les cendres de M. „ de *Montesquieu*, afin d'avoir occasion de parler

---

vient sans doute de ce que ce Prince a été le premier de nos Rois qui ait embrassé le Christianisme.

Il dit que *Louis XI. étoit un Tyran*, & *qu'il y a même peu de Tyrans qui aient fait périr autant de Citoyens que lui, par la main des Bourreaux, & par des supplices plus recherchés.*

Dans le *pyrrhonisme de l'Histoire*, chap. 33, il fait le portrait le plus horrible de *François I*, qu'il termine par ces mots: *Il a fondé le Collége Royal. Oui; mais est-on Grand pour cela, & un Collége répare-t'il tant d'horreurs & tant de blessures?* Comme si ce Prince n'avoit eu, pour tout mérite, que d'avoir fondé un Collége.

Dans le *Siécle de Louis XIV*, il dit que *Louis XIII. étoit un Prince cruel qui commença à seize ans par faire assassiner son premier Ministre, & qui permit que le Cardinal de Richelieu, plus cruel que lui, fît couler le sang sur les échafauds.* En revanche, il fait l'apologie des plus mauvais Princes que l'Histoire nous présente.

Il dit dans son *Essai sur l'Histoire Générale*, que *la Nation Angloise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des Rois en leur résistant;* & dans une Epitre où il reproche à Dieu d'avoir *mis la fiévre en nos Climats, & le reméde en Amérique*:

On prétend que de Dieu les Rois sont les images.
Les Anglois pensent autrement,
Ils vous soutiendront hardiment
Qu'un Roi n'est pas plus Dieu qu'un Pape est infaillible.

Il dit dans une autre Epitre adressée au Roi de Prusse:

Ceux qui sont nés sous un Monarque
Font tous semblant de l'adorer;
Sa Majesté qui le remarque
Fait semblant de les honorer.

C'est pour louer ce même Prince qu'il a dit ce mot offensant pour les autres Princes: *Il n'y a qu'un Dieu & qu'un Roi*, &c. &c. &c.

„ de je ne sais quel brouillon de Jésuite Irlandois, „ nommé *Routh*, qu'on fut obligé de chasser de „ sa chambre, où cet intrus s'établissoit en dé- „ puté de la superstition, & pour se faire de fête, „ tandis que *Montesquieu* environné de Sages mou- „ roit en Sage. Jésuite, vous insultez un mort, „ après qu'un Jésuite a osé troubler la derniére „ heure du mourant, & vous voulez que la pos- „ térité vous déteste comme le siécle présent vous „ abhorre, depuis le Mexique jusqu'en Corse."

Il n'est pas vrai que l'Auteur du *Dictionnaire Anti-Philosophique* ait insulté M. de *Montesquieu*, parce que ce n'est pas insulter un Ecrivain, que de dire qu'il *mourut en Philosophe Chrétien, après avoir reçu les derniers sacremens qu'il avoit demandés;* il n'est pas vrai que le Pere *Routh* ait été un *Brouillon*, parce que tous ceux qui l'ont connu, s'accordent à dire, qu'il étoit un bon Religieux & un très honnête homme; il n'est pas vrai qu'il ait été chassé de la chambre de M. de *Montesquieu* qui ne l'auroit pas souffert: il est certain que les Philosophes firent tous leurs efforts pour l'éloigner; mais il est plus certain encore qu'ils ne purent y réussir.

Oui, M. de *Montesquieu* mourut en Sage, comme vous dites; mais en Sage qui sçait profiter de ses derniers momens; qui retracte les égaremens de sa plume; qui se propose, en cas d'une plus longue vie, de rendre à la (*a*) Religion ce qui lui est dû. Nous souhaitons à M. de *Voltaire* que le reste de sa vie soit celle d'un vrai Sage, & sa mort

(*a*) M. de *Montesquieu* dit, quelques jours avant sa mort, à Madame la Duchesse d'*Aiguillon*, que *la Révélation étoit le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.*

mort aussi. Si cela arrive, il rectifiera le jugement qu'il a porté des Ouvrages de M. de *Montesquieu*, dont il a troublé (*a*) les cendres plus que personne; il retractera les calomnies qu'il a débitées contre M. l'Abbé *Nonote*, & rougira de les avoir ainsi exprimées dans sa *Lettre*, sous le nom d'*un Avocat de Besançon*: „ comment peux-„ tu te plaindre que j'aye révélé que ton cher „ pére étoit Crocheteur, quand ton style prouve „ si évidemment la profession de ton cher pére? „ *Loquela tua manifestum te facit*." Que croira-t-on qu'ait été le pére de M. de *Voltaire*; si l'on en juge par le style de son fils?

„ Je n'ai pas voulu t'outrager en disant qu'on „ a vu ton cher pére scier du bois à la porte des „ Jésuites; c'est un métier très-honnête, & plus „ utile au Public que le tien, sur-tout en hiver „ où il faut se chauffer." Ne vaudroit-il pas mieux se taire, que de s'égayer par des mensonges aussi plats?

„ Tu me diras, peut-être, qu'on se chauffe „ aussi avec tes ouvrages; mais il y a bien de la

(*a*) Nous pourrions en citer mille preuves; nous nous contenterons de rapporter les passages suivans: ils sont tirés du premier Dialogue de l'*A*, *B*, *C*. „ Je suis fâché que ce Li-„ vre, dit-il, en parlant de l'*Esprit des Loix*, soit un laby-„ rinthe sans fil & qu'il n'y ait aucune méthode...... Il est „ étrange que ce Livre soit un recueil de saillies. C'est *Michel* „ *Montagne*, Législateur; aussi l'Auteur étoit-il du pays de *Mi-„ chel Montagne*...... Il semble qu'il ait voulu toujours jouer „ avec son Lecteur dans la matiére la plus grave...... Il „ mêle continuellement le faux avec le vrai, en Physique, en „ Morale, en Histoire...... Ce qui est encore révoltant, „ c'est que presque partout les citations sont fausses...... Il „ sautille plus qu'il ne marche; il amuse plus qu'il n'éclaire; „ il satyrise plus qu'il ne juge, &c." M. de *Voltaire* ne parle gueres mieux des autres Ouvrages de l'illustre *Montesquieu*.

„ différence: deux ou trois buches font un meil„ leur feu que tes écrits." M. de *Voltaire* a prouvé du moins que les Ouvrages de M. l'Abbé *Nonote* ont échauffé & rechauffé maintefois fa bile.

„ Tu nous étales quelques quartiers de terre „ que tes parens ont possédés auprès de Besançon. „ Ah! mon cher ami, où est l'humilité chré„ tienne? L'humilité si nécessaire aux douceurs „ de la société? L'humilité que *Platon* & *Epictète* „ appellent *Tapeina*, & qu'ils recommandent si „ souvent aux Sages?" On comprend bien le mot grec, mais on entend avec peine le françois. C'est être trop humble que d'avoir le courage d'écrire de pareilles choses. Si *Garasse* venoit au monde, il triompheroit de se voir ainsi surpassé.

„ Tu tiens toujours aux grandeurs du monde „ en qualité de Jésuite, mais en cela tu n'es pas „ chrétien." Il sied bien à M. de *Voltaire* de faire ce reproche, quand il fait naître si souvent l'occasion d'ennuyer le Public de ses prétendues relations avec tant de grands personnages; quand il ne parle que de Princes, de Ministres, de Généraux d'Armée, de qui il tient telle anecdote, avec lesquels il s'est trouvé dans une telle rencontre; & surtout quand dans une circonstance où l'on ne lui faisoit pas grand (*a*) tort, il s'exprimoit ainsi: *Je ne dois pas rester muet, lorsqu'on m'attaque sur ma naissance..... Il y a de la lâcheté,*

(*a*) On disoit que M. de *Voltaire* étoit fils d'un Porte-clef au Parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au Parlement. M. de *Voltaire* est fils de *François Arouet, Conseiller du Roi, ancien Notaire au Châtelet, & de Marguerite d'Aumart*, comme il est dit sur son acte de Baptême. M. de *Castagner de Château-Neuf* fut son Parrain.

ajoutoit-il, *de fouiller dans les affaires des familles, pour critiquer un Ouvrage.* Continuons.

„ Songe que *S. Pierre* étoit un Pêcheur de Ga-„ lilée, ce qui n'eſt pas une dignité fort au-deſſus „ de celle dont tu rougis. *S. Matthieu* fut Commis „ aux portes, emploi maudit par Dieu même. „ Les autres Apôtres n'étoient gueres plus illuſ-„ tres; ils ne ſe vantoient pas d'avoir des armoi-„ ries, comme s'en vante *Nonote.*" Tout a changé depuis l'Apoſtolat de M. de *Voltaire*; il eſt ſi content quand il parle de ſes Châteaux, de ſes Vaſſaux, de ſes Protégés, qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'un ſi bel exemple ait fait des imitateurs.

„ Tu apprends à l'Univers que tu loges au „ ſecond étage dans une belle maiſon nouvelle-„ ment bâtie: quel excès d'orgueil! Souviens-toi „ que les Apôtres logeoient dans des galetas." Et vous, ſouvenez-vous que très-ſouvent & très-longtems vous n'avez pas logé dans un magnifique château.

„ *Il y a trois ſortes d'orgueil*, Meſſieurs, diſoit „ le Docteur *Swift* dans un de ſes Sermons: *l'or-„ gueil de la naiſſance, celui des richeſſes, celui de „ l'eſprit; je ne vous parlerai pas du dernier, il n'y „ a perſonne parmi vous à qui l'on puiſſe reprocher un „ vice ſi condamnable.* Je ne te le reprocherai pas „ non plus, mon pauvre *Nonote.*" De ces trois orgueils qui ne ſçait que M. de *Voltaire* a les deux derniers, & qu'il voudroit être dans le cas d'avoir le premier.

„ Mais je prierai Dieu qu'il te rende plus ſa-„ vant, plus honnête & plus humble." Sa priere a été exaucée. M. l'Abbé *Nonote* eſt plus ſavant, puiſqu'il a démontré plus d'un millier d'erreurs dans l'*Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*; il eſt plus hon-

nête, puisqu'il ne dit point d'injures ; il est plus humble, puisqu'il pardonne celles qu'on lui dit.

„ Je suis fâché de te voir si ignorant & si impu„ dent. Tu viens de faire imprimer sous le nom „ d'*Avignon*, un nouveau Libelle de ta façon, in„ titulé : *Lettre d'un Ami à un Ami.* Quel titre „ romanesque ! *Nonote* avoir un ami ! Peut-on „ écrire de pareilles chimeres ! C'est bien là un „ mensonge imprimé." Consolez-vous ; M. *Nonote* n'est ni si ignorant, ni si impudent que vous le croyez, ou que vous voudriez le faire croire. *Quel titre romanesque* ! Il le seroit bien davantage si vous l'eussiez employé vous-même, vous à qui on a appliqué si justement ce vers d'une de vos Tragédies :

J'ai des Adorateurs, & n'ai pas un Ami.

„ Considére un peu, Nonote, quelle est l'in„ famie de tes procédés. Tu fais d'abord un Li„ belle anonyme contre M. de *Voltaire* que tu ne „ connois pas, [*cui non notus Ulyssès*,] qui ne t'a „ jamais offensé, [mais qui a tant offensé la Reli„ gion, la Vérité, la Justice.] „ Tu le fais impri„ mer clandestinement à Avignon chez le Libraire „ *Fez*, contre les Loix du Royaume." [Où M. de *Voltaire* fait-il imprimer ses Ouvrages selon les Loix ?] „ Tu offres ensuite de le vendre à M. de „ *Voltaire* lui-même pour mille écus ; & quand ta „ lâche turpitude est découverte, tu oses dire „ dans un autre Libelle (*a*), que le Libraire *Fez* „ est un coquin." [Mensonge imprimé, réimpri-

(*a*) Ces deux prétendus Libelles sont les *Erreurs de M. de Voltaire*, & la *Lettre d'un Ami à un Ami.*

mé, & toujours menfonge.] Quand il feroit vrai que le Libraire *Fez* auroit écrit à M. de *Voltaire* la Lettre que celui-ci rapporte dans fes *Honnêtetés Littéraires*, le plus *malhonnête* de tous les Ouvrages qui foit forti de fa plume, cela ne prouveroit point que M. l'Abbé *Nonote* lui eût fait une pareille propofition, puifqu'il n'eft nullement queftion, dans cette Lettre, ni de M. *Nonote*, ni de l'auteur du Livre dont on offre tous les exemplaires à M. de *Voltaire*, pour la fomme de mille écus.]

„ Il t'appartient bien à toi, Ex-Jéfuite, de calomnier un Officier de la Chambre du Roi, qui „ a la bonté de garder dans fon Château un Jéfuite, depuis que le bras de la Juftice s'eft appefanti fur eux." Ce trait eft digne de *Pourceaugnac*, & *Molière* n'eut pas manqué d'en faire ufage.

Ce n'eft point fur le fervice de la Chambre du Roi, car on fçait bien que M. de *Voltaire* ne le fait pas, c'eft fur fes mauvais Ouvrages qu'on l'attaque avec juftice.

Voilà du Château, voilà un Protégé : voici maintenant un Penfionnaire.

„ Il te fied bien de prononcer le nom du Libraire *Jore*, à qui M. de *Voltaire* daigne faire „ une penfion !"

J'aime affez qu'on donne pour penfion gratuite ce qui n'eft que l'effet d'un (*a*) accommodement.

(*a*) Ce *Jore*, autrefois établi à Rouen, eft devenu célébre par le procès qu'il intenta en 1735, à M. de *Voltaire*, qui avoit caufé fa ruine & la perte de fa maîtrife, & qui refufoit de lui payer, après l'avoir réduit dans la plus affreufe mifére, cent quarante piftoles que cet Auteur lui devoit. Le Mémoire que

„ Si tu avois été répentant & sage, peut-être „ aurois-tu pû obtenir aussi une pension de lui," [Sur le produit sans doute de quelque Edition, comme on a marié la Niéce du grand *Corneille*: mais les Editions des *Erreurs de M. de Voltaire* ont amplement dédommagé M. l'Abbé *Nonote*.]

„ Mais ce n'est pas là ce que tu mérites." [Le Roi de Prusse en dit autant à M. de *Voltaire*, en lui retirant la pension de sept mille écus qu'il lui faisoit.]

Qui ne croiroit, après tout ce que nous venons de présenter, que le torrent des injures est épuisé? Non, c'est surtout en ce genre que M. de *Voltaire* est inépuisable. Il revient à la charge, toujours armé de sa marote. Il faut croire que ce M. *Nonote* est un terrible Adversaire pour l'Historien des *Mœurs & de l'Esprit des Nations*. Cet Ecrivain Philosophe ne craint pas de se porter des coups réels à lui-même, pourvu qu'il ait le plaisir d'en porter à son ennemi.

„ Je reviens à toi, dit-il dans ses *Honnêtetés littéraires*, mon très-cher *Nonote*, & Ex-Compa„ gnon de Jesus......"

[M. de *Voltaire* est *Ex* par bien des endroits, Ex-Chambellan, Ex-Pensionnaire d'un grand Roi, Ex de Prusse, Ex de France, Ex de vingt autres Pays, Ex-Honnête, Ex-Chrétien, Ex-Philosophe, Ex-bon-Poëte, &c.]

„ Il faut montrer avec quel zele tu te joins à „ un tas de Gredins qui jettent de loin leurs or„ dures à ceux qui cultivent les Lettres avec

---

Jore publia, montroit M. de *Voltaire* sous des couleurs si odieuses, que celui-ci s'empressa de le faire supprimer; & il y réussit après s'être arrangé toute-fois avec le dit *Jore* qu'il pensionna depuis cet accommodement.

„ succès." On est toujours *Gredin* quand on attaque les Ecrits de M. de *Voltaire*; mais je ne sçais pourquoi ces *Gredins* parlent justice, vérité, raison, honnêteté; & pourquoi le Héros qu'ils prennent la liberté de redresser, ne leur répond jamais qu'en employant l'aigreur, le mensonge & l'indécence la plus effrenée? *Qui jettent de loin leurs ordures sur ceux qui cultivent les Lettres avec succès;* M. de *Voltaire* jette t'il ici des roses? Peut-il se flatter, depuis quelques années, de cultiver les Lettres avec succès? Si cela est, chacun doit dire, comme *Néron: Je voudrois ne pas savoir écrire!*]

„ As-tu gagné, par tes deux volumes, les „ mille écus que tu voulois escamoter à M. de „ *Voltaire* par ton Libraire *Fez?* Je t'en fais „ mon compliment." [Feu M. l'Abbé *Trublet*, selon M. de *Voltaire*, *compiloit*, *compiloit*, *compiloit;* & M. de *Voltaire* répéte, répéte, répéte.]

„ Tu creves de vanité, *Nonote*." [On peut au moins en avoir un peu de s'entendre répondre si mal.] „ On t'a fait l'honneur de te répondre, „ mais pour t'inspirer un peu de modestie; sache „ que l'illustre *Montesquieu* daigna répondre à „ l'Auteur des Nouvelles Ecclésiastiques, à-peu-„ près comme le Maréchal de *la Feuillade* battit „ une fois un Fiacre qui lui barroit le chemin „ quand il alloit en bonne fortune." [Le Maréchal de la *Feuillade* auroit bien battu davantage un Fiacre qui lui auroit parlé comme parle ici l'Oracle de la Philosophie, le Précepteur du Genre-humain.]

„ . . . . . Après l'exposé des bévues, des in-„ solences & des injures atroces prodiguées par

„ *Nonote* & par ses Aides, quelques Lecteurs seront bien aises de savoir quel est l'Auteur de ce Libelle." [*Les Erreurs de M. de Voltaire*] „ *Jacques Nonote*, âgé de 54 ans, est né à Besançon, d'un pauvre homme qui étoit fendeur de bois & crocheteur. Il paroît à son style & à ses injures qu'il n'a pas dégénéré. Sa mére étoit blanchisseuse. Le petit *Jacques* ayant fait le métier de son pere à la porte des Jésuites, & ayant montré quelque disposition pour l'étude, [en sciant du bois sans doute] fut recueilli par eux & fut Jésuite à l'âge de vingt ans. Il étoit placé à Avignon en 1759. Ce fut-là qu'il commença à compiler avec quelques-uns de ses confréres, son Libelle contre *l'Histoire Générale*."

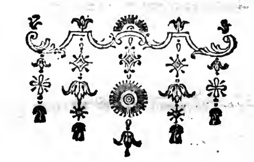
[Ceci, comme on voit, est encore répété, répété, répété. Nous, sans nous répéter, ne pourrions-nous pas faire ainsi connoître l'Auteur de ce morceau sublime? *François-Marie Arouet de Voltaire*, né à Paris le 19 Novembre 1694, de *François Arouet*, ancien Notaire au Châtelet, fit connoître de très-bonne heure, &c. . . . . . Nous ne continuerons pas cet article, qui pourroit bien n'être pas trop honnête : ce que nous voulons éviter.]

Encore des répétitions, encore des choses honnêtes. „ Le pere de *Nonote* étoit un brave & renommé Crocheteur de Besançon. Ne vaudroit-il pas mieux pour son fils, scier du bois honnêtement, que d'aller de Libraire en Libraire, chercher quelque dupe qui imprime ses Libelles? On avoit besoin de *Nonote* pére, & point du tout de *Nonote* fils." *Honnêt. Littér.* Et dans un autre Ouvrage: „ Je veux & je dois

„ apprendre au Public, qu'un nommé *Nonote*, „ ci-devant Jésuite, fils d'un brave Crocheteur, „ a, depuis peu, dans le style de son pére, sou- „ tenu (*a*) . . . Nous commençons à espérer que „ *Nonote* se décrassera. Un Magistrat de Besançon „ le trouva ces jours passés, dansant en veste & „ en culote déchirée, avec deux filles de quinze „ ans. Le voilà dans le bon chemin. „ On a „ réprimandé les deux filles; elles ont répondu „ qu'elles l'avoient pris pour un singe (*b*) ".

[Sur tout ceci, point de réflexion; l'esprit du Lecteur y suppléera.]

(*a*) *Guerre* de *Genève*, Chant. 3.
(*b*) *Epilogue* imprimé à la suite de la *Guerre de Genève*.



CHAPITRE X.

M. SCIPION MAFFEI.

Il n'eſt point ici queſtion d'injures, mais de procédés cent fois plus indignes. M. le Marquis *Maffei*, homme de qualité, célébre en Italie par pluſieurs Ouvrages en proſe & en vers, par ſa Tragédie de *Mérope*, & ſur-tout par ſa *Verona Illuſtrata*, vint, pendant le cours de ſes voyages, paſſer quelque tems à Paris en 1733. M. de *Voltaire*, toujours empreſſé d'acquérir des ſuffrages & de ſe lier avec des Auteurs célébres, courut lui faire une viſite, dès qu'il fut inſtruit de ſon arrivée. On croira facilement que cette premiére entrevue fut parfumée de ces politeſſes inſinuantes & de ces louanges délicates que celui-ci ſait ſi bien employer, quand il veut captiver l'amitié de ceux qu'il recherche. L'Auteur Italien, malgré la politique de ſa Nation, s'y laiſſa prendre; il fut très-content du Poëte Français, l'engagea à lui écrire, & alla répandre dans les pays étrangers qu'il avoit vu le plus grand & le plus honnête génie de France.

C'eſt bien ici qu'on peut appliquer à M. de *Voltaire* ce qu'il dit des Hypocrites dont *la plupart ont le regard doux du chat, & cachent leurs griffes* (*a*). Peu de tems après que M. le Marquis *Maffei* fut parti, il commença à déployer les ſiennes pour tirer le maron du feu, non pas en dupe comme le chat de *la Fontaine*, mais en ſinge adroit & ma-

(*a*) *Défenſe de mon Oncle.*

lin. Il ne ſongea d'abord qu'à s'approprier ce qu'il trouva de meilleur dans la *Mérope* Italienne, pour en compoſer une Françoiſe; & quand il eut achevé ſon Ouvrage, il déchira enſuite l'original d'après lequel il avoit travaillé. Mais n'anticipons point ſur les événemens.

La nouvelle *Mérope* parut en 1743, & elle fut accueillie du Public avec les éloges qu'elle méritoit. Le grand-pere de cette Tragédie en recueillit néanmoins un témoignage de reconnoiſſance; elle lui fut dédiée avec une doſe d'encens des plus fortes. Voici comme on lui parloit.

» Vous êtes le premier qui avez eu le coura-
» ge & le talent de donner une Tragédie digne
» des beaux jours d'Athénes, dans laquelle l'a-
» mour d'une mére fait toute l'intrigue & où le
» plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pu-
» re. . . . . Vous qui avez donné aux Italiens
» des modéles dans plus d'un genre, vous leur
» avez donné dans votre *Mérope* l'exemple d'u-
» ne Tragédie ſimple & intéreſſante. J'en fus
» ſaiſi dès que je la lus. . . . . Si la *Mérope*
» Françoiſe a eu le même ſuccès que la *Mérope*
» Italienne, c'eſt à vous, Monſieur, que je le
» dois: c'eſt à cette ſimplicité dont j'ai toujours
» été idolâtre, qui, dans votre voyage, m'a ſer-
» vi de modéle . . . . La Poſtérité apprendra
» avec émulation que votre Patrie vous a rendu
» les honneurs les plus rares, & que Vérone vous
» a élevé une ſtatue avec cette inſcription : *au*
» *Marquis Scipion Maffei, vivant ;* inſcription
» auſſi belle en ſon genre, que celle qu'on lit à
» Montpellier : *à Louis XIV. après ſa mort.*

M. le Marquis *Maffei* ne tarda pas à payer la façon de cette Dédicace. Sa Piéce avoit eu un

trop grand fuccès; on en faifoit trop de cas, pour que M. de *Voltaire*, poffédé, comme on fait, de la manie du privilége exclufif en tout genre de gloire, ne cherchât pas à la déprimer. Mais pour ne pas paroître tomber en contradiction avec lui-même, ni s'attirer la jufte indignation du Public, il publia, fous le nom de l'Abbé *de la Landelle*, une longue Lettre qu'il prit foin, pour mieux fe déguifer, de s'adreffer à lui-même, où il critiquoit M. le Marquis *Maffei*, avec une injuftice, une févérité & un farcafme qui révolterent tout le monde.

Malgré cela, il n'a pas craint d'inférer dans la Collection de fes Œuvres [tome 8] cette Lettre odieufe où l'on parle de M. de *Maffei* d'un ton qu'un Critique qui connoît les bienféances, n'oferoit employer à l'égard du plus mince de nos Auteurs. On peut en juger par les morceaux fuivans:

„ Les fcénes, dit le prétendu Abbé, ne font „ point liées; le Théâtre refte vuide; les Acteurs „ arrivent & parlent fans raifon; il n'y a aucun „ art Théâtral, nulle vraifemblance, nulle di- „ gnité, nulle bienféance, nul art dans le Dialo- „ gue, & cela dès la premiere fcéne . . . . . „ quelle petiteffe! quelle baffeffe! quelle ftérili- „ té! cela ne feroit pas fupportable dans une far- „ ce de la Foire. . . . . . La plupart des fcénes ne „ font que du Théâtre d'Arlequin. Ce font des „ fcénes d'Ecolier. Tout cela eft bas, déplacé, „ ridicule au dernier point. En un mot l'Ou- „ vrage de M. *Maffei* eft un très-beau fujet & „ une très-mauvaife Piéce. Tout le monde con- „ vient à Paris que la repréfentation n'en feroit „ point achevée, & tous les Gens fenfés d'Italie

„ en font très-peu de cas. C'est très-vainement „ que l'Auteur, dans ses voyages, n'a rien né- „ gligé pour engager les plus mauvais Ecrivains à „ traduire sa Tragedie: il lui étoit bien plus aisé „ de payer un Traducteur que de rendre sa Pié- „ ce bonne ".

M. le Marquis *Maffei* reçut, par la poste, un exemplaire de cette Lettre, accompagné d'un billet anonyme. Il fut fort étonné de se voir traiter ainsi par cet Abbé de *la Landelle*, dont il n'avoit jamais entendu parler, qu'il n'avoit point par conséquent offensé, & qui néanmoins gardoit si peu de mesures. Mais son étonnement dut être plus grand encore, quand il apprit que l'Elégant & le Flatteur *Voltaire* lui avoit lui-même joué ce (*a*) tour. Quel parti prendre dans une con-

(*a*) Il en joua un tout-à-fait semblable à M. de *Crébillon*, dans le tems même qu'il se glorifioit d'être son ami; & qu'il le citoit en témoignage pour prouver qu'il est bien éloigné d'être jaloux de la gloire d'autrui.

„ J'ai défendu à mon esprit d'être satyrique, dit-il dans la „ Préface d'*Alzire*, & il est impossible à mon cœur d'être en- „ vieux. J'en rappelle à l'Auteur de *Rhadamiste* & d'*Electre*. „ Ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que cel- „ les que l'attendrissement m'arrachoit aux représentations de „ ses Piéces; il sçait qu'il n'a fait naître en moi que de l'é- „ mulation & de l'amitié."

Ces beaux sentimens n'empêcherent pas M. de *Voltaire* de publier, peu de tems après, sous le nom de M. *du Molard*, une *Dissertation sur les principales Tragédies anciennes & modernes, qui ont paru sur le sujet d'Electre*, où M. de *Crébillon* étoit fort mal traité. Cet illustre Académicien ne se méprit point sur le véritable Auteur de cette Dissertation; [M. de *Voltaire* l'a avouée depuis, & on la trouve dans la Collection de ses Oeuvres] mais il se contenta de gémir en silence sur la perfidie de son confrére qui l'accabloit de louanges sous son propre nom, tandis qu'il le déchiroit sous le nom d'autrui.

Après la mort de M. de *Crébillon*, pendant que la Nation étoit occupée à rendre des honneurs à sa mémoire, M. de

jonɛture auſſi révoltante? Il prit celui d'un homme ſage, le ſilence & le mépris. Nous approuvons ſa conduite, en accordant toutefois à M. de *Voltaire* le tribut de louange qui lui eſt dû:

Arte ſuâ aſtutos qui poſſet vincere Græcos.

Voltaire fit paroître une nouvelle ſatyre contre ce grand homme, où il ne reſpectoit pas plus ſes mœurs que ſes talens. Cette brochure de 34 pages *in-octavo* d'impreſſion, avoit pour titre: *Eloge de M. de Crébillon.* Cet Eloge prétendu excita tellement l'indignation du Public que M. de *Voltaire* s'empreſſa de le déſavouer. Perſonne ne fut la dupe de ce déſaveu. Il y a même apparence que M. de *Voltaire* ne vouloit pas qu'on le crût ſincére, puiſque dans un Dialogue compoſé depuis, il fait parler ainſi *Tullia* qu'il ſuppoſe aſſiſter à la toilette d'une célébre Marquiſe qui n'eſt plus. „ Dans quel tems „ viviez-vous, Madame?" *Tullia* répond: „ du temps de „ *Sylla*, de *Pompée*, de *Céſar*, de *Caton*, de *Cicéron*, dont „ j'ai l'honneur d'être la fille: de ce Cicéron qu'un de vos „ Protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la Co- „ médie de Paris; on jouoit *Catilina* & tous les Perſonnages „ de mon tems; je n'en reconnus pas un ſeul. „ *Nouv. Mélanges, Troiſiéme Partie.* Qu'on concilie toutes ces ſatyres avec le juſte hommage qu'il rendoit à ce célébre Auteur dans ſon Diſcours à l'Académie Françoiſe. „ Le Théâtre, je l'a- „ voue, eſt menacé d'une chûte prochaine; mais au moins „ je vois ici ce génie véritablement tragique, qui m'a ſervi „ de maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrié- „ re; je le regarde avec une ſatisfaction mêlée de douleur, „ comme on voit ſur les débris de ſa patrie un héros qui l'a „ défendue."



CHAPITRE XI.

M. L'ABBE' GUYON.

Les Oracles favoient fe taire, quand on les avoit convaincus de menfonge, ou ils s'étudioient à parler plus jufte pour rétablir leur réputation & leur honneur. M. de *Voltaire* n'a fait ni l'un ni l'autre. D'Oracle enveloppé, infinuant, captieux, il eft devenu tout-à-coup un Energumene furieux, dès qu'il s'eft apperçu qu'on avoit dévoilé les fecrets de fon fanctuaire.

M. l'Abbé *Guyon*, juftement allarmé du progrès des fyftêmes dangereux de ce célébre Ecrivain qui gardoit alors quelque efpéce de ménagement avec le Public, entreprit de faire connoître fes erreurs & de refuter fes fophifmes. Dans ce deffein, il compofa un Livre intitulé: *l'Oracle des nouveaux Philofophes*, où il rapproche fouvent M. de *Voltaire* de lui-même, le fait tomber en contradiction fur fes propres principes, & renverfe l'édifice du menfonge qu'il prétendoit établir.

La Divinité forcée dans fes retranchemens, n'a plus gardé de mefures. Elle a vivement éclaté contre le Téméraire qui avoit ofé dévoiler fes myfteres; mais on peut dire que fon langage n'annonce rien de divin.

M. de *Voltaire* parle en effet de M. l'Abbé *Guyon* d'un ton qui annonce plutôt un homme décontenancé, qu'un Interprête de la Divinité. Pour ne pas entrer en preuve fur fes principes,

il s'eſt borné à de vagues déclamations & aux injures. C'eſt ainſi qu'il en uſe ordinairement, quand il ne peut pas ſe juſtifier.

„ . . . . . C'eſt ſur-tout une troupe d'Ecri„vains affamés (*a*), dit-il, qui ſe vantent de „défendre le Chriſtianiſme à quinze ſols par to„me; c'eſt ſur-tout ce miſérable Auteur d'un „Libelle intitulé: *l'Oracle des Philoſophes*, qui „prétend avoir été admis à la table d'un homme „qu'il n'a jamais vu, & dans l'anti-chambre du„quel il ne ſeroit pas ſouffert.

Qui ſe vantent de défendre le Chriſtianiſme à quinze ſols par tome. [M. de *Voltaire* eſt très-mal inſtruit: on achete plus cher les Ouvrages contre les Incrédules. Ce prix convient aux Brochures éphéméres de la Philoſophie.

D'un Libelle intitulé: l'Oracle des Philoſophes. [Tout eſt Libelle quand on refute M. de *Voltaire*; il falloit citer le titre en entier, & dire, l'Oracle des *nouveaux* Philoſophes.]

Dans l'anti-chambre duquel il ne ſeroit pas ſouffert. [M. de *Voltaire* n'y ſouffre que des Réfugiés, que des Infortunés, que des Pauvres, que des Libraires, que des (*b*) Philoſophes.

„ Qui ſe vante d'avoir été dans un Château „qui n'a jamais exiſté, & qui pour prix du bon „accueil qu'il dit avoir reçu dans cette ſeule „maiſon, divulgue les ſecrets qu'il ſuppoſe lui „avoir

(*a*) *Oeuvres de M. de Voltaire*, *tom* 5, *part.* 2, *pag.* 356.

(*b*) Nous croyons être d'autant plus autoriſés à dire cela, que M. de *Voltaire* écrivant à M. *Paliſſot*, à l'occaſion de ſa Comédie contre les Philoſophes, s'exprime ainſi: *je n'ai été fâché contre vous, que parce que vous avez battu* MA LIVRE'E.

„ avoir été confiés. Ce Polisson nommé *Guyon* se „ donne ainsi, de gayeté de cœur, pour un mal- „ honnête homme". [Le plus indiscret, c'est le Maître du Château; le malhonnête homme, c'est celui qui a besoin de la discrétion des autres.]

Qui divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés. On convient que l'Auteur de *l'Oracle des nouveaux Philosophes* a pris une mauvaise tournure dans son Ouvrage, pour exposer les divers sentimens de M. de *Voltaire*; sa fiction est ingénieuse, mais elle est contre les bienséances.

„ N'ayant point d'honneur à perdre, il ne son- „ ge qu'à regagner, par le débit d'un mauvais „ Libelle, l'argent qu'il a perdu à l'impression „ de ses mauvais Livres. L'opprobre le couvre, „ & il ne le sent pas; il ne sent que le dépit hon- „ teux de n'avoir pu même vendre son Libel- „ le". [Qui vous l'a dit? Ou plutôt qui ne vous dira pas qu'il s'en est fait plusieurs éditions, & qu'il s'en fera encore bien d'autres?] „ C'est „ donc à cet excès de turpitude qu'on est parve- „ nu dans le métier d'Ecrivain"! [Il vous sied bien de vous plaindre, vous qui abusez de plus grands talens, & qui êtes venu au point de les faire mépriser!] „ Ces Valets de Libraires, gens „ de la lie du Peuple & de la lie des Auteurs, les „ derniers des Ecrivains inutiles, & par consé- „ quent les derniers des hommes".

[*Les derniers des hommes*, M. de *Voltaire*, sont ceux qui sont les plus dangereux, & les plus dangereux sont ces Ecrivains dont la plume s'efforce de renverser tout-à-la-fois l'ordre de la Religion & celui de la Société; ces Ecrivains qui dégradent les Lettres par l'injustice de leur haine, l'a-

mertume de leur ſtyle, la licence de leurs déclamations, l'atrocité de leurs calomnies, le renverſement de toutes les bienſéances ; ces Ecrivains qui amuſent par leurs bons mots & leurs ſarcaſmes la multitude ignorante & légere, & qui oſent ridiculiſer le mérite & l'honnêteté ; ces Ecrivains qui veulent être plaiſans aux dépens de ce qu'il y a de plus ſacré & de plus reſpectable, qui veulent être crus en dépit du jugement & de la raiſon, qui veulent être eſtimés malgré la juſtice & le bon goût ; ces Ecrivains enfin que le délire encenſe, & qui, noircis par la fumée de l'encens même qu'ils ont reçu, ſont mis enſuite au rebut, comme ces fauſſes Divinités que la ſuperſtition la plus groſſiére ne peut adorer qu'un moment.]



CHAPITRE XII.

M. FRERON.

PSAPHON, le plus vain de tous les hommes, élevoit avec soin des oiseaux à qui il n'apprenoit que ces paroles, *Psaphon est un Dieu*; il leur donnoit ensuite la liberté pour aller chanter par-tout son apothéose. Le Philosophe de Ferney a toujours désiré que, d'après ses chers Eléves, les Journalistes ne sçussent répéter que ces mots-ci: *Voltaire est un génie unique.* Mais comme chez certains Peuples d'Orient il y avoit un Officier chargé d'avertir tous les jours les Rois, à leur réveil, qu'au milieu de leur vaine gloire & de leurs Flateurs, ils n'étoient que des hommes, M. *Fréron* n'a pas craint de prendre sur lui cet emploi à l'égard des Héros de la Littérature.

Il n'est donc pas étonnant que M. de *Voltaire*, plus despote dans le monde Littéraire que ces Monarques Orientaux, qui,

De l'Asie esclave Oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs (*a*) fréres.

se soit déchaîné avec tant de fureur contre *Frere Fréron*. Possédé de tout tems de la manie de dominer, d'établir des loix, de prescrire des régles, de réformer le goût, de subjuguer les talens, de dégrader les mérites, d'assigner les rangs, de renverser les dogmes, d'assujettir les esprits, d'enlever les suffrages, de devenir en un mot l'*Alexan-*

(*a*) *Discours sur l'Envie.*

dre du monde Littéraire & le *Jupiter* de l'Olympe ; il a trouvé dans ce Journaliſte un *Caliſthène* qui lui a dit conſtamment : *non, vous n'êtes pas un Dieu.* Le Héros s'eſt fâché, *Jupiter* a tonné ; mais, en riant de ſes foudres, on lui a dit comme *Lucien*: *Jupiter, tu te fâches? tu as donc tort.* Non-ſeulement on a dit à ce *Jupiter* : tu as tort, mais on l'a prouvé; & s'il eût été ſage, il n'auroit pas fourni de quoi le prouver encore, puis encore & puis encore.

M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour Inventeur, & M. *Fréron* fait connoître ſes plagiats ; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour Critique, & M. *Fréron* a démontré ſes bévues ; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour le premier de nos Poëtes & de nos Orateurs, dans un (*a*) Ouvrage qu'il avoit publié ſous le nom d'autrui, & M. *Fréron*, après l'avoir démaſqué, l'a remis à ſa véritable place; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour bon Poëte épique, & M. *Fréron* a fait voir que des beaux vers ne ſuffiſoient pas pour mériter ce titre ; M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour le plus grand de nos Tragiques, & M. *Fréron* a fait voir qu'il étoit bien au-deſſous de *Corneille* & de *Racine ;* M. de *Voltaire* a voulu paſſer pour bon Comique, & M. *Fréron*, appellé par lui tant de fois *Bâtard de Desfontaines*, l'a fait reconnoître plus évidemment pour *Bâtard de Thalie*; M. de *Voltaire* s'eſt vanté d'avoir porté le flambeau de la vérité dans l'Hiſtoire, & M. *Fréron* a fait voir qu'il n'y avoit porté qu'une lanterne ſourde ; M. de *Voltaire* s'eſt érigé en Réformateur, & M. *Fréron* l'a réformé lui-même; M. de *Voltaire* a voulu être Théologien, & M. *Fré-*

(*a*) *Connoiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie & de l'Eloquence dans la Langue Françoiſe.*

ron lui a appris ſon cathéchiſme; M. de *Voltaire* a voulu enfin parler de tout, s'élever au-deſſus de tout, & M. *Fréron*, toujours intrépide, l'a ſuivi par-tout, a repliqué à tout, & s'eſt moqué de tout.

L'époque de cette guerre littéraire peut ſe rapporter à un extrait d'une Comédie intitulée: *la Femme qui a raiſon*, inſérée dans *l'Année Littéraire* de 1760. La piéce repréſentée à Nancy ſur un théâtre bourgeois, étoit ſi mauvaiſe, que le Journaliſte n'eut pas de peine à prouver que M. de *Voltaire* avoit tort de l'avoir publiée. Le Public confirma ſon jugement, & la piéce n'a jamais pû être jouée par les Comédiens.

Ce fut alors que M. de *Voltaire*, toujours plein de tendreſſe pour ſes moindres productions en tout genre, & indigné qu'un Ouvrage ſorti de ſa main pût être trouvé mauvais par un Journaliſte, ſe déclara ouvertement contre la Critique & le Critique. Il publia, pour cet effet, une Lettre qu'il fit inſérer dans le Mercure de la même année. Dès ce moment, plus propre à s'irriter contre les avis qu'à en profiter, il n'a ceſſé de répandre dans le Public un déluge de ſatyres & de libelles, où M. *Fréron* eſt attaqué de toutes les maniéres. Ces ſatyres & ces libelles ſont, *le Pauvre Diable*, *l'Ecoſſaiſe*, *le Chant à ajouter à la Pucelle*, *la Défenſe de mon Oncle*, *l'Homme aux Quarante Ecus*, *la Guerre de Genève*, *la Princeſſe de Babylone*, & un millier d'autres Ouvrages ſatyriques que ſa plume enfante avec une facilité qui feroit croire que c'eſt-là ſon véritable talent. Nous allons en préſenter quelques traits, pour mettre le Lecteur à portée de juger, ce qui y brille le plus, de la poéſie, de la plaiſanterie, de la décence ou de la vérité.

Voici un morceau du *Pauvre Diable*.

Je m'accoftai d'un homme à lourde mine,
Qui fur fa plume a fondé fa cuifine,
Grand Ecumeur des bourbiers d'Hélicon,
De *Loyola* chaffé pour fes fredaines,
Vermiffeau né du cu de *Desfontaines*,
Digne en tout fens de fon extraction,
Lâche *Zoïle*, autrefois laid *Giton*,
Cet animal fe nommoit *Jean Fréron*.

Quand on voudra citer quelque morceau propre à faire connoître les graces & l'honnêteté de la Littérature Françoife, j'imagine qu'on ne choifira pas celui-là; & fi on le choififfoit, ce ne feroit pas d'après lui que M. de *Voltaire* pourroit prétendre à la gloire d'être le premier & le plus poli de nos Poëtes.

Il n'eft pas plus heureux dans un autre Ouvrage du même genre. Pour fe donner une libre carriére, il a imaginé un *Chant* à ajouter au Poëme de la *Pucelle*. Dans ce Chant, digne en effet de figurer dans un Ouvrage où la plaifanterie la plus indécente ne refpecte rien, on fuppofe *Charles VII.* rencontrant dans la forêt d'Orléans, une chaîne de Galériens. Les gens qui compofent la bande, fe trouvent, pour l'honneur de la Littérature, être tous Gens de Lettres. Le Chef, que le Poëte pouvoit mieux choifir fans aller plus loin, eft *Jean Frêlon*. Une (*a*) note placée au

(*a*) Voici cette Note érudite. „ Selon les Chroniques de „ ce tems-là, il y avoit un Poliffon de ce nom, qui écri„ voit des feuilles fous les charniers S. Innocens. Il fit quel„ ques tours de paffe-paffe, pour lefquels il fut enfermé plu„ fieurs fois au Châtelet, à Bicêtre & au Fort l'Evêque. Il „ avoit été quelque tems Moine, & s'étoit fait chaffer du

bas de la page, ne permet pas de se méprendre sur celui qu'il veut désigner.

Après avoir décrit ce spectacle d'un style que *Buscon* employoit autrefois pour faire rire les Laquais, il fait du Chef de la bande un portrait composé de mille traits parasites dont il se sert dans tous ses Ouvrages, pour noircir ses ennemis. On va en juger:

Puis le bon Prince avec compassion,
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file étoit mis à la tête,
Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torse ombrage un long menton,
Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche;
Portent en bas un regard double & louche,
Ses sourcils roux, mêlangés & retords,
Semblent loger la fraude & l'imposture;
Sur son front large est l'audace & l'injure;
L'oubli des loix, le mépris des remords;
Sa bouche écume, & sa dent toujours grince.
Le Sicophante, à l'aspect de son Prince,
Affecte un air humble, dévôt, contrit,
Baisse les yeux, compose & radoucit
Les traits hagards de son affreux visage. . . . .

Le Roi des Francs, trompé par le *Frélon*,
Lui témoigna commisération,
L'encouragea par un discours affable;
Quel est ton nom, mon pauvre misérable?
Et ton métier? Et pour quelle action,
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
T'envoyoit-il sur les mers de Provence?

„ Couvent. Plusieurs célébres Ecrivains lui ont rendu justi-
„ ce. Il étoit originaire de Nantes, & exerçoit à Paris la
„ profession de Gazettier satyrique."

Le Condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : ô Monarque trop bon !
Je suis de Nantes, & mon nom est *Frêlon.*
J'aime *Jesus* d'un feu pur & fincére :
Dans un couvent je fus quelque tems frére,
J'en ai les mœurs, & j'eus dans tous les tems
Un tendre soin des plus jolis enfans :
A la vertu je consacrai ma vie.
Sous les Charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie.
J'ai vendu cher mes feuilles à *Lambert*,
Je fuis prifé dans la Place Maubert,
C'est-là fur-tout qu'on m'a rendu justice.
Des Indévôts, quelquefois par malice,
M'ont reproché les foiblesses du Froc,
Celles du Monde, & quelques tours d'Escroc.
Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

Reprenons cette tirade pour y joindre quelques réflexions.

Qui de la file étoit mis à la tête.

Si ceci est françois, il faut croire que *Buscon* est de notre siécle, & que M. de *Voltaire* est du siécle de *Buscon.*

Sa barbe torse ombrage un long menton ;
Ses yeux tournés, plus menteurs que sa bouche,
Portent en bas un regard double & louche ;
Ses sourcils roux mêlangés & retords,
Semblent loger la fraude & l'imposture......

Ceux qui connoissent M. *Fréron* ne trouveront, dans cette espece d'éthopée, ni le caractére de sa figure, ni celui de son ame. Ce Journaliste n'a jamais employé *la fraude* ni *l'imposture* dans ses Ecrits. Le seul reproche raisonnable qu'on puisse

lui faire, c'eſt d'avoir jugé quelquefois certains Auteurs avec trop de févérité, & quelques autres avec trop d'indulgence. Mais quel Journaliſte eſt à l'abri de ce reproche?

Sur ſon front large eſt l'audace & l'injure.

Nous ne ſavons pas où M. de *Voltaire* loge ces deux Divinités; il eſt probable, à en juger par cette ſatyre, qu'elles ſont chez lui fort à l'aiſe.

L'oubli des Loix,

M. *Fréron* n'a jamais oublié celles de la décence, de l'honnêteté & du bon goût.

le mépris des remords.

Il n'a pas à craindre le remords d'avoir dit des infamies aux Gens de Lettres.

Sa bouche écume, & ſa dent toujours grince.

Ne diroit-on pas que c'eſt lui qui a compoſé ces vers?

Les traits hagards de ſon affreux viſage.

Toujours du viſage & de la laideur. Hé, M. de *Voltaire*, vous ſavez bien que ſi vous avez des graces, ce ne ſont pas celles de la figure.

Le Roi des Francs trompé par le Frêlon,
Lui témoigna commiſération,
L'encouragea par un diſcours affable;
Quel eſt ton nom, mon pauvre miſérable?
Et ton métier? Et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
T'envoyoit-il ſur les mers de Provence?

Il faut convenir que le Roi s'y prend bien pour lui témoigner sa commisération. *Avec tant d'indulgence* est-là bien placé.

Le Condamné..............
Lui répondit..............
Dans un Couvent je fus quelque temps frére,
J'en ai les mœurs, & j'eus dans tous les tems
Un tendre soin des plus jolis enfans......
Des Indévôts, quelquefois par malice,
M'ont reproché les foiblesses du Froc,
Celles du monde & quelques tours d'Escroc.

Cette tournure est très-adroite, & surtout selon la vraisemblance.

On se gardera bien de répondre à de pareilles infamies. M. de *Voltaire* ne sçauroit être plaisant sans devenir atroce.

Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

Le Poëte oseroit-il s'attribuer ce langage, même en plaisantant? Si cela étoit, *admissi risum teneatis, amici?*

Il a voulu plaisanter encore dans d'autres Ouvrages; mais par malheur pour lui, quand on veut toujours plaisanter, on fournit soi-même matiére à la plaisanterie. Adoptera qui voudra celle que nous allons transcrire.

„ (*a*) Et vous, maître *Aliboron*, dit *Fréron*, ci-„ devant soi-disant Jésuite; vous dont le Parnasse „ est tantôt à Bicêtre, & tantôt au cabaret du „ coin; vous à qui on a rendu tant de justice sur „ tous les théâtres de l'Europe, dans l'honnête „ Comédie de l'*Ecossaise*; vous digne fils du Prêtre

(*a*) *Princesse de Babylone.*

„ *Desfontaines*, qui nâquites de ses amours avec „ un de ces beaux enfans qui portent un fer & „ un bandeau comme le fils de *Vénus*, & qui s'é„ lancent comme lui dans les airs, quoiqu'ils n'ail„ lent jamais qu'au haut des cheminées; mon cher „ *Aliboron*, pour qui j'ai toujours eu tant de ten„ dresse, & qui m'avez fait rire pendant un mois „ de suite du temps de cette Ecossaise, je vous re„ commande ma Princesse de Babylone; dites-en „ du mal afin qu'on la lise."

Cet échantillon suffit pour épargner à M. *Fréron* la peine d'en dire du mal, & à tout Lecteur sensé la peine de la lire.

Autres morceaux du même goût. „ . . . . . (a) „ Mais frére *Fréron* vit encore; il n'y a de lui que „ ses Ouvrages qui soient morts; & quand on dit „ de lui qu'il est *ivre-mort* presque tous les jours, „ c'est par caractére, ou si l'on veut, par une „ espéce de métonymie.

„ (b) On appelle communément à Paris un „ *Fréron* tout Gredin insolent, tout Polisson qui „ se mêle de faire de mauvais Libelles pour de „ l'argent."

Pour nous borner dans les richesses que M. de *Voltaire* nous fournit en ce genre, nous terminerons nos citations par ce digne morceau. (c) „ Dans la bataille des Jésuites, nous avons oublié „ le R. P. *Jean Fréron*, frére du Polisson qui grif„ fonne l'*Année Littéraire*. Ce Jésuite ne périt ni „ par le fer ni par le feu; il fut écrasé dans la „ mêlée comme un insecte . . . . . On a trouvé

(a) *Défense de mon Oncle*, chap. 3.
(b) *Les trois Empereurs en Sorbonne*, Mél. tom. 5.
(c) Notes sur les *Jésuitiques*.

„ dans le porte-feuille du Jésuite des vers au Roi „ *Stanislas*; un Poëme intitulé, *Arachné*, ou *l'Araignée qui file sa propre ordure, & des chiffons orduriers contre M. de Voltaire* . . . . Si l'esprit „ est une étincelle de la Divinité, quel mortel approche plus de l'Etre suprême que l'Auteur „ de la Henriade? Les vils *Zoïles*, les Casuistes „ réservés, les *Frérons* feront bien de se taire sur „ ce grand homme. Il faut deux mille ans à la „ Nature pour produire un génie comme le sien; „ il ne faut que le tems de cuire un œuf frais pour „ produire à la fois un Casuiste, un Sot, un Insecte, un *Fréron*."

Il fut écrasé dans la mêlée comme un Insecte.

Pas tant *Insecte*, sublime Historien, puisqu'il avoit fait plus que de vous piquer; point du tout *écrasé*, puisqu'il vous a donné depuis des preuves de son existence.

On a trouvé dans le porte-feuille du Jésuite, des vers au Roi Stanislas; un Poëme intitulé, Arachné, ou l'Araignée qui file sa propre ordure.

Que filez-vous vous-même depuis plus de dix ans, & que peut-on attendre de votre porte-feuille (*a*)?

Si l'esprit est une étincelle de la Divinité, quel mortel approche plus de l'Etre suprême que l'Auteur de la Henriade? Ah! M. de *Voltaire*, quel enthousiasme! quelle modestie! & surtout, que de vérité! Mais pourquoi citez-vous la *Henriade* comme votre meilleur Ouvrage? Pouvez-vous ignorer ce qu'on vous a déjà dit, que ce n'est que le septiéme des Poëmes épiques, & qu'on lui préférera

(*a*) Au reste, M. *Fréron* n'a jamais composé de Poëme intitulé *Arachné*.

toujours l'Iliade, l'Odissée, l'Enéide, le Paradis perdu, la Jérusalem délivrée & le Télémaque. On vous fait grace de la Lusiade & de la Pharsale; mais qui vous disoit supérieur à *Lucain*, ne l'a point lu.

Les vils Zoïles.... feront bien de se taire sur ce grand homme. Et quand se taira ce grand homme qui depuis quelques années ne parle qu'aux dépens de sa gloire?

Il faut deux mille ans pour produire un génie comme le sien. Jusqu'à présent, ce génie est unique dans son espéce: si donc on calcule depuis la création du monde, il faudra plus de deux mille ans à la Nature pour en produire un pareil. Mais elle peut se reposer: les vœux des Mortels ne troubleront point son repos.

Il ne faut que le tems de cuire un œuf frais, pour produire à la fois un Casuiste, un Sot, un Insecte, un Fréron. Il faut à M. de *Voltaire* moins de tems encore pour produire une erreur, une injure, une calomnie, un désaveu.

Nous ferions un volume au lieu d'un chapitre, si nous voulions rapporter ici toutes les infamies en vers & en prose, que M. de *Voltaire* a publiées sur le compte de M. *Fréron*. C'est de tous ses ennemis celui contre lequel il a le plus écrit. Il a poussé sa fureur jusqu'à le produire sur le Théâtre dans l'*Ecossaise*, où sous le nom de *Wasp* il fait jouer à ce Journaliste un personnage dont l'invention même est humiliante pour l'Inventeur. Qu'il s'applaudisse du succès de cette piéce dont il n'est redevable qu'à ce honteux caractére, qu'une ame vertueuse rougiroit d'avoir seulement imaginé: qu'il dise faussement ou avec raison,

Que (a) de plaisir le Parterre enivré
Fit retentir les clameurs de sa joie,
Quand l'*Ecossaise* abandonnoit en proie
Aux Ris mocqueurs du Public éclairé
Ce lourd *Fréron*.........

Qu'il répéte ce même langage en cent autres endroits de ses Ouvrages; il n'en sera pas moins vrai qu'il n'est pas plus délicat dans le choix des suffrages que dans celui des inventions. Malheur au siécle où l'on rit de l'imposture & de la calomnie; voilà pour les mœurs: où l'on applaudit à une Piéce pleine de défauts, d'invraisemblances & d'irrégularités; voilà pour le goût. Mais si la multitude ignorante & légére ne rougit point de donner des applaudissemens à cette Comédie, où toutes les régles de l'art, où toutes celles de la bienséance sont violées, le petit nombre de Gens sages & vraiment éclairés, est bien éloigné de souscrire à ces Eloges. Son objet est trop odieux pour ne pas soulever tout homme qui pense; comme le dit l'Auteur d'une Lettre publiée dans le tems que cette Piéce parut au Théâtre. „ Il „ ne s'agit point dans cette Comédie, ajoute cet „ Auteur, de ridiculiser les principes absurdes de „ je ne sais quels *Philosophes*, ni de prouver, de „ maniére à faire rire, que l'abus d'une pareille „ morale pourroit conduire *Pasquin* à voler dans „ la poche. Cependant que de rumeurs n'a point „ excité cette plaisanterie? Combien, à ce su„ jet, n'a-t-on pas crié au Libelle? Eh! non, „ Messieurs, cette Piéce n'en fut jamais un. Ce „ n'étoit pas même une Satyre, dans la rigueur

(a) Guerre de Genève.

„ du terme. C'étoit une Critique à la fois pro-
„ fonde & comique de plusieurs systêmes triste-
„ ment dangereux. C'étoit un tableau fort gai
„ des ridicules, des travers de quelques Sages
„ modernes. Qu'est-ce donc qu'un Libelle? C'est
„ tout ce que ces mêmes Sages ont répondu à
„ cette Censure. C'est une foule d'Ecrits sortis
„ de leurs plumes, dictés par la calomnie & par
„ la rage, où les personnes du premier mérite &
„ du premier rang ont été outragées...... Qu'est-
„ ce encore qu'un Libelle? C'est cette même *Co-*
„ *médie de l'Ecossaise*, où l'on joue sur la scéne,
„ non les Ecrits ou les ridicules de certains Fous
„ appellés Sages, mais la personne même d'un
„ Citoyen connu & désigné. Vous connoissez
„ cette diatribe, Monsieur; quel autre sens lui
„ donner que celui-ci: *Cet homme que vous con-*
„ *noissez tous & qu'il me plaît de nommer* Wasp, *est*
„ *un faiseur de feuilles & un frippon, &c.* En un
„ mot n'est-ce pas nous dire: *Je vous ai rassem-*
„ *blés dans ce lieu respectable pour vous déférer un*
„ *homme de Lettres, Membre de plusieurs Acadé-*
„ *mies, honoré de la protection de plusieurs Rois,*
„ *comblé des bontés de plusieurs Princes, bon Sujet,*
„ *bon Ami, Ecrivain laborieux & utile, dont la*
„ *plume fait subsister plusieurs familles. Cet homme a*
„ *dit* que la femme qui a raison, *est une méchante*
„ *Piéce; en conséquence je vous apprends & vous ne*
„ *pouvez nier, que c'est un Fourbe, un Délateur, un*
„ *Parjure, digne de l'exécration publique. Je me*
„ *rends son Juge; je dicte son Arrêt; & je vous*
„ *estime assez peu pour croire que vous trouverez bon*
„ *que je diffame un Citoyen, & que je retranche du*
„ *milieu de vous un de vos Compatriotes.*"

Si M. de *Voltaire* pouvoit être d'accord avec

lui-même, nous lui dirions: comment pouvez-vous diffamer un homme de Lettres d'une maniére aussi odieuse, après avoir dit vous-même, „ que les loix ne permettoient pas qu'on reproche „ à un homme d'avoir été puni par les loix, „ parce qu'un reproche public est une punition, „ & qu'il n'appartient qu'au Souverain de punir" (a)? Après avoir écrit: „ que nous n'avons que deux jours à vivre sur la terre, & „ que Dieu ne veut pas que ses enfans consument ces deux jours à se tourmenter impitoyablement les uns les autres" (b)? Après avoir „ exhorté les Gens de Lettres à se traiter en freres, & leur avoir crié vingt fois: ne vous persécute-t-on pas assez? Faut-il que vous vous persécutiez encore vous-mêmes les uns les autres" (c)? N'est-ce pas être le jouet de l'imagination la plus inconséquente? N'est-ce pas se condamner soi-même, & dire avec un Ancien: *video meliora, proboque, deteriora sequor.*

Si ce sont-là les droits de la Philosophie,
Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.

Quoi qu'il en soit, nous ne craignons pas de l'assurer, malgré toutes les invectives du Philosophe de Ferney, les ennemis même de M. *Fréron* ne pourront lui refuser la justice de respecter la Religion, les Loix & les Mœurs; & les Amis ou les Admirateurs de M. de *Voltaire* seront forcés de convenir qu'il a souvent méconnu les unes &

(a) Réfutation d'un *Ecrit anonyme contre la mémoire de feu M. Joseph Saurin, par M. de Voltaire.*
(b) *Ibid.*
(c) *Lettre à l'Editeur des Oeuvres de J. B. Rousseau.*

& les autres; les ennemis de M. *Fréron* ne pourront disconvenir qu'il n'ait fait usage de son droit, en critiquant les productions qu'on donne au Public, & les Admirateurs de M. de *Voltaire* ne seront jamais assez aveugles pour soutenir que toutes les siennes soient irréprochables; les ennemis de M. *Fréron* ne pourront méconnoître dans la plupart de ses critiques, le sel, l'agrément, la justesse, la décence qui doivent caractériser le Journaliste & l'honnête Homme; les Admirateurs de M. de *Voltaire* seront contraints d'avouer que ses attaques ou ses défenses n'annoncent que la fureur, le sarcasme, la malignité, la calomnie; les ennemis de M. *Fréron* ont toujours eu le dépit de le voir supérieur aux coups qu'on lui a portés, & les amis de M. de *Voltaire* ont eu très-souvent la confusion de le voir au-dessous de tous ceux qu'on auroit pû lui porter.



CHAPITRE XIII.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Cette querelle ne pouvoit avoir aucun fondement plus propre à faire connoître combien il est dangereux de contredire jusqu'aux moindres fantaisies de M. de *Voltaire.*

C'est à nous d'en parler qui sortis d'Israël,
N'adorons ni Baal, ni le Dieu d'Ismaël.

Nous souscrivons, avant toutes choses, aux justes condamnations que M. *Rousseau* s'est attirées par ses Ouvrages; mais quoiqu'il ait eu les plus grands torts à cet égard, rien ne pouvoit autoriser des procédés contraires à la justice, à la modération, à la décence, à l'honnêteté, à l'humanité; & on peut dire que M. de *Voltaire* n'a connu aucun de ces devoirs, s'il faut en juger par la maniére dont il traite un homme que ses talens devoient faire respecter, que ses erreurs & ses infortunes devoient faire plaindre.

Le Seigneur de Ferney avoit établi un théâtre dans son château. D'après cet exemple, le *Dictionnaire Encyclopédique* proposoit aux Génevois d'en établir un dans leur ville. M. *Rousseau* qui s'étoit mépris sur les intérêts de sa Patrie, quant à la Religion, mais qui pouvoit les connoître quant à la Politique, s'opposa de toute sa force à cet établissement, en effet très-funeste à une petite République.

La Lettre éloquente qu'il écrivit à ce sujet, fit impression sur ses Compatriotes. Il n'en fallut pas

davantage pour échauffer la bile de M. de *Voltaire*, flatté de l'espérance d'occuper de ses piéces le théâtre de Genève. Dès-lors, quoique M. *Rousseau* lui eût toujours témoigné le plus grand respect & la plus grande déférence, quoique M. de *Voltaire* lui eût (*a*) répondu plusieurs fois sur ce ton qu'il sait si bien prendre à l'égard de ceux qui le louent, & par qui il veut se faire louer davantage, il commença par exercer sa malignité de toutes les manieres. Son inhumanité ne garda plus de bornes, quand l'Auteur d'*Emile* se vit exposé aux poursuites des Tribunaux de France & à celles de ses propres Concitoyens. Nous allons en citer quelques traits sans nous astreindre à l'ordre des tems.

M. de *Voltaire* commence par envénimer une expression que l'enthousiasme avoit bien pû enfanter, mais que le bon sens désavoue. M. *Rousseau*, dans sa Lettre à M. l'Archevêque de Paris, s'exprime ainsi à la suite d'un des argumens par lesquels il prétend justifier son *Emile*: *oui, je*

(*a*) Voici une des Réponses de M. de *Voltaire* à *J. J. Rousseau*, qui lui avoit envoyé son *Discours sur l'Inégalité des Conditions*.

„ J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau Livre contre le Genre „ Humain: je vous en remercie. Vous plairez aux hommes „ à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez „ pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les „ horreurs de la société humaine, dont notre ignorance & „ notre foiblesse se promettent tant de consolations. On n'a „ jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. „ Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre „ Ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans „ que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il „ m'est impossible de la reprendre: & je laisse cette allure na- „ turelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi, „ &c." *Oeuvres de Voltaire*.

ne crains point de le dire, s'il existoit en Europe un seul Gouvernement vraiment éclairé, un Gouvernement dont les vues fussent vraiment utiles & saines, il m'eût rendu des honneurs publics, il m'eût élevé des statues. On voit bien qu'il mettoit à trop haut prix les vues prétendues excellentes qu'il croyoit avoir suggérées au Gouvernement dans l'*Emile*; mais M. de *Voltaire* n'en est pas plus autorisé pour cela à le ridiculiser continuellement sur son desir d'obtenir des statues; il l'est encore moins à dire, avec un ton de plaisanterie que les honnêtes gens n'ont pas assurément adopté: „ que s'il est sculp„ té, ce doit être dans la posture où l'on ne voit „ que la tête & les mains d'un homme dans la „ machine de bois élevée au milieu du marché de „ Londres."

L'ennemi juré des Calomniateurs, celui sur qui on n'a jamais débité que des calomnies, passe luimême du sarcasme aux calomnies les plus absurdes & les plus formellement démenties. „ *Rous„ seau*, dit-il, (*b*) retiré dans les délicieuses val„ lées de Moutier-Travers, ou Motier-Travers, „ au Comté de Neufchâtel, n'ayant pas eu de„ puis un grand nombre d'années le plaisir de „ communier sous les deux especes, demanda in„ stamment (*c*) au Prédicant de Moutier-Tra„ vers, homme d'un esprit fin & délicat, la con„ solation d'être admis à la sainte Table; il lui dit „ que son intention étoit: 1°. *de combattre l'Egli-*

(*a*) *Note sur la Lettre de M. de Voltaire à M. Hume.*

(*b*) *Lettre à M. Hume.*

(*c*) Il y a apparence que M. de *Voltaire* ne prétend pas insulter M. de *Montmolin*, puisqu'il le loue; qu'il sache donc que le mot de *Prédicant* ne s'employe jamais qu'en terme de mépris.

„ *se Romaine:* 2°. *de s'élever contre l'Ouvrage in-*
„ *fernal* de l'Esprit, *qui établit évidemment le Ma-*
„ *térialisme:* 3°. *de foudroyer les nouveaux Philoso-*
„ *phes vains & présomptueux.* Il écrivit & signa
„ cette Déclaration, & elle est entre les mains
„ de M. de *Montmolin*, Prédicant de Moutiers-
„ Travers."

Autant de points d'accusation, autant de faussetés. En rapportant ici cette Déclaration d'après l'original, nous ferons voir combien M. de *Voltaire*, qui abuse depuis si longtems de la patience du Public sage & éclairé, abuse encore de la crédulité des gens superficiels & peu instruits.

COPIE

De la DÉCLARATION *sur laquelle je fus admis à la Communion en* 1762, *& que je confirme aujourd'hui le* 29 *Mars* 1765, *à Motiers.*

MONSIEUR, *le respect que je vous porte, & mon devoir, comme votre Paroissien, m'obligent, avant que de m'approcher de la Sainte Table, de vous faire de mes sentimens en matière de foi une déclaration devenue nécessaire, par l'étrange préjugé pris contre un de mes écrits.*

Il est fâcheux que les Ministres de l'Evangile se fassent, en cette occasion, les Vengeurs de l'Eglise Romaine, faute d'avoir voulu m'entendre, ou faute même de m'avoir lu.

Comme vous n'êtes pas, Monsieur, dans ce cas-là, j'attends de vous un jugement plus équitable. Quoi qu'il en soit, l'Ouvrage porte en soi tous les éclaircissemens; & comme je ne pourrois l'expliquer que par lui-même, je l'abandonne tel qu'il est au

blâme ou à l'approbation des Sages, sans vouloir ni le défendre, ni le désavouer.

Me bornant donc à ce qui regarde ma personne, je vous déclare, Monsieur, avec respect, que depuis ma réunion à l'Eglise dans laquelle je suis né, j'ai toujours fait de la Religion Chrétienne Réformée une profession d'autant moins suspecte, que l'on n'exigeoit de moi dans le Pays où j'ai vécu, que de garder le silence & de laisser quelque doute à cet égard pour jouir des avantages civils dont j'étois exclu par ma Religion; je suis attaché de bonne foi à cette Religion véritable & sainte, & je le serai jusqu'à mon dernier soupir; je desire d'être toujours uni extérieurement à l'Eglise, comme je le suis dans le fond de mon cœur; & quelque consolant qu'il soit pour moi de participer à la communion des Fidèles, je le desire, je vous proteste, autant pour leur édification que pour mon propre avantage; car il n'est pas bon que l'on pense qu'un homme de bonne foi qui raisonne, ne peut être un Membre de Jésus-Christ.

On voit qu'il ne s'agit, dans cette déclaration, ni de combattre l'Eglise Romaine, ni de s'élever contre le Livre de l'*Esprit*, pas même d'écrire contre les Philosophes. Mais ce n'est rien encore. M. de *Voltaire* ajoute des faussetés plus hardies & plus odieuses dans ses *Notes sur la Lettre à M. Hume.* Il dit, à l'occasion du passage que nous avons cité: „ non-seulement la Déclaration de „ *Jean-Jacques Rousseau* contre le Livre de l'*Esprit*, & contre ses amis, est entre les mains de „ M. de *Montmolin*, mais elle est imprimée dans „ un Ecrit de M. de *Montmolin*, intitulé: *Réfutation d'un Libelle*, pag. 90." On ne poussa peut-être jamais plus loin l'effronterie & l'imposture. Nous nous sommes procurés l'Ouvrage que cite

ici M. de *Voltaire*: il est divisé en deux parties; la premiére est une Apologie de la conduite de *Rousseau*, pendant son séjour à Motier-Travers; & la seconde est une Réfutation de cette Apologie. M. de *Montmolin* est l'Auteur de cette seconde Partie où il s'efforce de justifier les torts qu'on lui impute à l'égard de M. *Rousseau*; il rapporte plusieurs Piéces, & entre autres la Déclaration dont parle M. de *Voltaire*, laquelle est entiérement conforme à celle que nous venons de transcrire: il n'y a pas un seul mot de différence entre l'une & l'autre.

„ Ce trait de *Jean-Jacques*, continue M. de „ *Voltaire*, n'est pas seulement d'un Hypocrite „ qui se moque de tout ce qu'il y a de plus sacré; ce n'est pas seulement le délire d'un Extravagant qui a changé trois fois de Secte....; „ c'est une basse ingratitude mêlée d'une envie „ secrete contre *M. Helvetius*, l'un de ses bienfaiteurs."

Ce trait de Jean-Jacques n'est pas seulement d'un Hypocrite, &c. Comment nommera t-on les Communions de M. de *Voltaire* & ses Professions de foi, toujours arrachées par les circonstances, & toujours suivies de quelque nouveau Libelle ou de quelques nouveaux Ecrits contre la Religion?

C'est une basse ingratitude contre M. Helvetius, l'un de ses bienfaiteurs. On a déja vu qu'il n'est aucunement question du Livre de l'*Esprit*, ni de son Auteur, dans la déclaration faite à M. de *Montmolin*; nous ajouterons que M. *Rousseau* déclare qu'il n'a jamais reçu de bienfait de M. *Helvetius*, & que M. *Helvetius* en convient lui-même.

„ C'étoit une atrocité abominable au sieur Jean-„ Jacques de r'ouvrir des playes qui saignoient „ encore, & de se rendre l'accusateur d'un homme „ qui avoit eu pour lui les plus grandes bontés."

Jean-Jacques en avoit donné d'avance, dans un de ses Ecrits, le démenti à son Calomniateur, en lui apprenant en même tems comme il faut penser, agir & écrire. Il est vrai que M. *Rousseau* avoit eu intention de réfuter quelques principes du Livre de l'*Esprit*, qui n'étoient point analogues à ses idées. A en juger par ses autres Ecrits, il l'eût fait avec tous les ménagemens que les Gens de Lettres se doivent réciproquement, & que le Philosophe des Alpes n'employe à l'égard de personne. *J'exécutois cette entreprise*, dit M. *Rousseau* dans sa premiére Lettre de la Montagne, *quand j'appris que l'Auteur étoit poursuivi. A l'instant je jettai mes feuilles au feu, jugeant qu'aucun devoir ne pouvoit autoriser la bassesse de s'unir à la foule, pour accabler* un homme d'honneur *opprimé. Quand tout fut pacifié, j'eus occasion de dire mon sentiment sur le même sujet; mais je l'ai dit sans nommer le Livre ni l'Auteur. J'ai cru devoir ajouter* le respect, *pour son malheur*, à l'estime *que j'eus toujours pour sa personne.*

„ Il se brouilla bientôt avec le Prédicant & les „ Prêchés de Moutier-Travers." Il ne se brouilla point avec les habitans de Motiers, mais seulement avec M. de *Montmolin*, & voici à quel sujet. Ce Pasteur excité par des Genevois qui avoient été excités eux-mêmes par (*a*) M. de *Vol-*

(*a*) Dans une des *Lettres de la Montagne*, M. *Rousseau* se plaignoit amérement de ce que ses Concitoyens l'avoient décrété pour son *Emile*, tandis qu'ils avoient laissé imprimer sous

taire, déféra les *Lettres de la Montagne* à la *Classe* dite *Vénérable*, c'est-à-dire au Corps des Pasteurs du Comté de Neufchâtel. Cette dénonciation parut d'autant plus singuliére à M. *Rousseau*, que M. de *Montmolin* avoit été jusques-là son ami, qu'il l'avoit admis à la Communion peu de tems après son arrivée dans sa Paroisse, & qu'il ne s'étoit point déclaré contre l'*Emile*, ni contre la *Lettre à M. l'Archevêque de Paris;* mais ce Ministre vouloit faire sa cour aux Ministres de Genève dont il craignoit les reproches & les murmures au sujet même de ses liaisons avec son nouveau Paroissien; & c'est ce qui l'engagea à cesser tout commerce avec lui, & à dénoncer ses *Lettres* au Corps des Pasteurs du Comté de Neufchâtel. Cette *vénérable Classe* alloit prononcer un jugement, lorsque M. *Rousseau* pour détourner l'orage qui le menaçoit, envoya au Corps des Pasteurs une (*a*) dé-

leurs yeux, le Chapitre des Juifs, la Pucelle, le Sermon des Cinquante, & plusieurs autres productions de M. de *Voltaire*, beaucoup plus emportées que la sienne. L'Auteur de ces différens Ouvrages ne lui pardonna pas ce raisonnement & s'efforça, pour l'en punir, de le décrier dans vingt Libelles, & de le faire chasser de sa nouvelle Patrie. Il y réussit en le brouillant avec son Pasteur, M. de *Montmolin*, qui lui rendit le séjour de Motiers si désagréable, par ses persécutions, que M. *Rousseau* se vit comme contraint d'accepter l'offre qu'on lui faisoit depuis long-tems d'une retraite en Angleterre, aussi agréable que commode.

(*a*) En voici une fidéle copie. *Par déférence pour M. le Professeur de Montmolin, mon Pasteur, & par respect pour la vénérable Classe, j'offre, si on l'agrée, de m'engager par un écrit signé de ma main, à ne jamais publier aucun nouvel Ouvrage sur aucune matiére de Religion, même de n'en jamais traiter incidemment dans aucun nouvel Ouvrage que je pourrois publier sur tout autre sujet; & de plus, je continuerai à témoigner, par mes sentimens & par ma conduite, tout le prix que je mets au bonheur d'être uni à l'Eglise. Fait à Motiers le* 10 *Mars* 1765.

claration par laquelle il s'engageoit à ne jamais publier aucun Ouvrage fur aucune matiére de Religion. Le Jugement fut fufpendu pour quelque tems, & la chofe n'alla pas plus loin par les ordres du Roi de Pruffe.

„ Les petits garçons & les petites filles lui jette-„ rent des pierres, dont aucune n'atteignit le fieur „ *Jean-Jacques* ni la nommée *le Vaffeur*". M. de *Voltaire* femble ajouter cette anecdote pour prouver que M. *Rouffeau* n'étoit point aimé à Motiers-Travers, & qu'il étoit vraiment brouillé avec les habitans; mais tout le monde fait que les pierres lui furent jettées par des hommes ivres dont on ne manqua pas de punir les emportemens: leurs Concitoyens (*a*) favoient rendre juftice, à certains égards, à fes mœurs, & eftimer fes talens en rejettans fes erreurs. Il n'y a en effet que des hommes ivres qui puiffent jetter des pierres à un

---

(*a*) On peut en juger par l'extrait d'une Lettre d'un Citoyen de Neufchâtel, imprimée dans plufieurs Recueils. *Je vais fouvent vifiter l'ancienne demeure de M. Rouffeau, appellée l'Hermitage* . . . . . . *La mémoire de notre eftimable Philofophe y eft dans la plus grande vénération. Je fuis toujours dans l'enchantement lorfque je puis en parler avec les habitans de ce Canton, qui le regardoient comme leur pere & l'arbitre de leurs différends. C'étoit Rouffeau qui aidoit à les foulager, & qui rétabliffoit la paix dans leurs familles.* Il y a peut-être trop d'enthoufiafme à l'égard d'un homme dont les idées font repréhenfibles; mais qu'on concilie cette Lettre & tant d'autres témoignages que nous pourrions rapporter, avec le récit de M. de *Voltaire*, de cet homme qui nous affure avoir cherché la vérité pendant cinquante ans, qui prétend l'avoir trouvée, l'avoir dite & vouloir encore la dire aux Ombres, comme il s'en explique dans fon *Epître à Boileau.* Il peut bien la dire aux Ombres, car ils ne lui répliqueront pas; mais les Vivans fauront toujours qu'en penfer & que lui répondre.

autre homme, ou lui dire des injures grossiéres aux yeux du Public.

„ Il écrivit contre les Prédicans de Genève, & „ imprima qu'ils étoient tous des frippons, aussi „ bien que ceux qui avoient travaillé au Diction„ naire Encyclopédique, auxquels il avoit de très„ grandes obligations."

Ceux qui ont lu les *Lettres de la Montagne* savent si M. *Rousseau* y traite ses Compatriotes de frippons, aussi bien que les Encyclopédistes. Il peut y chercher à justifier son *Emile* justement condamné, & plaisanter avec raison les Philosophes de nos jours; mais il abandonne les Encyclopédistes au jugement du Public, & n'en dit mot.

„ Comme il en avoit davantage à M. *Hume*, „ son protecteur, qui le mena en Angleterre, & „ qui épuisa son crédit pour lui faire obtenir cent „ guinées d'aumône du Roi, il écrivit bien plus „ violemment contre lui.".

Que diroit M. de *Voltaire* si on qualifioit du nom d'*aumône* la pension que le Roi de Prusse lui fit pendant quelque tems? Mais il sait dégrader tout ce qui regarde les autres, comme il sait embellir tout ce qui lui est propre: aussi appelloit-il la pension du Roi de Prusse un *dédommagement*.

Qu'on relise la Lettre de *Jean-Jacques Rousseau* à M. *Hume*; que M. de *Voltaire* la relise luimême, on y verra tout au plus le style d'un homme séduit par des soupçons peut-être trop ombrageux; mais on y remarquera en même tems de la candeur, de la délicatesse & surtout de la sensibilité: M. de *Voltaire*, à sa place, y

eut mis de la dureté, de l'aigreur & de la fausseté, comme on peut en juger par sa *Lettre* à M. *Rousseau*, sous le nom du *Docteur Pansophe*. Nous ne la citerons point; elle est trop longue & même trop ennuyeuse. Nous nous contenterons de rapporter ici la Réponse d'un Quakre qui en releve les défauts, & en fait sentir le ridicule.

LETTRE D'UN QUAKRE A VOLTAIRE.

„ Ami *Voltaire*,

„ J'ai lu avec peine ta *Lettre au Docteur Pansophe*, & celle que tu écris à mon Compatriote „ *Hume*. Tu persécutes un malheureux, cela „ n'est pas humain; tu lui dis des injures, cela „ n'est pas noble; tu te loues beaucoup, cela n'est „ pas modeste.

„ Ami *Voltaire*,

„ Quand on a offert un château par vanité, „ il ne faut pas s'étonner si on le refuse par or- „ gueil, & quand on a dit qu'un homme méri- „ te plus de compassion que de colére, il ne faut „ pas lui écrire des injures d'un style aigre: ce- „ la n'est pas conséquent. N'avertis pas le Pu- „ blic que tu préparois à *Jean-Jacques* de bons „ bouillons & des potions rafraîchissantes: cela „ n'est pas plaisant. Songe à calmer ta bile, „ sans t'occuper à guérir ton prochain; & ne „ fais plus de piéces à ton âge, parce que c'est „ une manie, comme tu le dis fort bien toi- „ même.

„ Ami *Voltaire*,

„ Les reproches que tu fais à *Jean-Jacques* „ sont bien usés ; on n'amuse guere le Public „ que par des plaisanteries neuves & délicates, „ & les tiennes ne le sont pas. Tu dis, & ce „ sont tes propres termes, que *Julie* devient „ femme, mére, & la plus tendre amie de son „ Epoux; prends garde que *Jean Jacques* ne te „ demande comment une mére devient femme „ de son Epoux; cela t'embarrasseroit peut-être „ à expliquer.

„ Ami *Voltaire*,

„ Tu donnes trois leçons à *Jean-Jacques*; je „ t'en estime: les hommes sont bien de s'éclai- „ rer mutuellement; mais tu devois y mettre „ plus de douceur. Le Précepteur n'invective „ point son Disciple pour l'instruire. Ecoute- „ moi, Ami *Voltaire*: celui qui donne des le- „ çons aime sans doute à en recevoir. Il faut „ de la réciprocité dans le commerce.

„ Quand on a fait l'*Essai sur l'Histoire Universel-* „ *le*, on parle rarement de bonne foi historique; „ quand on en a désavoué successivement deux „ ou trois Editions faites sous les yeux de l'Au- „ teur, on ne parle jamais de bonne foi de So- „ ciété.

„ Quand on a mis en lumiére (*a*) le *Commen-*

(*a*) Ce n'est pas le seul Ouvrage où M. de *Voltaire* s'efforce d'humilier nos grands Maîtres, pour se placer au-dessus d'eux. On sait qu'il publia en 1750 une espece de Grammaire sous le titre de *Connoissance des beautés & des défauts de la Poësie & de l'Eloquence dans la Langue Françoise*, où il ne paroît avoir eu d'autre but que de faire entendre qu'il est le seul

„ *taire sur Corneille*, on évite de recommander la „ modestie, & surtout on ne se donne pas pour „ exemple.

„ Quand on se pique de suite dans l'esprit & „ d'honnêteté dans le style, on ne nomme point „ *Jean-Jacques* le *sieur Rousseau*, pour l'appeller „ M. *Rousseau* douze lignes plus bas. Je n'aime „ point les disparates.

„ Quand on accuse un homme de faire le métier „ de Délateur, il ne faut pas en même tems vou- „ loir prouver qu'il est fou: la premiére imputa- „ tion le rendroit odieux; la seconde m'engage „ plus qu'à le plaindre: cela n'est pas adroit.

„ Quand un homme de Lettres qui se dit Phi- „ losophe, est riche & vieux, il devroit penser à „ jouir de sa fortune & de sa réputation: on peut „ bien être jaloux de *Jean-Jacques* comme de „ *Corneille*, mais il vaut mieux ne se commettre „ qu'avec les morts.

„ Quand on accuse un homme de n'avoir pas „ l'esprit juste, on se garde bien d'ajouter qu'il „ n'a pas le talent de l'humilité; ceux qui ont „ l'esprit juste, n'ont point appellé l'humilité *un* „ *talent*.

„ Quand on reproche gravement à quelqu'un „ de détruire la Religion Chrétienne, il ne faut „ pas faire des plaisanteries sur les Saints dans la „ même Lettre, surtout quand les plaisanteries

---

grand homme de notre Nation. Il ne se loue pas moins dans le *Pyrrhonisme de l'Histoire*, où, sous un nom déguisé, il se donne pour le plus grand & le plus vrai de nos Historiens. Il est vrai qu'il a désavoué ces deux productions; mais quel est l'Ouvrage qu'il n'a pas désavoué, & quel est le désaveu où on ne l'ait point reconnu pour l'Auteur de l'Ouvrage qui en étoit l'objet?

„ ſont triviales; en attendant l'Etre Souverain qui „ nous jugera dans l'éternité, n'ennuyons pas „ les hommes qui nous jugent dans le tems. A- „ dieu, Ami *Voltaire.*"

M. *Rouſſeau* avoit dit dans ſon *Contrat ſocial: le Czar* Pierre *n'avoit pas le vrai génie, celui qui crée & fait tout de rien. Quelques-unes des choſes qu'il fit étoient bien, la plupart étoient déplacées. Il a vu que ſon Peuple étoit barbare, il n'a point vu qu'il n'étoit pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliſer, quand il ne falloit que l'aguerrir. Il a voulu d'abord faire des Allemands, des Anglois, quand il falloit commencer par faire des Ruſſes; il a empêché ſes Sujets de jamais devenir ce qu'ils pourroient-être, en leur perſuadant qu'ils étoient ce qu'ils ne ſont pas. C'eſt ainſi qu'un Précepteur Français forme ſon Elève pour briller un moment dans ſon enfance, & puis n'être jamais rien. L'Empire de Ruſſie voudra ſubjuguer l'Europe, & ſera ſubjugué lui-même. Les Tartares, ſes ſujets, ou ſes voiſins, deviendront ſes maîtres & les nôtres; cette révolution me paroît infaillible. Tous les Rois de l'Europe travaillent & concourent à l'accélérer.*

M. *Rouſſeau* étoit ſans doute trop ſévère dans le jugement qu'il portoit du Czar *Pierre I*; mais falloit-il pour cela chercher à s'égayer ſur ſon compte, par un jeu de mots que *Trivelin* auroit craint d'employer? Et dire: „ ces paroles ſont tirées „ d'une Brochure intitulée, *le Contrat Social* ou „ *Inſocial* du peu ſocial Jean-Jacques *Rouſſeau*? „ Un Seigneur Ruſſe, ajoute M. de *Voltaire*, „ qui s'amuſe quelquefois à lire des brochures, „ ſe ſouvint en liſant celle-ci, de quelques vers „ de *Molière*, & les cita à propos."

M. de *Voltaire* a toujours des Seigneurs prêts à venir à ſon ſecours. Quoiqu'il en ſoit, on peut citer encore plus à propos à ſon égard les vers de *Molière* qu'il fait rapporter par ſon Ruſſe:

Il ſemble à trois Gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes perſonnes,
Qu'avec leur plume ils font le deſtin des Couronnes.

On ſait que cette manie a toujours été la ſienne; celui qui a conſacré tant de chapitres à éclaircir, à redreſſer, à corriger, à démentir, à préſenter des vues, à propoſer des plans, à corriger des abus, n'a pris ſans doute tant de peine que pour figurer parmi les Légiſlateurs.

„ Je voudrois en général, continue M. de *Vol-* „ *taire*, que lorſqu'on juge les Nations du haut „ de ſon grenier, on fût plus honnête & plus „ circonſpect." Profitez de cet avis, M. de *Voltaire*, & n'inſultez pas du donjon de votre château, comme vous faites continuellement, les Italiens, les Eſpagnols, les Portugais, toute l'Europe, & ſur-tout vos Compatriotes que (*a*) vous outragez plus que les autres Peuples. Les avis deviennent hypocrites, ridicules & odieux, quand celui qui les donne, fait tout le contraire de ce qu'il conſeille à autrui.

„ Les Fous de Cour étoient plus ſenſés, & n'in- „ ſultoient, par leurs bouffonneries, que les Foi- „ bles,

(*a*) Je ne connois pas d'Auteur, même parmi les Etrangers, qui ait dit plus de mal des François, que M. de *Voltaire*. Qu'on liſe ſes derniers Mêlanges, ſes deux Diſcours aux Velches, ſes derniéres piéces de Poéſie, & l'on conviendra de la vérité de cette remarque.

„ bles, & respectoient les Puissans ; les Fous de „ Village sont aujourd'hui plus hardis."

Le Philosophe de Ferney est tantôt Fou de Cour, & tantôt Fou de Village. Fou de Cour, il n'insulte, par ses bouffonneries, que les Foibles, c'est-à-dire, les Morts, les Malheureux, les Auteurs qui dédaignent de lui répondre: Fou de Village, il décrie tout, il déclame contre tout; mais il a la prudence de se cacher ou de se ménager des protections pour se garantir des poursuites, ou d'employer des désaveux pour se soustraire à l'indignation.

„ On répondra que *Diogene* & l'*Aretin* [Pour„ quoi ne s'est-il pas mis en si bonne compa„ gnie?] ont été tolérés; d'accord: mais une „ Mouche ayant vu un jour une Hirondelle qui „ en volant emportoit des toiles d'Araignées, en „ voulut faire autant; elle y fut prise." M. de *Voltaire* n'est ni l'Hirondelle, ni la Mouche; il est quelquefois une Abeille, mais plus souvent une Guêpe.

On a vu comment il a traité son ennemi en prose; voyons comment il le traite en vers. Commençons par cette tirade qu'on trouve dans les *Honnêtetés Littéraires*, & qu'on applique à M. *Rousseau*.

Cet Ennemi du Genre humain,
Singe manqué de l'*Aretin*,
Qui se croit celui de *Socrate*,
Ce Charlatan trompeur & vain,
Changeant vingt fois son Mitridate;
Ce Basset hargneux & mutin
Mordant également la main,
Ou qui le fesse ou qui le flatte;
Ou qui lui présente du pain.

Que prouvent ces injures, qu'un honnête Poëte rougiroit d'avoir adressées au plus médiocre de tous nos Ecrivains? sinon que M. de *Voltaire* est plus propre à fournir matiére à des Epigrammes qu'à en composer. Où il se surpasse, c'est dans son Poëme intitulé *la Guerre de Genêve.* Ecoutons sa Muse Helvétique; elle nous dira de jolies choses.

Dans un Vallon fort bien nommé (a) Travers,
S'éleve un Mont, vrai séjour des hivers:
Son front altier se perd dans les nuages,
Ses fondemens sont au creux des enfers.
Au pied du mont sont des antres sauvages;
Du Dieu du jour ingnorés à jamais;
C'est de *Rousseau* le digne & noir palais.
Là se tapit ce sombre Energumene,
Cet Ennemi de la Nature humaine,
Pétri d'orgueil & dévoré de fiel;
Il fuit le Monde, & craint de voir le Ciel.
Et cependant sa triste & vilaine ame,
Du Dieu d'Amour a ressenti la flamme.
Il a trouvé pour charmer son ennui,
Une Beauté digne en effet de lui.
C'étoit *Caron*, Amoureux de *Megere.*
Une infernale & hideuse Sorciére,
Suit en tous lieux le Magot ambulant,
Comme Chouette est jointe au Chat-Huant.
L'infâme Vieille avoit pour nom *Vacbine*;
C'est sa *Circé*, sa *Didon*, son *Alcine.*
L'aversion pour la Terre & les Cieux
Tient lieu d'Amour à ce couple odieux.
Si quelquefois dans leurs ardeurs secrettes,
Leurs os pointus joignent leurs deux squelettes,
Dans leurs transports ils se pâment soudain,
Du seul plaisir de nuire au Genre-Humain.

(a) L'allusion n'est-elle pas d'un grand goût?

Qu'on penſe ce qu'on voudra de ce morceau du troiſiéme Chant ; il ſuffit de le citer. Dans un autre endroit où *Robert Covelle* ſe déſole de la mort de ſa Maîtreſſe, le Poëte met dans la bouche de *Jean-Jacques Rouſſeau*, cette admirable conſolation.

Rouſſeau réplique, as-tu perdu l'eſprit ?
As-tu le cœur ſi lâche, ſi petit?
Aurois-tu bien cette foibleſſe infâme,
De t'abaiſſer à pleurer une femme?
Sois Sage enfin: le Sage eſt ſans pitié ;
Il n'eſt jamais ſéduit par l'amitié :
Tranquille & dur en ſon orgueil ſuprême,
Vivant pour ſoi, ſans beſoin, ſans deſir,
Semblable à Dieu, concentré dans lui-même,
Dans ſon mérite, il met tout ſon plaiſir . . . . .

On conviendra que la conſolation eſt vraiment philoſophique; mais M. de *Voltaire* ne décele-t-il pas ici imprudemment le ſecret des Adeptes? Quoi-qu'il en ſoit, on peut dire qu'il s'eſt admirablement peint lui-même. La colére eſt comme l'ivreſſe; l'homme y paroît au naturel. Le Philoſophe a donc auſſi des momens où il eſt homme.

Tu vois *Vachine*, elle eut l'art de me plaire;
J'ai autrefois fêtoyé ma Sorciére ;
Je la verrois mourante à mes côtés,
Des dons cuiſans qui nous ont infectés,
Sur un fumier rendant ſon ame au Diable,
Que ma vertu paiſible, inaltérable,
Me défendroit de m'écarter d'un pas,
Pour la ſauver des portes du trépas.
D'un vrai *Rouſſeau* tel eſt le Caractére,
Il n'eſt Ami, Parent, Epoux, ni Pére,
Il eſt de (*a*) roche : & quiconque, en un mot,
Naquit ſenſible, eſt fait pour être un Sot.

(*a*) *Il eſt de roche* apparemment, parce qu'il n'a pas répon-

Nous finissons ce Chapitre par lassitude & par dégoût, en demandant à M. de *Voltaire* pourquoi il s'exprime ainsi dans son *Tableau Philosophique du Genre Humain:* „ un homme de nos jours qui dé„ raisonne depuis douze ans avec un orgueil & „ une insolence sans exemple, conclut un parallè„ le entre *Jésus-Christ* & *Socrate*, par dire que si „ la mort de *Socrate* est celle d'un Sage, la mort „ de *Jésus-Christ* est celle d'un Dieu." Est-ce le sublime ou la vérité de cette pensée qui le choque? Quand on ose le condamner, le *déraisonnement*, l'*orgueil* & l'*insolence* ne sont-ils pas le partage du Blasphémateur qui outrage si indignement Dieu & les hommes?

---

du à de tels aboyemens, & qu'il s'est déclaré pour ne vouloir jamais y répondre. Ainsi M. de *Voltaire* aura pour lui seul la gloire de vouloir & de pouvoir décocher des injures, qu'on ne pourra ni ne voudra repousser, le tout par défaut de bile & d'effronterie. *Conscia mens recti famæ mendacia ridet.* Il aura de plus la honte plus terrible encore d'avoir oublié cette maxime si respectable pour les ames nobles, *Res est sacra miser*, un infortuné est une chose sacrée. Il aura eu la cruauté d'avoir déchiré les blessures d'un homme souffrant. Qu'il ose, après cela, prononcer le mot d'*Humanité* & celui de *Tolérance*.



CHAPITRE XIV.

M. WARBURTON,

ÉVEQUE *de Glocester.*

LA ſcéne que M. de *Voltaire* donne dans cette querelle, eſt des plus plaiſantes. Perſonne n'a mieux rendu que lui le perſonnage de *Triſſotin*: il a commencé d'abord par le reſpect & les éloges; il a fini par l'emportement & les injures. *Molière* avoit mis ſur le théâtre un pareil caractére, pour tourner en ridicule les faux Savans trop épris de leurs foibles connoiſſances. On dira que M. de *Voltaire* a développé le ſien, pour décrier la Philoſophie.

Dans ſon *Traité de la Tolérance*, dans ſes *Mêlanges Philoſophiques*, dans ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire*, dans ſon *Dictionnaire Philoſophique*, car tout chez lui eſt *Philoſophie*, il s'étoit appuyé de l'autorité de M. *Warburton*, Evêque de Glocester; c'eſt à cet Auteur qu'il renvoye pour confirmer la plupart de ſes ſentimens philoſophiques qu'il hazarde ſur l'Hiſtoire ſacrée. Qu'eſt-il arrivé? M. *Warburton* n'a point goûté un encens qui lui paroiſſoit devoir lui coûter trop cher; il a mieux aimé être ſenſé, que d'être loué de cette maniére. C'eſt pourquoi, ſans ſe laiſſer ſéduire par les éloges de ſon Diſciple, il s'eſt récrié bien vîte contre la liberté que le Diſciple prenoit de s'appuyer ſur ſon témoignage en défigurant ſes principes.

L'Evêque de Glocester avoit publié un Ouvrage intitulé: *la divine Légation de Moyſe*, dont M. de

Voltaire faisoit, pour ainsi dire, son cheval de bataille ; il renvoyoit sans cesse à *la divine Légation* pour autoriser ce qu'il avançoit lui-même contre toute espéce de Légation.

L'Auteur Anglois, indigné qu'on le mit ainsi à contribution, pour des sentimens qu'il n'avoit jamais eu, se crut obligé d'annoncer à la fin du second volume de son Ouvrage, dans une nouvelle Edition qu'il en donna, que l'Historien philosophique ne l'avoit point entendu, qu'il l'avoit souvent faussement interprêté, & quelquefois infidélement cité. Il le réfuta même en ce qu'il l'accusoit de favoriser le Matérialisme, ce qui étoit bien éloigné de sa façon de penser.

Le coup étoit mortifiant pour un homme exercé depuis longtems à donner le sens qu'il lui plaît aux Passages des Auteurs les plus respectables. Il avoit eu jusqu'alors la prudence de ne s'attacher, en fait d'Ouvrages de Doctrine, qu'aux Auteurs morts; mais il s'apperçut bientôt que celui-ci étoit vivant. M. *Warburton* ne le critiqua pas seulement en Docteur, mais en Homme de Lettres. En falloit-il davantage pour mettre M. de *Voltaire* hors de lui-même, & faire couler de sa plume un torrent de fiel & de bithume ? Ce ne fut donc plus *le savant Evêque Warburton qui donne beaucoup de force à ce que je viens de dire (a)* ; on oublia donc qu'on avoit écrit pour prouver que tout étoit temporel chez les Juifs, *& c'est la preuve que le savant Evêque Warburton apporte (b)* ; on se garda bien de répéter, *que n'as-tu lu le profond*

(a) *Philosophie de l'Histoire*, Chap. 37.
(b) *Traité de la Tolérance*, page 129.

Ouvrage de l'Evêque Warburton ? Il t'auroit (*a*) *montré* . . . . . Enfin, ce ne fut plus le *savant Warburton* par-ci, le *savant Warburton* par-là; il devint un homme dévoué à toutes les impertinences d'un Neveu qui, par son extravagance, fait plus de tort à son Oncle qu'aux Ennemis de son Oncle. Ecoutons parler ce jeune homme de si grande espérance & d'une plus grande honnêteté.

„ *Warburton* ne connoît pas plus les vraisem„ blances que les bienséances (*b*)." Le prétendu Neveu le connoît encore moins; mais c'est la faute de son Oncle qui n'a pû lui fournir cette partie essentielle d'une bonne éducation.

„ Les Anglois sont fréres des François. Cette „ consanguinité empêche-t-elle que *Warburton* „ ne nous haïsse ? Il haït jusqu'à ses Compatrio„ tes, qui le lui rendent bien (*c*)."

Votre Oncle qui a tant dit dit du mal des siens, ne doit-il pas s'attendre à un pareil retour ?

„ Il ne sait pas absolument ce qu'il dit." C'est, selon vous, le sort de tous ceux qui vous réfutent.

„ Quel est le but de cet homme audacieux ? „ Je n'en sais rien. Il flatte le Gouvernement; „ s'il obtient un Evêché, il sera Chrétien; s'il ne „ l'obtient, j'ignore ce qu'il fera (*d*)."

Il est encore plus difficile de savoir qu'est votre Oncle & ce qu'il sera. Nous souhaitons que la

(*a*) *Seconde Lettre d'un Quakre à l'Ami Jean-George.* Nouv. Mél. Part. 3.

(*b*) *Défense de mon Oncle.* M. de *Voltaire* répond dans cette Défense aux critiques qu'on a faites de la *Philosoph. de l'Hist.* qu'il appelle l'Ouvrage de son Oncle.

(*c*) *Ibid.* chap. 13.

(*d*) *Ibid.* chap. 14.

prédiction contenue dans l'Epigramme suivante, se trouve vraie,

Que pensez-vous de l'Auteur d'*Uranie?*
Vous l'avez vu Poëte, Historien,
Critique amer, hardi Pirrhonien,
Sur tous ces sujets exerçant son génie;
Vous le voyez Anti-Cartésien,
Ami du vuide, Anglois à toute outrance:
Est-ce tout? Non, grace à son inconstance,
Je le prédis, vous le verrez Chrétien.

„ Il a déjà fait deux volumes sur la Légation de „ *Moyse*, dans lesquels il ne dit pas un mot de „ son sujet. Cela ressemble au Chapitre des *Bot-* „ *tes*, où *Montagne* parle de tout, excepté des „ Bottes; c'est un cahos de citations, dont on ne „ peut tirer aucune lumiére." Votre Oncle s'en étoit cependant bien servi pour sa *Philosophie de l'Histoire*; ce qu'il y dit des Mysteres de Cérès est presque tout copié de la *divine Légation*.

„ Il a senti le danger de son audace, & il a vou- „ lu les envelopper des obscurités de son style. „ Il se montre plus à découvert dans le troisiéme „ volume." Vous oubliez que c'est dans le second qu'il réfute votre Oncle: vous seriez bien aveugle, incomparable Neveu, si vous trouviez de l'obscurité dans ce qu'il dit contre ce cher Oncle.

„ C'est-là qu'il entasse tous les passages favora- „ bles à son impiété . . . . . Il a élevé l'étendard „ du Fanatisme d'une main, tandis que de l'au- „ tre il déployoit celui de l'irréligion. „ Votre Oncle a pu voir l'étendard du Fanatisme, car il ne voit partout que cela: on le défie d'avoir vu celui de l'impiété, car il ne s'y connoît pas.

„ *Warburton* jouit d'un bon Evêché: il insulte „ les Philosophes; . . . . Il cherche à persécuter, „ & s'il pouvoit il ressembleroit au *Peachum in* „ *the beggars opera*, qui se donne le plaisir de faire „ pendre ses Complices. La plupart des Hypocri- „ tes ont le regard doux du chat, & cachent leurs „ griffes: celui-ci découvre les siennes en levant „ une tête hardie; il a été ouvertement Délateur, „ & il voudroit être Persécuteur."

Il insulte les Philosophes. Il ne fait que s'en rire. Ils se riroient si bien des autres, s'ils avoient eux-mêmes un bon Evêché. *Il cherche à persécuter.* Un bon Evêque éclaire & ne persécute pas, quand c'est par foiblesse ou par ignorance qu'on peche contre la vérité; mais quand on attaque la vérité avec insolence ou sans discernement, un bon Evêque est en droit de dire qu'on renferme ce fou, de peur que sa folie ne devienne épidemique dans le troupeau. *Les Hypocrites ont le regard doux du chat*, &c. Les Hypocrites les plus dangereux sont ceux qui disent tout & le désavouent ensuite, afin de pouvoir le redire encore avec impunité.

„ Les Philosophes d'Angleterre lui reprochent „ l'excès de sa mauvaise foi & celui de l'orgueil; „ l'Eglise Anglicane le regarde comme un homme „ dangereux; les Gens de Lettres comme un Ecri- „ vain sans goût & sans méthode, qui ne fait „ qu'entasser citations sur citations; les Politiques „ comme un Brouillon qui feroit revivre, s'il „ pouvoit, la Chambre étoilée."

Votre Oncle vous a donc fait part de toutes les confidences de la Nation Angloise? Apprenez cependant, sage Neveu, que *les Philosophes d'Angleterre* & de quelque pays que ce soit, ne sont

en droit de *reprocher* à perſonne ni *l'excès d'orgueil*, ni *celui de la mauvaiſe foi.* Pour ce qui regarde les autres articles, apprenez encore que votre Oncle vous a conté le rêve qu'il avoit fait la nuit d'avant le jour que vous compoſâtes ſon éloquente Apologie.

„ Mon Oncle n'a point dit d'injures aux ſa- „ vans." C'eſt donc vous, cher Neveu, qui avez fait la plus grande partie de ſes Ouvrages? Quand je vous ai dit que votre Oncle étoit ſujet à rêver, j'avois oublié d'ajouter que vous y étiez également ſujet vous-même.

„ Il n'a jamais cherché à perſécuter perſonne; „ au contraire, il a écrit contre l'intolérance le „ Livre le plus honnête, le plus circonſpect, le „ plus chrétien, le plus rempli de piété qu'on ait „ fait depuis *Thomas A Kempis.*" Oh! pour le coup, petit frippon de Neveu, voilà le plus plaiſant de vos rêves.

„ Mon Oncle, quoique un peu enclin à la „ raillerie, étoit pétri de douceur & d'indulgen- „ ce; il fit pluſieurs piéces de Théâtre dans ſa „ jeuneſſe, tandis que l'Evêque *Warburton* ne „ pouvoit que commenter des comédies." Votre Oncle n'auroit dû en commenter ni en faire dans ſa vieilleſſe.

„ Mon Oncle, quand on ſiffloit ſes pieces, ſif- „ floit comme les autres." Mais ſur un autre ton; les uns ſiffloient en éclatant de rire, votre Oncle en cachant ſon dépit.

„ Si *Warburton* a fait imprimer *Guillaume Sha-* „ *keſpear* avec des notes, l'Abbé *Bazin* [c'eſt l'On- „ cle prétendu] a fait imprimer *Pierre Corneille* „ auſſi avec des notes." On connoît les notes de l'Abbé *Bazin*: il y a cette différence entre les

ſiennes & celles de M. *Warburton*, que celui-ci les fit pour honorer le premier Poëte tragique de ſa Nation, & l'Abbé *Bazin* pour déprimer le premier de la ſienne.

„ Si *Warburton* gouverne une Egliſe, l'Abbé „ *Bazin* en a fait bâtir une." C'eſt bien peu pour avoir voulu en renverſer tant d'autres.

„ J'ai oublié, en parlant de ce cher *Warburton*, „ de remarquer combien cet Evêque ſeroit perni- „ cieux à la Religion Chrétienne & à toute Re- „ ligion, ſi mon Oncle ne s'étoit pas oppoſé vi- „ goureuſement à ſa hardieſſe (*a*)." Vous vantez trop votre Oncle. Vous voudriez apparemment qu'on le plaçât parmi les Peres de l'Egliſe; mais j'ai bien peur qu'il ne ſoit véritablement le pére que de celle qu'il dit avoir bâtie, & qu'il n'a pourtant fait que réparer & embellir.

Nous finirons par le paſſage ſuivant, tiré d'une eſpéce de Lettre (*b*) que M. de *Voltaire* adreſſe à M. *Warburton*, ſous le titre d'*Inſtruction*.

„ Tu exerces ton inſolence & tes fureurs ſur „ les Etrangers comme ſur tes Compatriotes. Tu „ voulois que ton nom fût partout en horreur; „ tu as réuſſi. Après avoir commenté *Shakeſpear*, „ tu as commenté *Moyſe*. Tu as écrit une rap- „ ſopie en quatre gros volumes . . . . . Tu feins „ enſuite de ſoutenir une Religion que tu as vio- „ lemment combattue. Tu crois expier ton ſcan- „ dale en attaquant les Sages. Tu penſes te laver „ en les couvrant de ton ordure. Tu crois écra- „ ſer d'une main la Religion Chrétienne, & tous

(*a*) *Ibid.* Chap. 16.

(*a*) Cette Piéce ſe trouve dans le dernier volume des *Nouveaux Mélanges Philoſophiques*. On l'a inférée dans l'*Evangile du Jour*.

„ les Littérateurs de l'autre ; tel eft ton caractére. „ Ce mêlange d'orgueil, d'envie & de témérité „ n'eft pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même ; tu „ t'es envelopé dans les nuages de l'antiquité & „ dans l'obfcurité de ton ftyle : tu as couvert d'un „ mafque ton affreux vifage . . . . . Tu hais, „ tu calomnies ; on te détefte dans ton pays, & „ tu déteftes . . . . . . Tes mains dégoûtent de „ fiel & d'encre . . . . . On me dira qu'il y a „ beaucoup d'honnêtes gens qui fans te montrer „ de colére, ne veulent pas dîner avec toi, par „ la feule raifon que ton Pédantifme les ennuie, „ & que ton infolence les révolte ; mais fois fûr „ qu'ils te haïffent, toi & tous les Barbares qui „ te reffemblent."

Nous aurions pû entremêler de réflexions cette tirade vraiment philofophique ; mais ce feroit une efpéce de répétition, & nous n'avons pas le talent de nous répéter, comme l'a M. de *Voltaire*.



CHAPITRE XV.

M. L'ABBE' COGER.

M. de *Voltaire* a raiſon de dire que „ l'amour-„ propre eſt un ballon gonflé de vent dont il ſort „ des tempêtes quand on lui fait une piquure:" la plus mince critique ſuffit pour le mettre en fureur. Quand il n'a pas ſes propres querelles à venger, il ſe charge de celles des autres. Comme un *Don Quichotte* en Littérature, ou comme cet homme dont parle *Horace; aliena negotia curo excuſſus propriis*, il eſt toujours prêt à rompre une lance. Mais ſemblable à ces vieux Chevaliers uſés par la fatigue, s'il a encore la manie des combats, il n'en a plus ni la force ni les graces.

M. l'Abbé *Coger*, Profeſſeur d'Eloquence au Collége Mazarin, crut devoir faire la critique d'un Ouvrage annoncé d'avance, comme devant éclipſer le *Télémaque*. Cet Ouvrage, s'en ſeroit-on douté, étoit *Béliſaire*. M. *Coger* fit ſentir les défauts de ce Conte, avec autant de clarté & de goût, que de diſcernement & de vérité. Sans entrer dans les diſcuſſions théologiques, il ſe borna à démontrer que quand on veut faire des Romans, il faut en ſavoir les regles, être maître de ſon ſujet, le revêtir d'expreſſions convenables, obſerver les vraiſemblances, ſoutenir les caracteres, éviter les hors d'œuvres, & ne pas avoir la mal-adreſſe d'introduire un vieux Militaire babillard, à qui il ne reſte plus qu'un langage maniéré & philoſophique; fruit ſans doute du bel uſage & des fines ſociétés de ſon tems.

Les Gens ſenſés rendirent juſtice à ſes intentions, à la juſteſſe de ſa critique & à l'honnêteté dont elle étoit aſſaiſonnée. M. de *Voltaire* n'en jugea pas de même; ſa deviſe eſt depuis long-tems celle-ci:

Et la Proſe & les Vers, tout nous ſera ſoumis,
Nul n'aura de l'eſprit hors nous & nos amis.

C'eſt pourquoi voilà auſſi-tôt le *Priam* du Parnaſſe qui s'échauffe en ſon harnois; il s'efforce de venger ſon *Politès* vigoureuſement pourſuivi, prend ſa lance, & a le courage de porter à l'Agreſſeur ce coup dont on peut dire,

*Sic fatus ſenior, telumque imbelle ſine ictu
Conjecit.*

„ (*a*) Il y avoit alors quelques petits . . . . „ Envieux, pédans, ignorans, & qui faiſoient „ des brochures pour gagner du pain. Un de ces „ animaux nommé *Cogeos* ou *Coger*, eut l'imprudence d'écrire contre *Béliſaire.*" Pourquoi n'eût-il pas oſé le faire? De quoi pouvoit-il être *Envieux?* En quoi a-t'il été *Pédant?* Sur quoi le trouvez-vous *Ignorant?* A quoi tend ce reproche? Ne ſera-ce donc jamais que *pour gagner du pain*, que les Auteurs ſenſés & religieux feront des Ouvrages contre les Philoſophes; & ne ſera-ce que pour recueillir de la gloire que les Philoſophes écriront contre les Gens ſenſés & religieux? Laquelle de ces deux eſpeces d'*animaux* eſt la plus raiſonnable?

(*a*) *Défenſe de mon Oncle.* Chap. 21.

„ (*a*) Le même *Coger* attaqua non moins cruel-
„ lement un pauvre Jardinier, & l'accusa d'avoir
„ écrit ces propres mots: *Notre Religion, avec*
„ *toute sa révélation, n'est & ne peut être que la Reli-*
„ *gion naturelle perfectionnée.* Voyez, mon cher
„ Lecteur, la malignité & la calomnie." M. l'Abbé *Coger* n'attaque d'aucune maniére le Jardinier, & ne l'accuse nullement d'avoir écrit ces propres mots. Il ne fait que les rapporter avec un grand nombre d'autres passages, pour prouver que le quinziéme Chapitre de *Bélisaire* n'est qu'une répétition des idées exposées dans le Poëme sur la Loi naturelle, & dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard.

Au reste, on ne sera pas long-tems à savoir quel est ce Jardinier. Le voilà qui va se peindre lui-même.

„ Ce bon Jardinier étoit un des meilleurs Chré-
„ tiens du Canton, qui nourrissoit les Pauvres des
„ légumes qu'il avoit semées, & qui pendant l'hi-
„ ver s'amusoit à écrire pour édifier son prochain
„ qu'il aimoit."

Si ce Jardinier n'avoit jamais semé que des légumes, s'il se fût borné à donner aux pauvres gens cette nourriture, on lui laisseroit volontiers le titre de bon Jardinier: mais ce Jardinier a semé tant d'ivraie parmi le bon grain, & nourri de tant de chimeres les pauvres Esprits, qu'on lui conseille de renoncer au métier.

Et qui pendant l'hiver s'amusoit à écrire pour édifier son prochain qu'il aimoit. Il a raison de dire que c'est pendant l'hiver qu'il écrit; on sent bien que le vent de bise souffle depuis quelque tems

(*a*) *Ibid.* Chapitre dernier, intitulé *Postcriptum.*

sur sa plume. Mais s'il veut édifier son prochain qu'il aime, il faut qu'il s'y prenne d'une autre maniére; qu'il écrive pendant l'été; qu'il choisisse des jours qui ne soient pas nébuleux; qu'il profite d'un tems calme & serein; alors il discernera la vérité, il la dira comme il convient, & le prochain l'aimera à son tour; ou pour mieux faire encore, qu'il n'écrive pas du tout.

„ Il n'y a pas un seul mot dans le passage du „ Jardinier, qui ait le moindre rapport à cette „ imputation." Le pauvre Jardinier radote. Il seroit beaucoup mieux de planter des choux que d'avancer de pareils mensonges qu'il dément lui-même, comme on va le voir, dans le passage qu'il cite pour sa défense.

„ Ses Œuvres, dit-il, ont été recueillies, & „ dans la derniére Edition de 1764, pag. 252, „ ainsi que dans toutes les autres Editions, on „ trouve le passage que *Coger* a si lâchement fal„ sifié. Le voici:

„ Celui qui pense que Dieu a daigné mettre un „ rapport entre lui & les hommes, qu'il a fait „ libres, capables du bien & du mal, & qu'il leur „ a donné à tous ce bon sens qui est l'instinct de „ l'homme, & sur lequel est fondée la loi natu„ relle, celui-là sans doute a une Religion & „ une Religion beaucoup meilleure que toutes „ les Sectes qui sont hors de notre Eglise: car „ toutes ces Sectes sont fausses, & la Loi natu„ relle est vraie. *Notre Religion révélée n'est même* „ *& ne pouvoit être que cette Loi naturelle perfection*„ *née* (*a*)."

Hé!

(*a*) Qui ne voit que le passage renferme le même sens dans les deux citations, & qu'il est énoncé de même à un mot près?

He! de quoi va se mêler le Jardinier! Ne voit-il pas que son Jardin se desséche & que ses légumes périssent pendant qu'il veut faire la fonction de son Curé. Les pauvres qu'il nourrit n'en exigent pas tant de lui: ils pourroient bien dire à son sujet, à-peu près comme *Chrysalde*, en parlant de *Martine*:

Il vaut bien mieux pour nous qu'il cultive ses herbes,
Que d'accommoder mal les noms avec les verbes;
De redire cent fois de bas & méchans mots;
D'insulter les Auteurs qu'il traite tous de sots, &c.

Ce morceau, continue le Jardinier, en parlant du passage qu'il vient de citer, „ce morceau avoit „ été honoré de l'approbation du Patriarche de „ Constantinople [on peut le croire] & de plu-„ sieurs Evêques; [c'est ce que nous ne croyons „ pas] il n'y a rien de plus chrétien, de plus ca-„ tholique & de plus sage." Et de moins jardinier, falloit-il ajouter.

„ Comment donc ce *Coger* osa-t'il mêler son ve-„ nin aux eaux pures de ce Jardinier?" Ce fut dans le tems que ce Jardinier s'occupoit à écrire au lieu de veiller sur ses canaux. Il en arrivera toujours autant à ceux qui feront une autre besogne que la leur.

„ Pourquoi voulut-il perdre ce bon homme & „ faire condamner *Belisaire*?". Il ne voulut pas le perdre, & abandonna le second au jugement du Public. Les gens religieux ne cherchent qu'à

près? D'ailleurs le Jardinier a toujours eu le talent de dire tout ce qu'il a voulu dans une Edition, & de se dédire ensuite dans l'autre.

prévenir le mal, & ne veulent en faire à personne.

„ N'est ce pas assez d'être dans la derniére „ classe des derniers Ecrivains ?" Les derniers Ecrivains sont ceux qui attaquent la Religion & les Mœurs; ceux qui les défendent ont la gloire des bons sentimens, s'ils n'ont pas celle des grands talens qu'un homme sage dédaignera toujours à ce prix.

„ Faut-il encore être faussaire?" Ce n'est point l'être que de rapporter une pensée d'un Auteur, telle que ce même Auteur l'énonce, à un mot près qui ne change rien au sens. Qui sait même si M. *Coger* ne l'a point copiée fidélement sur l'Edition dont il s'est servi?

„ Ne savois-tu pas, ô *Coger*, quels châtimens „ étoient ordonnés pour les crimes de faux?" Quiconque en est incapable n'a pas besoin de le savoir.

„ Tes pareils sont d'ordinaire aussi mal instruits „ des loix que des principes de l'honneur." C'est l'être soi-même que d'outrager ainsi un homme qui n'a fait que défendre le Christianisme & la Littérature, dans un Livre où il n'y a pas la plus petite personnalité.

„ Que ne lisois-tu les Instituts de *Justinien*, „ au titre de *Publicis judiciis*, & la loi *Cornelia?*" Que ne lisiez-vous votre catéchisme, ô savant Jardinier! vous n'auriez pas avancé tant de principes contraires à la Religion. Que ne lisiez-vous les Traités de *Séneque*? au titre *de Irâ*, vous auriez appris à réprimer les saillies de votre bile; au titre *de Clementiâ*, vous auriez appris à pardonner, & même à remercier ceux qui ont relevé vos erreurs; au titre de *Tranquillitate Animi*,

vous auriez appris à jouir tranquillement des jours qui vous restent à passer sur la terre; au titre de *Beneficiis*, vous auriez appris à faire du bien à vos Vassaux, sans vous en vanter; au titre *de Providentiâ*, vous auriez appris à remercier la Providence de vous avoir comblé de présens, & à lui demander pardon d'en avoir fait si rarement un bon usage; au titre *de Contemptu Divitiarum*, vous auriez appris . . . . . Car ce *Séneque*, Monsieur, est un excellent homme, comme dit *Hector* dans le *Joueur*.

„ Ami *Coger*, la falsification est comme la Po„ ligamie; c'est un cas pendable, un cas penda„ ble." Ami *Voltaire*, la calomnie est un cas odieux, un cas odieux.

„ Ecoute, misérable, vois combien je suis bon, „ je te pardonne." Le bon cœur!

Jusqu'à *je te pardonne*, il dit tout durement.

La preuve qu'il a bien pardonné, c'est ce qu'il ajoute dans un autre Ouvrage publié depuis: „ ô „ Muses! imposez silence au détestable *Coger*, „ Professeur de bavarderie au Collége Mazarin, „ qui n'a pas été content des Discours moraux de „ *Bélisaire* & de l'Empereur Justinien, & qui a „ écrit de vilains Libelles diffammatoires contre „ ces deux grands hommes. (*a*)."

O Muses! imposez silence, &c. M. *Coger* n'a jamais fait de vers (*b*), & il y a longtems que les *Muses* & l'honnêteté disent à M. de *Voltaire* de n'en plus faire.

(*a*) *Princesse de Babylone.*

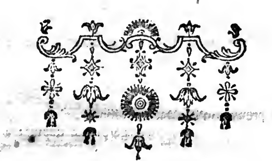
(*b*) Il en a fait de Latins, qui sont estimés, mais M. de *Voltaire* n'est pas censé parler de ceux-là.

N 2

Professeur de Bavarderie, &c. Ne diroit-on pas que M. de *Voltaire* a étudié dans cette école, & que l'Ecolier y a surpassé le Maître?

Qui n'a pas été content des Discours, &c. Il a cela de commun avec bien d'autres Lecteurs. Ce n'est pas le nom des personnages qui en impose, c'est la maniére dont on les fait parler.

Et qui a écrit des Libelles diffamatoires contre ces deux grands-hommes. Si l'*Examen de Bélisaire* publié par M. l'Abbé *Coger* est un *Libelle*, comment nommera-t-on les Ecrits de M. de *Voltaire* contre M. l'Abbé *Coger*?



CHAPITRE XVI.

M. LARCHER.

M. de *Voltaire* qui a parlé ſur tout, auroit dû ſavoir qu'il faut être ſoi-même inſtruit de tout avant d'entreprendre d'en inſtruire les autres. *Sumite materiam veſtris qui ſcribitis æquam viribus.* S'il eût été bien convaincu de cette maxime, il n'auroit pas donné ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire*, où il eſt Philoſophe, à ſon ordinaire, aux dépens de la raiſon & de la vérité. Les erreurs qui fourmillent dans cet Ouvrage, porterent M. *Larcher* à en publier une Critique ſous le titre de *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire* (*a*), où il démontre que l'Hiſtorien philoſophe, ou le Philoſophe hiſtorien, n'a préſenté au Public qu'un tiſſu de menſonges groſſiers, de contradictions choquantes, de larcins mal-adroits & de ridicules inepties.

Une telle entrepriſe devoit lui attirer néceſſairement les anathêmes de M. de *Voltaire*; auſſi ne les lui a-t-il pas ménagés dans ſa Réponſe intitulée, *Défenſe de mon Oncle.* Il faut que ce Neveu reſpecte bien peu le Public pour employer des termes auſſi infâmes, que ceux dont il ſe ſert pour défendre un Oncle qui apparemment ne connoiſſoit pas plus les bienſéances que lui. Il ſeroit à ſouhaiter que de telles familles fuſſent placées où elles doivent être; on n'aura pas de peine à deviner le logement qu'elles méritent.

(*a*) Cet Ouvrage dont M. *Larcher* donna une ſeconde Edition en 1769, forme un vol. *in*-8°. de 414 pages.

Ce n'eſt qu'à regret que nous allons mettre ſous les yeux du Lecteur ces lambeaux de corruption. Pourquoi M. de *Voltaire* nous y force-t-il ? Notre but a toujours été de faire connoître que cet homme qui prétend inſtruire les ſiécles, eſt très propre à faire rougir le nôtre par l'excès de ſes emportemens.

„ Remarquez, s'il vous plaît, mon cher Lec-„ teur, la malice du Paillard (*a*) qui outrage ſi „ clandeſtinement la mémoire de mon Oncle (*b*) „ . . . . . . Notre infâme débauché cherche un „ ſubterfuge (*c*) . . . . ." Enſuite s'adreſſant à M. *Larcher* lui-même : il pourra bien t'arriver, lui „ dit-il, pareille avanture, qu'à feu M. *Deſchauf-* „ *four* ; l'Abbé *Desfontaines* l'eſquiva (*d*).

„ C'eſt une choſe remarquable dans l'Hiſtoire „ de l'eſprit humain, que tant d'Ecrivains folli-„ culaires ſoient des Sodomites. J'en ai cherché „ ſouvent la raiſon ; il m'a paru que les Follicu-„ laires ſont pour la plupart des craſſeux chaſſés „ des colléges, qui n'ont pû parvenir à être reçus „ dans la compagnie des dames . . . .

„ Il ne manque plus au barbare ennemi de „ mon Oncle, que le péché de beſtialité ; il en „ eſt enfin convaincu (*e*).

Et dans un autre Ouvrage, il dit ; en s'adreſ-

(*a*) Nous renvoyons au Chapitre de M. *le Franc de Pompignan*, où l'on verra de quelle maniére cet Oncle incomparable ſe tira d'affaires, & les belles choſes qu'il répondit avant de produire les autres belles choſes que nous offrons ici au Lecteur.

(*b*) *Défenſe de mon Oncle*, Chap. 3.

(*c*) *Ibid*, Chap. 3.

(*d*) Chap. 5.

(*e*) Chap. 7.

ſant aux Muſes : „ (a) mettez un baillon au pé-
„ dant *Larcher*, qui ſans ſavoir un mot de l'an-
„ cien Babylonien . . . . . a l'impudence de ſou-
„ tenir, &c. . . . . . Ce libertin de Collége, vo-
„ tre ennemi & celui de la pudeur, accuſe les
„ belles Egyptiennes de Mendès, de n'avoir aimé
„ que des boucs, ſe propoſant en ſecret par cet
„ exemple, de faire un tour en Egypte, pour
„ avoir enfin de bonnes avantures . . . . . . Dans
„ l'eſpérance de s'introduire auprès de quelque
„ vieille, il inſinue que notre incomparable *Ni-*
„ *non*, à l'âge de 80 ans . . . . . Muſes, filles du
„ Ciel, votre ennemi *Larcher* fait plus ; il ſe ré-
„ pand en éloquence ſur la pédéraſtie ; il oſe dire
„ que tous les Bambins de Babylone ſont ſujets à
„ cette infamie ; il croit ſe ſauver en augmentant
„ le nombre des coupables, &c."

Qu'on n'attende point des réflexions ſur ces traits d'abomination & de délire. Il ne nous en vient qu'une, c'eſt qu'on ſe prive de tout droit à la gloire pour les belles choſes qu'on a pu dire, quand on s'avilit juſqu'au point d'en produire d'auſſi dégoûtantes.

(a) *Princeſſe de Babylone.*



CHAPITRE XVII.

M. GRASSET DE GENEVE.

En voici un auquel M. de *Voltaire* n'a rien dit, à la vérité, mais contre lequel il a voulu beaucoup faire. Le récit de cette querelle fera connoître l'humanité de l'Apôtre de la Tolérance, & le zele avec lequel il s'attache à conformer ses actions aux beaux sentimens & aux sublimes maximes qu'il débite avec tant d'emphase. Voici le fait.

On publia à Genève, en 1758, une Lettre de M. de *Voltaire*, adressée à M. *Tiriot*, dans laquelle *Calvin* & ses Sectateurs étoient fort mal traités. Les Genevois en furent si mécontens, qu'ils composerent à ce sujet plusieurs Ecrits où M. de *Voltaire* étoit violemment attaqué. On ne se contenta pas de répondre à sa Lettre à M. *Tiriot*; on l'attaqua encore sur sa *Défense de Milord Bolingbroke*, & sur quelques autres Ouvrages qu'il venoit de publier. Le sieur *François Grasset* rassembla, dit-on, ces différentes piéces, y ajouta un Mémoire contre M. *Saurin*, de l'Académie des Sciences, & fit imprimer le tout sous le titre de *Guerre de M. de Voltaire.* A peine celui-ci en fut-il instruit, que, pour se justifier auprès des Genevois, il composa un Mémoire dans lequel il désavouoit la plus grande partie de la Lettre adressée à M. *Tiriot*, & la *Défense de Milord Bolingbroke*, qu'il regardoit comme un Ecrit formel contre la Religion, qu'on ne pouvoit, disoit-il, publier ni attribuer à quelqu'un sans crime; il le

terminoit par une sortie violente contre le nommé *Grasset*, qu'il regardoit comme l'Editeur de toutes ces différentes critiques où il étoit si peu ménagé. Il déchargea toute sa colere sur ce Genevois; il écrivit contre lui à tous ceux qui pouvoient l'obliger; & ayant appris que le célebre M. de *Haller* le protégeoit, il ne craignit point de lui adresser la Lettre suivante.

Lettre de M. de VOLTAIRE *à M. de* HALLER.

„ VOICI, Monsieur, un petit certificat (*a*) „ qui peut servir à faire connoître *Grasset* pour „ lequel on demande votre protection. Ce mal„ heureux a fait imprimer a Lausanne un Li„ belle abominable contre les Mœurs, contre la „ Religion, contre la paix des Particuliers, con-

(*a*) Voici le beau certificat qui accompagnoit cette belle Epitre.

„ Nous soussignés déclarons que le nommé *François Grasset* „ nous ayant volé pendant l'espace de dix-huit ans, ou à-„ peu-près, qu'il nous a servi en qualité de Commis; le „ magnifique Conseil nous fit demander, en 1756, une Dé„ claration de tout ce qui s'étoit passé. que nous nous con„ formâmes à cet ordre & la donnâmes à M. l'Auditeur de „ Normandie, en l'accompagnant de toutes les piéces qui „ pouvoient constater ses fripponneries; ensuite de quoi le „ Mi-Conseil le décréta de prise de corps. A Genève, ce „ 12 Février 1759. *Signé*, LES FRERES CRAMER." Cette Déclaration faite à la sollicitation du très-tolérant M. de *Voltaire*, fut envoyée à plus de cent personnes de Lausanne, où le sieur *Grasset* étoit alors. On poussa le zele jusqu'à l'envoyer à l'Académie de cette Ville, avec cette adresse, *à MM. les Recteurs & Membres de l'Académie de Lausanne.*

„ tre le bon ordre. Il eſt digne d'un homme „ de votre probité & de vos grands talens, de „ refuſer à un Scélérat une protection qui ho- „ noreroit les gens de bien. J'oſe compter ſur „ vos bons offices, ainſi que ſur votre équi- „ té. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'eſt „ pas conforme aux uſages allemands; mais il l'eſt „ à la franchiſe d'un François qui vous révere „ plus qu'aucun Allemand.

„ Un nommé *Lervecbe* ou *Pervecbe*, ci-devant „ Précepteur de M. *Conſtant*, eſt Auteur d'un „ Libelle ſur feu M. *Saurin*. Il m'a écrit deux „ ou trois Lettres anonymes ſous votre nom. „ Tous ces gens-là ſont ſi miſérables, qu'ils ſont „ bien indignes qu'un homme de votre mérite ſoit „ ſollicité en leur faveur.

„ Je ſaiſis cette occaſion de vous aſſurer de l'eſ- „ time & du reſpect avec lequel je ſerai toute ma „ vie, &c. ".

Voici la Réponſe que lui fit M. de *Haller*. On jugera par elle ſi les Philoſophes déclamateurs ſont toujours les vrais Philoſophes.

Lettre de M. de HALLER *à M. de* VOLTAIRE.

„ J'AI été véritablement affligé de la Lettre „ dont vous m'avez honoré. Quoi! j'admirerai „ un homme riche, indépendant, maître du choix „ des meilleures Sociétés, également applaudi par „ les Rois & par le Public, aſſuré de l'immortali- „ té de ſon nom, & je verrai cet homme per- „ dre le repos, pour prouver qu'un Tel a fait des „ vols, & qu'un Tel autre n'eſt pas convaincu „ d'en avoir fait!

„ Il faut bien que la Providence veuille te-
„ nir la balance égale pour tous les humains;
„ elle vous a comblé de biens, elle vous a
„ accablé de gloire, il vous falloit des mal-
„ heurs: elle a trouvé l'équilibre en vous ren-
„ dant ſenſible.

„ Les perſonnes dont vous vous plaignez, per-
„ droient bien en perdant la protection d'un
„ homme caché dans un coin du Monde, &
„ charmé d'être ſans influences & ſans liaiſons.
„ Les loix ont ſeules ici le droit de protéger le
„ Citoyen & le Sujet. M. *Graſſet* eſt chargé des
„ affaires de mon Libraire. J'ai vu M. *Léver-
„ che-la-Roche* chez un Exilé, M. *May*, que
„ j'ai viſité quelquefois depuis ſa diſgrace, &
„ qui paſſoit ſes derniéres heures avec ce Mi-
„ niſtre.

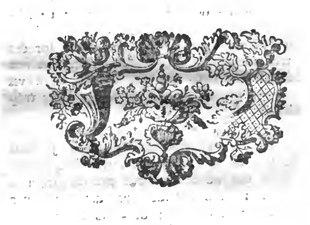
„ Si l'un ou l'autre a mis mon nom ſur des
„ Lettres anonymes, s'il a laiſſé croire que nos
„ relations ſont plus intimes, il aura vis-à-vis
„ de moi des torts que vous ſentez avec trop
„ d'amitié.

„ Si les ſouhaits avoient du pouvoir, j'en
„ ajouterois un aux bienfaits du deſtin. Je vous
„ donnerois de la tranquillité, qui fuit devant
„ le génie qui ne le vaut pas par rapport à la
„ Société, mais qui vaut bien davantage par
„ rapport à vous-même: dès-lors l'homme le
„ plus célébre de l'Europe ſeroit auſſi le plus
„ heureux.

„ Je ſuis avec l'admiration la plus parfai-
„ te, &c."

Nous pourrions citer pluſieurs pareils tours d'adreſſe de M. de *Voltaire*, des milliers de Let-

tres qu'il a adressées à des personnes en place, pour nuire à des particuliers qui avoient eu le malheur de lui déplaire, le tout pour l'honneur des Lettres & le bien de l'humanité; mais notre intention n'est pas de trop grossir cet Ouvrage. Nous laissons à M. de *Voltaire* la honte de l'inutilité de ses tentatives; nous lui laisserions même la honte du succès, si nous ne savions qu'il a trouvé très-souvent de vrais Philosophes, où il désiroit de trouver des Gens aussi peu Philosophes que lui.



CHAPITRE XVIII.

CE *Chapitre ne contiendra que quelques traits lancés contre plusieurs Ecrivains, que M. de* Voltaire *a fêtés à sa manière dans ses différentes Légendes. Il peut s'en trouver parmi eux quelques-uns dont le mérite littéraire ne soit point à l'épreuve d'une critique raisonnable; mais sans prétendre justifier leurs talens, nous nous contenterons de dire que l'Apôtre de la Philosophie ne les a maltraités, que parce qu'ils ont publié des Ouvrages où l'on respectoit peu cette Philosophie dont il se croit le héros. Nous nous bornerons à indiquer légérement les motifs plus particuliers qui ont égayé sa verve ou échauffé sa bile.*

§ I.

M. GRESSET.

DE vers, de prose & de honte étouffé,
Je rencontrai *Gresset* dans un caffé,
Gresset doué du double privilége
D'être au Collége un bel Esprit mondain,
Et dans le monde un homme de Collége.
Gresset dévot, long-tems petit badin,
Sanctifié par ses Palinodies;
Il prétendoit avec componction
Qu'il avoit fait jadis des Comédies
Dont à la Vierge il demandoit pardon.
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable:
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,
Pour consommer cet œuvre du Démon (*a*).

(*a*) *Le Pauvre Diable.*

Ce trait de Satyre dont l'agrément ne fauroit faire pardonner l'injuftice, n'a d'autre fondement qu'une Lettre par laquelle cet Auteur annonça qu'il renonçoit au Théâtre. M. de *Voltaire* qui fe croit obligé de venger tous les genres de Littérature, & qui pouvoit cependant fe difpenfer de tant de zele pour la Comédie, ne pardonna point à l'Auteur du *Vert-Vert*, cet acte public de renonciation qui fut inféré dans tous les Journaux.

Il prétendoit avec componction
Qu'il avoit fait jadis des Comédies
Dont à la Vierge il demandoit pardon.

M. de *Voltaire* ne demandera point pardon à la Vierge d'avoir fait les fiennes: il n'eft pas affez dévot; mais s'il étoit raifonnable, il en demanderoit pardon à *Thalie*. Ses Comédies en effet font les plus minces de fes Ouvrages littéraires; elles ne font pour la plupart, que des Romans dialogués. Quand on en a fait de pareilles, on devroit être indulgent pour celles des autres.

Greffet fe trompe, il n'eft pas fi coupable.

C'eft l'Auteur du *Temple du Goût* qui fe trompe lui-même. Le Public a goûté & goûtera toujours *Sidney* & le *Méchant;* mais l'*Indifcret*, *la Prude*, *Socrate*, *la Femme qui a raifon*, l'*Ecoffaife*, *Charlot ou la Comteffe de Givry* n'obtiendront jamais des éloges que quand M. de *Voltaire* prendra un nom de guerre pour les louer, felon fon noble ufage.

§. II.

M. TRUBLET.

Il travailloit au Journal Chrétien, c'est d'abord un grief; mais ce qui en est un plus grand, il avoit dit dans son *Essai sur divers sujets de Littérature & de Morale* : „ Le *Télémaque* est encore plus lu que la *Henriade*; non qu'il vaille mieux, mais il est en prose. La *Henriade* en est plus belle, plus admirable, plus étonnante d'être en vers; le *Télémaque* en est plus agréable d'être en prose. On a osé dire de la *Henriade*, & on l'a dit sans malignité: *Je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.* On a encore appliqué à ce Poëme le mot de *la Bruyere* sur l'Opéra: *Je ne sais pas comment l'Opéra, avec une musique si parfaite & une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer;* & l'on a dit: *Je ne sais pas comment la Henriade avec une poésie & une versification si parfaites, a pu réussir à m'ennuyer.*"

C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour s'attirer des anathêmes. Ils sont gais, nous en conviendrons, mais très-peu justes, selon la louable coutume du grand persiffleur.

L'Abbé *Trublet* avoit alors la rage
D'être à Paris un petit personnage;
Au peu d'esprit que le bon-homme avoit
L'esprit d'autrui par supplément servoit;
Il entassoit adage sur adage;
Il compiloit, compiloit, compiloit,
On le voyoit sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avoit jadis entendu dire;
Et nous lassoit sans jamais se lasser:
Il me choisit pour l'aider à penser,

Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup & rien n'imaginâmes. (a)

Ceux qui ont lu les Essais de Morale & de Littérature de feu M. l'Abbé *Trublet*, seront plus équitables. Ils ne pourront refuser à cet Auteur un jugement sain, un esprit de critique toujours juste & quelquefois profond, un style clair, méthodique, correct & élégant. S'il n'a pas toujours le mérite de dire des choses neuves, il a celui de les exprimer avec goût & d'une maniére également instructive & ingénieuse.

On le voyoit sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avoit jadis entendu dire.

Quelques jaloux du mérite littéraire de M. l'Abbé *Trublet* l'accuserent d'avoir puisé dans les conversations de M. *de la Motte* & de M. *de Fontenelle* la plus grande partie de ses Essais de Morale & de Littérature ; mais qui ne voit pas que cette imputation est aussi fausse qu'elle est ridicule ? Il faut cependant convenir que l'Auteur des *Essais* qui prétend qu'on ne peut lire la Henriade sans ennui, n'a fait en cela que répéter

Ce qu'il avoit jadis entendu dire

à *la Motte*, à *Fontenelle* & à plusieurs autres Ecrivains.

Lûmes beaucoup & rien n'imaginâmes.

M. de *Voltaire* qui a si souvent inventé d'après les autres, & n'a fait, le plus souvent, que colorier

(a) *Le Pauvre Diable.*

rier & vernisser leurs idées, est-il en droit de s'égayer sur le défaut d'imagination? D'ailleurs est-ce à un Critique, à un Moraliste qui analyse l'esprit & le cœur qu'on doit faire un pareil reproche?

Voilà déjà deux Académiciens que M. de *Voltaire* attaque ; qu'il se plaigne après cela de ce qu'on manque de respect à l'Académie.

§. III.

LE PERE BERTIER.

Ce Jésuite étoit un de ceux qui travailloient avec le plus de succès au *Journal des beaux Arts*, connu sous le nom de *Trévoux*. M. de *Voltaire* qui n'entend raillerie sur rien de ce qui intéresse son amour-propre, s'offensa d'abord d'une plaisanterie de ce Journaliste, qui, rapportant dans ses feuilles une Lettre d'un jeune homme, dans laquelle on désignoit, tout bonnement, M. de *Voltaire*, par le seul titre de *digne Rival d'Homère & de Sophocle*, mit froidement en note: *nous ne le connoissons pas*. De plus, le P. *Bertier* s'étoit élevé avec force contre plusieurs endroits répréhensibles de l'*Essai sur l'Histoire Générale*. Enfin il avoit dévoilé les ruses des Encyclopédistes & fait voir que leur plan n'étoit autre chose que celui du Chancelier *Bacon*, exécuté pas *Chambers*, & ne laissoit jamais échapper l'occasion de relever leurs fautes, de combattre leurs erreurs, de faire connoître leurs plagiats.

Tous ces torts réunis ne méritoient-ils pas quelque honnêteté littéraire de la part du grand Faiseur? Il écrivit donc plusieurs Lettres contre lui, il l'injuria dans plusieurs de ses Préfaces, il

lui lança des traits satyriques dans ses vers; non content de tout cela, il composa contre lui un Ouvrage sous le titre de la *Relation de la Maladie, de la Confession, de la Mort & de l'Apparition du Jésuite Bertier:* burlesque production, qui communique par contagion, au Lecteur, le sommeil léthargique dont il prétend le malade attaqué.

§. IV.

M. L'ABBE' MAKARTI.

On lit dans une note de l'*Ode sur l'Ingratitude*, ces mots édifians : „ un Abbé Irlandois, fils „ d'un Chirurgien de Nantes, qui se disoit de „ l'ancienne Maison de *Makarti*, ayant subsisté „ long-tems des bienfaits de M. de *Voltaire*, & „ lui ayant, en dernier lieu, emprunté deux mil- „ le livres, s'associa en 1732 avec un Ecossois „ nommé *Ramsai*, & avec un Officier nommé „ *Mornay*; ils passerent tous trois à Constantino- „ ple, & se firent circoncire chez le Comte de „ *Bonneval.*"

La note suivante tirée du Poëme de la Guerre de Gêneve, est plus édifiante encore: „ l'Abbé „ *Makarti*, Irlandois, Prieur en Bretagne, So- „ domite, Simoniaque, puis Turc, emprunta, „ comme on sait, à l'Auteur de ce grave Poëme, „ deux mille livres, avec lesquelles il alla se faire „ circonciro. Il a rechristianisé depuis, & est „ mort à Lisbonne."

Nous ignorons ce qui peut avoir attiré ces complimens à cet Abbé; nous nous contenterons de penser qu'il devoit avoir du mérite ; qu'il avoit sans doute fait quelque Ouvrage pour la Religion ou contre la Philosophie; & que M. de *Voltaire* se fait tort à lui-même, en reprochant un service rendu, & peut-être qu'il n'avoit pas rendu.

§. V.

M. CREVIER.

CET Auteur avoit combattu dans un de ses Ouvrages quelques opinions de M. de *Montesquieu* que M. de *Voltaire* a tant critiqué lui-même; mais comme ce dernier veut apparemment avoir à lui seul le privilége de blâmer ou de louer, il s'est déchaîné, à ce sujet, contre M. *Crevier*, qu'il appelle „ un mauvais Auteur d'une „ Histoire Romaine & d'une Histoire de l'Univer- „ sité, beaucoup plus fait pour la seconde que pour „ la premiére. "

Il ne le traite pas mieux dans ses vers.

Ce lourd *Crevier*, pédant, crasseux & vain,
Prend hardiment la place de *Rollin*,
Comme un Valet prend l'habit de son Maître.......
Maître *Crevier* dans sa pesante Histoire
Qu'on ne lit point, condamne son talent, &c.

Nous ne dirons point que l'Histoire Romaine par M. *Crevier*, soit un Ouvrage sans défauts; nous ne voulons que faire connoître que ce n'est pas ainsi qu'on doit traiter un Auteur, & surtout un Auteur qui a consacré sa vie à l'instruction de la Jeunesse. Ce Professeur Emérite de l'Université de Paris, mort en 1765 à l'âge de 73 ans, fut l'Eléve de M. *Rollin* & son Successeur. Il avoit hérité de son zele pour l'éducation de la Jeunesse, & d'une grande partie de ses talens. „ Il seroit „ à souhaiter, dit un Journaliste célébre, que „ tous les hommes rares trouvassent de pareils „ Successeurs; leur perte seroit moins sensible. " *Observ. sur les Ecrits Modernes. Tome* 30.

CHAPITRE XIX.

M. VAUVENARGUES.

On ne s'attendroit pas que M. de *Voltaire* qui a critiqué & déchiré tant d'Auteurs dignes des plus grands éloges; qui s'eſt efforcé d'abaiſſer le grand *Corneille*; qui a voulu réduire *Voiture* à quatre pages; *la Fontaine* à cinquante Fables; *Boileau* au Lutrin & à l'Art Poëtique; *Rouſſeau* le Poëte, à cinq ou ſix Odes & à autant d'Epigrammes; qui s'eſt acharné à décrier les Piéces de *Crébillon*, les Œuvres de *Maupertuis*, de *Monteſquieu*, de *J. J. Rouſſeau*; &c. on ne s'attendroit pas, dis-je, qu'il s'aveuglât au point de donner des louanges exceſſives à quelques Auteurs de nos jours, qui ſont bien éloignés de les mériter. Nous pourrions en citer cent exemples; mais pour ne pas mortifier l'amour-propre de ces Ecrivains, nous nous bornerons à choiſir un Auteur mort depuis quelques années; ce ſera M. de *Vauvenargues*, ancien Capitaine au Régiment du Roi, qui, un an avant qu'il mourut, publia (*a*) un Ouvrage qui a pour titre: *Introduction à la Connoiſſance de l'Eſprit humain, ſuivie de quelques Réflexions & de Maximes.* Il n'étoit alors âgé que de vingt-ſept ans. Nous ne prétendons point attaquer les vertus militaires & ſociales de cet Officier; mais nous ne pouvons nous empêcher de rire à la vue des titres littéraires, ſur leſquels M. de *Voltaire* fonde ſon Eloge. C'eſt ainſi qu'il s'exprime dans une Apoſtrophe

(*a*) C'étoit en 1746.

qu'il lui adreſſe dans ſon *Eloge Funebre des Officiers morts dans la Guerre de* 1741.

„ Par quel prodige avois-tu, à l'âge de vingt-
„ cinq ans, la vraie Philoſophie & la vraie Elo-
„ quence, ſans autre étude que le ſecours de
„ quelques bons livres? Comment avois-tu pris
„ un eſſor ſi haut dans le ſiécle des petiteſſes? Et
„ comment la ſimplicité d'un enfant couvroit-elle
„ cette profondeur & cette force de génie?"

Puis il ajoute: „ le jeune homme qu'on regret-
„ te ici, avec tant de raiſon, eſt M. de *Vauvenar-*
„ *gues*, long-tems Capitaine au Régiment du Roi.
„ Je ne ſais ſi je me trompe (*a*), mais je crois
„ qu'on trouvera dans ſon Livre plus de cent
„ Penſées qui caractériſent la plus belle ame, *la*
„ *plus profondément philoſophe*, la plus dégagée de
„ tout eſprit de parti. Que ceux qui penſent mé-
„ ditent les maximes ſuivantes:

„ *La raiſon nous trompe plus ſouvent que la Na-*
„ *ture.*"

Cette Penſée eſt auſſi vieille qu'elle eſt fauſſe. Les paſſions viennent de la Nature, & ce ſont les paſſions qui aveuglent la raiſon. M. de *Vauvenargues* le prouveroit lui-même, ſi l'on vouloit l'en croire dans la ſeconde Penſée que vous citez. La voici:

„ *Si les paſſions ſont plus de fautes que le jugement;*
„ *c'eſt, par la même raiſon, que ceux qui gouvernent*
„ *ſont plus de fautes que les hommes privés.*"

(*a*) Oui, vous vous êtes trompé. On verra ſi la profonde Philoſophie ſe trouve dans les Penſées qu'il rapporte de cet Auteur.

Quel galimathias! . . . . . Malheur à ceux qui sont gouvernés par leurs propres passions! Un tel gouvernement est fait sans doute pour occasionner beaucoup de fautes; mais nous ne voyons pas que ce soit une raison pour que ceux qui gouvernent fassent plus de fautes que les hommes privés.

„ *Les grandes Pensées viennent du cœur.*"

Il ne vient du cœur que des sentimens; les sentimens produisent quelquefois, à la vérité, de grandes pensées, comme les grandes pensées échauffent & élevent les sentimens; mais c'est s'expliquer très-mal, que de dire que les grandes pensées viennent du cœur, qui n'est pas la faculté de penser.

„ *La fermeté ou la foiblesse à la mort, dépend de la* „ *derniere maladie.*"

Dans quel sens M. de *Vauvenargues* a-t-il pris cette pensée? Si c'est dans un sens philosophique, elle est absurde, pour ne rien dire de plus; si c'est dans le sens qu'elle offre naturellement, elle est fausse. Les ames dont la fermeté est fondée sur les motifs & les espérances de la Religion, sont indépendantes de tous les genres de maladie: les ames foibles & dépourvues de principes ont une maladie habituelle qui les rend ou dures ou stupides à la mort.

„ *La pensée de la mort nous trompe, car elle nous* „ *fait oublier de vivre.*"

Quelle étrange Philosophie! La pensée de la mort ne trompe point, puisqu'elle a un objet

certain; elle ne fait pas non plus oublier de vivre, puisque son effet est de nous apprendre au contraire à bien vivre, à bien employer le tems; de plus, elle nous accoutume à ne pas trop nous attacher aux choses que nous devons quitter. Comment peut-on appeller cela une erreur, fruit de la pensée de la mort?

„ *La plus fausse de toutes les Philosophies, est celle* „ *qui sous prétexte d'affranchir les hommes des em-* „ *barras des passions, leur conseille l'oisiveté.*"

On pourroit dire que la plus fausse de toutes les Philosophies est celle qui raisonne ainsi. Quel Philosophe a jamais *conseillé l'oisiveté?* Les passions peuvent-elles être oisives? Le moyen de s'en affranchir consiste-t'il dans la premiere chose qu'elles détruisent?

„ *Nous devons peut-être aux passions les plus* „ *grands avantages de l'esprit.*"

Cette pensée auroit besoin d'être développée dans un certain sens; dans un autre sens, elle est si peu neuve, que le *peut-être* est très déplacé.

„ *Ce qui n'offense pas la Société, n'est pas du ressort* „ *de la Justice.*"

Vossius, *Puffendorf*, *Montesquieu* l'avoient dit avant M. de *Vauvenargues*, & l'expérience l'avoit fait connoître avant *Vossius*, *Puffendorf* & *Montesquieu*. Nous ne parlons ici que pour le droit humain.

„ *Quiconque est plus sévère que les loix est un* „ *Tyran.*"

Encore du louche, & à quoi cela revient-il?

Si c'eſt dans les châtimens, par-tout où il y a de bonnes loix, on ne renchérit pas ſur les peines; ſi c'eſt dans le cours de la Société, cela eſt faux. Les loix ne puniſſent ni les Ingrats, ni les Indiſcrets, ni les Menteurs, ni les Orgueilleux, ni les Poltrons, &c. ſera-t-on Tyran pour exiger des hommes de la bravoure, de la modeſtie, de la véracité, de la diſcrétion? Il eſt bon que les mœurs ſoient plus ſévéres que les loix.

Voilà pourtant les ſublimes maximes que M. de *Voltaire* a extraites de l'*Introduction à la connoiſſance de l'Eſprit humain.* Où eſt *cette profondeur & cette force de génie*, qu'il annonce avec tant d'emphaſe? Il eſt à croire cependant qu'il n'a pas choiſi les moins bonnes Penſées de cet Ouvrage; que doit-on penſer des autres? Un homme d'eſprit un peu trop crédule, ſe plaignoit, il y a quelque temps, d'avoir acheté ce Livre d'après les éloges que M. de *Voltaire* lui a prodigués. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'après l'avoir lû, il n'y trouva rien de ſublime, rien de neuf, & preſque rien de vrai. Cependant, M. de *Voltaire* nous dit, avec aſſurance, „ qu'il ne connoît pas de Livre qui ſoit plus capable de former une ame bien née, & digne „ d'être inſtruite. J'ignore, ajoute-t-il, ſi jamais aucun de ceux qui ſe ſont mêlés d'inſtruire „ les hommes, a rien écrit de plus ſage que ſon „ Chapitre ſur le Bien & ſur le Mal moral."

Le Chapitre ſur le Bien & ſur le Mal moral, eſt comme tout le reſte; & nous finiſſons celui-ci en diſant que M. de *Voltaire* eſt auſſi aveugle & auſſi partial dans ſes éloges, qu'il eſt outré & injuſte dans ſes critiques.

CHAPITRE XIX.

M. L'ABBE' RIBALLIER,

Grand' Maître du Collége Mazarin, & Syndic de la Faculté de Théologie.

On connoît ce vers de *Virgile*,

Tantæ ne animis celeſtibus iræ!

Et la traduction qu'en a fait *Deſpréaux*,

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots!

Ne peut-on pas dire, avec raiſon, que la ſenſibilité philoſophique renchérit encore ſur celle des Dévots, & même ſur celle des Dieux dont parle l'Auteur de l'*Eneïde?* Ces Eſprits céleſtes qui affichent avec tant d'emphaſe la tolérance & les grands ſentimens, ne ſauroient ſouffrir, ſans ſe venger, le moindre affront, pas même ceux qu'ils s'attirent par leurs indiſcrétions. C'eſt ce qui a paru dans mille circonſtances, & principalement à l'occaſion de la *Cenſure de Béliſaire*, par la Faculté de Théologie. M. *Riballier*, en ſa qualité de Syndic de cette Faculté, ſe vit obligé de préſider à la Cenſure de ce Livre. Auſſitôt voilà le Général de l'Ordre philoſophique tout en feu; il dreſſe ſes batteries & cherche à ſe venger ſur un des principaux Membres de la Sorbonne, de l'injure qu'un de ſes Eléves a reçue du Corps entier: il ſe déchaîne contre ce Docteur avec autant d'indécence que d'injuſtice; il ne laiſſe point échapper l'occaſion de lancer contre lui quelque trait;

& dans tous ses Ouvrages, il le dépeint comme un Fanatique persécuteur.

Nous savons néanmoins très-positivement que M. l'Abbé *Riballier* porta dans l'affaire de M. *Marmontel*, toute la modération & toute la prudence convenables. Ennemi, par caractére, de la rigueur & des éclats, il ne fit que se prêter à un devoir dont il ne pouvoit se dispenser par sa place, en laissant à l'Auteur qu'on alloit censurer les moyens de s'épargner des désagrémens.

Cependant M. de *Voltaire* n'a pas craint de mettre dans la bouche de cet homme sage, respecté de son corps, & honoré de la confiance de la Cour, toutes les extravagances que son esprit imagine avec tant de fécondité. C'est ainsi qu'on peut regarder le Discours d'Energumene qu'il lui fait tenir dans les *Honnêtetés Théologiques*. On croiroit que l'Auteur le fait parler dans une assemblée de Philosophes; car il n'y a que des Philosophes qui puissent tenir ou entendre ce langage. Nous ne rapporterons pas ce fatras d'impertinences & d'absurdités; il suffit d'en présenter le début pour en donner une idée. Voici donc comment s'annonce cette admirable Prosopopée.

„ Le Syndic *Ribaud*, *Ribaudier* ou *Riballier*, je „ ne sais lequel, est le premier qui sonne l'allar- „ me [au sujet de *Bélisaire*], comme l'exigeoit le „ devoir de sa charge. Il dépêche à tous les sa- „ ges Maîtres [les Docteurs de Sorbonne], son „ domestique fidéle, le Régent Cogé, dit *coge pe-* „ *cus*; & le troupeau s'assemble. Le Syndic ar- „ rive hors d'haleine. Après avoir soufflé pen- „ dant un instant, il prend la parole, & expose „ la chose en ces termes. Premiérement, Mes- „ sieurs, &c."

Reconnoîtroit-on à ce ſtyle la dignité d'un Chef-d'Ordre, du Pâtriarche de la Philoſophie ? Ces allufions, ces parodies de nom, ces plaiſanteries ne ſont-elles pas d'un grand goût? ..... Ne pourroit-on pas dire avec plus de vérité, que c'eſt le vieux de la *Montagne* qui dépêche continuellement les D***, D***, les D***, non pas à tous *les ſages Maîtres*, mais à tous les Maîtres fous? Avec quelle autorité ce Vieillard ne dit-il pas en effet, du pied des Alpes, à chacun de ſes Subſtituts, *coge pecus*, raſſemblez les Superficiels, afin qu'ils me croient profond; les Eſprits crédules, afin qu'ils comptent ſur ma parole; les Ignorans, afin qu'ils me jugent univerſel; les Sots, en un mot, afin qu'ils adoptent mes rêveries comme des découvertes, mes principes comme des oracles, mes déciſions comme des ſentences, mes menſonges comme des vérités, mes quolibets comme de bonnes plaiſanteries.

Le Diſcours qu'on met dans la bouche du Syndic de la Sorbonne, eſt digne de cette eſpéce d'Exorde. Il eſt compoſé de cinq mortels Paragraphes que nous épargnerons au Lecteur. On le termine par faire dire à M. *Riballier*, devant les Docteurs de Sorbonne aſſemblés pour délibérer ſur l'Ouvrage de M. *Marmontel*, qu'il compoſera une critique de *Béliſaire*, où il calomniera l'Auteur ; qu'il la commencera par une analyſe très-infidéle du Livre; qu'il en altérera tous les paſſages; qu'il les tranſpoſera, afin d'en dénaturer le ſens & les expreſſions. „ Mon domeſtique *Cogé*, „ lui fait-on conclure, qui régente la Rhétorique „ aux Quatre-Nations, & qui a étudié la Théo- „ logie dans l'Eglogue *Formoſum Paſtor Coridon*,

„ & la politesse dans *Juvenal*, paroîtra avoir fait „ ce Libelle. Si je le donnois sous mon nom, je „ ne pourrois pas en être le Censeur, & il ne „ s'en trouveroit aucun qui voulût l'approu- „ ver......... Il est vrai que cette petite four- „ berie pourra me couvrir d'opprobre auprès de „ ce qu'on appelle d'*honnêtes Gens*; mais quand „ il s'agit de nuire & de se venger, un Théolo- „ gien doit braver l'ignominie."

„ Je réponds de *cogè pecus*: il ne craint ni la „ honte ni l'indignation publique; il s'y exposera „ avec plaisir pour nous servir: & lorsqu'il en „ sera couvert, je crois que vous ne refuserez „ pas, Messieurs, de lui accorder le bonnet; il „ l'aura bien mérité.

„ Ainsi parla le Syndic, & ce ne fut qu'un cri „ d'applaudissement dans toute l'assemblée."

Quand on veut décrier les Gens dans des Libelles, il faut employer du moins plus de vraisemblance, & les faire parler d'une maniére plus conforme à leur caractére & à leur place. C'est apparemment en faveur de la fine plaisanterie que M. de *Voltaire* se permet ici cette irrégularité.

Mon domestique Coger. Nous ne releverons point l'indécence de cette expression; c'est la maniére du Peintre. Quand on traite J. B. *Rousseau* de *Scélérat* & de *Monstre*; l'Abbé *Desfontaines*, de *Pédant* & de *Bouc;* M. de *Maupertuis*, de *Cuistre* & d'*Ecolier;* M. de la *Beaumelle*, de *Prédicant* & de *Polisson*; l'Evêque *Warburton*, d'*Impie* & de *Crocheteur*; M. de *Pompignan*, d'homme *extravagant* & de *plat Auteur;* son frére, l'Evêque du Puy, d'*Ignorant* & de *Calomniateur*; *Jean-Jacques Rousseau*, de *Gredin* & de *Chien barbet;* M. *Fréron*,

de *Maraud* & de *Giton* ; M. *Vernet*, d'*Hypocrite* & de *Magot;* M. *Larcher*, de *Pédérafte & de Fauſſaire;* M. l'Abbé *Nonote*, de *Coquin & de Fils d'une Blanchiſſeuſe & d'un Scieur de bois;* M. l'Abbé d'*Eſ****, de *Laquais* & de *fils de Laquais* ; M. l'Abbé *Makarti*, d'*Eſcroc* & d'*Apoſtat*; &c. on peut traiter un Profeſſeur de Rhétorique de l'Univerſité de Paris, de *Domeſtique*, ſans que le Lecteur y faſſe la moindre attention. Tous les termes ſont égaux pour un Ecrivain qui confond toutes les notions.

Qui a étudié la Théologie dans l'Eglogue Formoſum Paſtor, *& la Politeſſe dans Juvenal.* Si M. l'Abbé *Coger* a appris la Théologie dans une Eglogue de *Virgile*, c'eſt ſans doute parce que M. de *Voltaire* avoit appris la Phyſique dans l'Apocalypſe commentée par *Newton*. Quant à la Politeſſe, on ne ſait trop où M. de *Voltaire* l'a étudiée; mais le ſtyle qu'il emploie depuis quelque-tems feroit croire que c'eſt dans le Livre intitulé, *le moyen de parvenir*, & que ſon Profeſſeur en cette partie ſe nommoit auſſi *pecus*.

Il eſt vrai que cette petite fourberie pourra me couvrir d'opprobre auprès de ceux qu'on appelle d'honnêtes gens; *mais quand il s'agit de nuire & de ſe venger, un Théologien doit braver l'ignominie.*

M. l'Abbé *Riballier* n'eſt pas dans le cas d'employer de pareils manéges. Il n'appartient qu'à M. de *Voltaire* de faire uſage de ces tours d'adreſſe. Tant d'Ouvrages ſous des noms ſuppoſés; les noms de l'Abbé *Bazin*, de *Guillaume Vadé*, de *Jérôme Carré;* les noms de Quakre, de Ruſſe, de Chinois, de Miniſtre Proteſtant, d'Evêque même, lui ont ſervi à débiter, *incognito*, tant d'imperti-

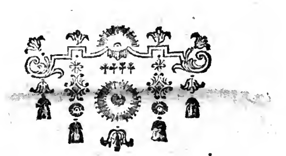
nences, qu'il ne lui eſt plus permis, ni d'imputer aux autres ces honnêtes ſupercheries, ni de les condamner s'ils étoient capables de les employer à ſon exemple. Qu'il garde donc pour lui l'*opprobre* dont *ces petites fourberies peuvent couvrir auprès des honnêtes gens*; qu'il tâche au contraire, de ſe faire pardonner par les *honnêtes gens* ces ſortes de *fourberies*, que les *honnêtes gens* n'ont pas oubliées; qu'il apprenne enfin, que puiſqu'il a le front de reprocher aux Théologiens de *braver l'ignominie quand il s'agit de nuire & de ſe venger*, les Théologiens lui répondent avec plus de juſtice, que ce droit appartient, par privilége, aux Philoſophes, & lui-même en ſervira de preuve.

Je réponds de coge pecus, *il ne craint ni la honte, ni l'indignation publique; il s'y expoſera avec plaiſir pour nous ſervir: & lorſqu'il en ſera couvert, je crois que vous ne lui refuſerez pas, Meſſieurs, de lui accorder le bonnet*.

Pour ce qui regarde de braver la honte & l'indignation publique, vous pourriez lui ſervir de modéle, M. de *Voltaire*; mais il ne ſuivra point votre exemple. En attendant le bonnet que vous lui faites eſpérer, il n'a pas tenu à vous de lui en ôter un, auquel il fait honneur par ſes mœurs & par ſes talens. Vous ſavez bien à qui vous avez écrit, ô plus tolérant de tous les hommes, pour lui faire perdre ſa place. Nous avons cité des traits de votre Eloquence; cette petite anecdote ſervira à l'hiſtoire de vos procédés. Parlez, après cela, des Théologiens qui *bravent l'ignominie quand il s'agit de nuire & de ſe venger*. Vous avez acquis l'ignominie, & n'avez pû parvenir à la vengeance. Quel terrible échec pour un Syndic

de Faculté! Vous voilà d'abord déchu de trois Facultés, de la Faculté de nuire, de la Faculté d'en imposer par vos délations & vos calomnies, & de la Faculté plus intéressante encore de pouvoir tenir secrettes, ou justifier vos honnêtes manœuvres.

Après cela nous nous croyons dispensés de rapporter les autres injures que M. de *Voltaire* prodigue à M. l'Abbé *Riballier*. Il l'a fait figurer de la même maniére dans la Piéce de vers qui a pour titre : *les trois Empereurs en Sorbonne*; il ne l'a point oublié dans l'*Epitre à l'Empereur de la Chine*, & il ne l'oubliera pas vraisemblablement dans ses nouvelles productions. Mais M. *Riballier* pourra dire avec les honnêtes gens, que M. de *Voltaire* a attaqués: *his gloriamur inimicitiis.*



CHAPITRE XX.

M. L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

DEPUIS long-tems M. de *Voltaire* s'essaye à faire tous les personnages; jamais Arlequin n'en a tant joués que lui. Tantôt 1 Juif, tantôt 2 Quakre, tantôt 3 Prédicant, tantôt 4 Capucin, tantôt 5 Abbé, tantôt 6 Bachelier, tantôt 7 Avocat, tantôt 8 Médecin, tantôt 9 Apôtre, tantôt 10 Empereur, tantôt 11 Général d'Armée, tantôt *A*, 12, tantôt *B*, tantôt *C*, tantôt ceci, tantôt cela, & toujours Sicophante & Pantalon; il se coëffe enfin de la mître & veut jouer le rôle d'Archevêque.

C'est sous le nom d'*Archevêque de Cantorberi*, qu'il adresse une *Lettre Pastorale à M. l'Archevêque de Paris*. Nous n'insisterons pas sur l'indécence d'un pareil procédé; nous ne nous attachons qu'au ridicule. On pourroit dire que le Docteur qui y parle, s'il n'est pas un vrai Pasteur, est du moins

1 Sermon du Rabin *Akib*. 2 Lettres d'un Quakre à l'ami *Jean-George*, Evêque du Puy. 3 Homélies prononcées à Londres. Homélie du Pasteur Bourn. 4 Les Colimaçons du R. P. l'*Escarbotier*, Capucin indigne. 5. La Philosophie de l'Histoire, par l'Abbé *Bazin*. Lettre de M. l'Abbé de la *Landelle*. 6. Zapata, ou Questions d'un Bachelier. Conseils raisonnables à M. *Bergier*, par une Société de Bacheliers en Théologie. 7. Plaidoyer pour *Ramponeau*. Mémoire pour *Donat Calas*. Lettre d'un Avocat de Besançon à l'Ex-Jésuite *Nonote*. Le Docteur *Akakia*. 9. Epître aux Romains. 10. Rescrit de l'Empereur de la Chine. 11. Discours aux Confédérés Catholiques de Kaminiek en Pologne, par le Major *Kaifferling*. 12. L'*A*, *B*, *C*, Dialogue curieux.

moins un vrai Pâtre, mais ce seroit une plaisanterie à la *Voltaire.*

„ J'AI reçu, Mylord, votre Mandement con-„tre le Grand *Bélisaire*, Général d'Armée de „ *Justinien*, & contre M. de *Marmontel*, de l'A-„ cadémie Françoise, avec vos Armoiries placées „ en deux endroits, surmontées d'un grand cha-„ peau, & accompagnées de deux pendans de „ quinze houpes chacun; le tout signé *Christophe*; „ par Monseigneur, *la Touche*, avec paraphe."

L'Archevêque de Cantorberi annonce d'abord son peu de discernement & son ignorance de la Langue françoise. Ce n'est pas *contre le Grand Bélisaire, Général d'Armée de Justinien*, qu'on a fait un Mandement; c'est contre le bavard *Bélisaire*, héros principal d'un mauvais Roman.

Ce n'est pas non plus *contre M. Marmontel de l'Académie Françoise*: il avoit déjà rétracté humblement ses maximes: on vouloit seulement avertir le Public qu'il ne devoit pas ajouter foi aux Homélies de ce Docteur ennuyeux.

Avec vos Armoiries placées en deux endroits, surmontées d'un grand chapeau, &c. L'Archevêque de Cantorberi est un grand Personnage; il s'attache aux grandes choses, & il a surtout le talent de les annoncer dignement.

„ Nous ne donnons, nous autres, de Mande-„ mens, que sur nos Fermiers." L'Archevêque de Cantorberi plaisante encore d'une maniere très-agréable. Il auroit pû adresser aussi sa Lettre à ses Fermiers. „ Et je vous avoue, Mylord, que „ j'aurois desiré un peu plus d'humilité chrétien-„ ne dans votre affaire.". Et nous nous aurions desiré un peu plus de prudence dans votre Lettre. Vous ressemblez au Loup devenu Pasteur;

votre langage vous fait connoître ; vous n'avez pas bien caché le bout de vos oreilles. Quand vous recommandez l'humilité, c'est le Loup qui prêche l'abstinence.

„ Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affec„ tez d'annoncer dans votre titre, que vous con„ damnez *M. Marmontel* de l'Académie Françoi„ se." Vous qui condamnez tout le monde, pouvez-vous être étonné de cela? Mais encore une fois, ce n'est point M. *Marmontel* qu'on a condamné.

„ Si ceux qui ont rédigé votre Mandement, ont „ trouvé qu'un Général d'Armée de *Justinien* ne „ s'expliquoit pas en Théologien congru de votre „ Communion, il semble qu'il falloit se conten„ ter de le dire sans compromettre un Corps res„ pectable, composé de Princes du sang, de Car„ dinaux, de Prélats comme vous, de Ducs & „ Pairs, de Maréchaux de France, de Magistrats „ & des Gens de Lettres les plus illustres." Humble Prélat, vous faites valoir avec trop de complaisance, les décorations du Corps que vous défendez. Apprenez qu'un Corps n'est jamais compromis par les imprudences d'un de ses Membres, de même que quelques Membres ne sont pas moins dignes de blâme, malgré l'esprit de décence & d'honnêteté qui régne dans la plus grande partie du corps.

„ Je pense que l'Académie Françoise n'a rien à „ démêler avec vos disputes théologiques." Nous le pensons comme vous ; mais pourquoi un Académicien s'ingere-t-il de faire le Théologien dans un Roman ?

„ Permettez-moi encore de vous dire que si „ nous donnions des Mandemens dans de pareil-

„ les occasions, nous les ferions nous-mêmes." Mal-adroit Archevêque, que ne faisiez-vous faire de même par un autre, cette Lettre aussi maladroite que vous!

„ J'ai été fâché que votre Mandataire ait con-„ damné cette proposition de ce grand Capitaine „ *Bélisaire* : *Dieu est terrible aux Méchans, je le* „ *crois, mais je suis bon.*"

Votre Mandataire. Entendez-vous bien ce terme, vous qui êtes le Mandataire de *Bélisaire*, avec qui vous n'avez rien de commun?

De ce grand Capitaine. Ambitieux Archevêque, espérez-vous que ce *grand Capitaine* disgracié rentrera en faveur, & que par reconnoissance, s'il est rappellé, il employera son crédit à protéger vos sottises?

Cette proposition. On l'a condamnée parce qu'elle est fausse; on auroit pû la condàmner aussi comme étant àbsurde. Que le *grand Capitaine Bélisaire* soit *bon* tant qu'il voudra, Dieu n'en sera pas moins terrible aux Méchans; il est ridicule de prétendre inférer de ce que *Bélisaire* est bon, que Dieu ne doit point être terrible aux Méchans.

„ Je vous assure, Mylord, que si notre Roi, „ qui est le Chef de notre Eglise, disoit: *je suis* „ *bon*, nous ne ferions point de Mandement con-„ tre lui." Un Roi ne le dira jamais dans le même esprit & avec les accompagnemens que *Bélisaire*.

„ *Je suis bon*, veut dire, ce me semble, par „ tout pays, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, „ j'aime la justice, je veux que mes Sujets soient „ heureux."

Ingénieux Archevêque, vous avez très-bien deviné. Que ne dites-vous toujours de même, & sur-tout que ne dites-vous toujours vrai, en tenant ce langage.

„ Nous ne voyons pas que *Bélisaire* soit digne „ de l'enfer, pour avoir dit qu'il étoit bon-hom„ me.". On a toujours dit effectivement que ce *Bélisaire* étoit un bon-homme.

„ Vous prétendez que cette bonté est une hé„ résie, parce que *S. Pierre* dans sa premiere Epi„ tre, Chap. 5, vs. 5, a dit que *Dieu résiste aux* „ *Superbes*. Mais celui qui a fait votre Mande„ ment n'a gueres pensé à ce qu'il écrivoit. Dieu „ résiste, je le veux; la résistance sied bien à „ Dieu. Mais à qui résiste-t-il selon *Pierre*? Li„ sez de grace ce qui précede, & vous verrez „ qu'il résiste aux Prêtres qui paissent mal leur „ troupeau, & sur-tout aux jeunes qui ne sont „ pas soumis aux vieillards. *Inspirez-vous*, dit„ il, *l'humilité les uns les autres, car Dieu résiste* „ *aux Superbes.*"

Eloquent Archevêque, au nom de Dieu, ne parlez jamais de Dieu, *Dixit Dominus impio, quare assumis testamentum meum per os tuum*; ou quand vous en parlerez, n'en parlez jamais aux dépens de vous-même; sur-tout gardez-vous bien de dire *qu'il résiste aux Prêtres qui paissent mal leur troupeau*, vous qui empoisonnez celui des autres, car on vous dira, *ex ore tuo te judico, serve nequam.*

„ Or, je vous demande quel rapport il y a entre cette résistance de Dieu & la bonté de *Bélisaire*?" Si vous ne le voyez pas pourquoi prenez-vous la mître?

„ Il eſt utile de recommander l'humilité; mais „ il faut auſſi recommander le ſens commun.” Etrange Archevêque, on vous l'a recommandé ſouvent; par quelle fatalité faut-il qu'on puiſſe dire de vous avec tant de raiſon, *admoneri potuit, mutari non potuit?*

„ On eſt bien étonné que votre Mandataire ait „ critiqué cette expreſſion humaine & naïve de „ *Béliſaire: eſt-il beſoin qu'il y ait tant de Reprou-„ vés.*” De quoi ſe mêle *Béliſaire*, tout *naïf* & tout *humain* qu'il eſt, d'oſer ſonder les décrets de Dieu? Ce *bon-homme* veut-il être bon aux dépens de Dieu même?

„ Non-ſeulement vous ne voulez pas que *Bé-„ liſaire* ſoit bon, mais vous voulez auſſi que le „ Dieu de Miſericorde ne ſoit pas bon.” En reprimant la bon-hommie de *Béliſaire*, on n'a pas prétendu mettre des bornes à la bonté de Dieu; on ſouhaite même qu'il ne ceſſe jamais d'être bon envers vous.

„ Quel plaiſir aurez-vous, s'il vous plaît, quand „ tout le monde ſera damné? Nous ne ſommes „ point ſi impitoyables dans notre Iſle.” Nous ignorons comment on ſe comporte dans votre Iſle; mais nous vous croyons *très-pitoyable*: vos raiſonnemens en ſont foi.

„ Notre Prédéceſſeur, le grand *Tillotſon*, re-„ connu pour le Prédicateur de l'Europe le plus „ ſenſé & le moins déclamateur, a parlé comme „ *Béliſaire* dans preſque tous ſes ſermons.”

Vous mentez, ô Archevêque, permettez-nous de vous le dire; vous en uſez à l'égard de *Tillotſon*, votre feu confrére, comme vous en avez uſé à l'égard de *Warburton*, votre confrére exiſtant. Vous vous êtes appuyé de l'autorité de celui-ci,

en défigurant ses sentimens; & il vous a dit: je parlerai bien moi-même sans que vous me fassiez parler, ou si vous me faites parler, ne me faites dire que ce que j'ai dit. Il falloit attendre qu'il fût mort, comme vous agissez ici fort prudemment à l'égard de *Tillotson.*

„ Vous me permettrez ici de prendre son par-
„ ti." Vous ne prenez pas son parti, mais c'est sur lui que vous vous appuyez pour défendre le vôtre.

„ Soyez damné si vous le voulez, Mylord,
„ vous & votre Mandataire; j'y consens de tout
„ mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux
„ point l'être, & que je souhaiterois aussi que mes
„ amis ne le fussent point. Il faut avoir un peu
„ de charité."

Charitable Archevêque, le bon *Bélisaire* n'auroit pas parlé comme vous.

Mais je ne veux point l'être. Vous le serez cependant, si vous ne faites une meilleure Lettre pour rétracter celle-ci; si vous persévérez à outrager l'Eglise, si vous n'avez dans le cœur la charité que vous avez à la bouche: *vos amis* le seront aussi, s'ils sont assez simples pour suivre vos maximes. Nous ne dirons pas que *nous y consentons de tout notre cœur;* nous l'avons trop bon, sans nous en vanter: c'est même pour prévenir votre damnation, que notre zele vous avertit d'écrire & d'agir plus conformément à la Religion & à vos devoirs.

„ J'aurois bien d'autres choses à dire à votre
„ Mandataire. Je lui recommanderois surtout d'ê-
„ tre moins ennuyeux. L'ennui est toujours mor-
„ tel pour les Mandemens; c'est un point essentiel

„ auquel on ne prend pas aſſez garde dans votre „ pays."

J'aurois bien d'autres choſes à dire à votre Mandataire. Nous aurions auſſi bien des queſtions à faire à celui de *Béliſaire.* Pourquoi, lui dirions-nous, ſe charge-t-il des querelles des autres, tandis qu'il en a tant à ſoutenir pour ſon propre compte? Pourquoi tient-il chez lui, depuis quelques années, un bureau d'adreſſe où tous les Complaignans trouvent le ſecret, moyennant un peu de louange, de faire enfanter à ſa plume tant de ſatyres de commande contre tous ceux qu'ils veulent diffamer? Pourquoi eſt-il toujours prêt à écrire ſur tout ce qui ſe dit, ſur tout ce qui arrive, ſur tout ce qui ſe décide? Pourquoi veut-il faire le plaiſant ſur des choſes & dans un tems où la gravité de ſon âge & l'épuiſement de ſon eſprit devroient lui faire prendre un autre ton? Pourquoi...... Mais le Mandataire recommande de n'être point ennuyeux; nous finirons donc de crainte d'être pis en continuant la Légende.

„ Sur ce, mon cher confrére, je vous recommande à la *Bonté* divine, quoique le mot de „ *bon* vous faſſe tant de peine.

„ Votre *bon* Confrére l'Archevêque de Cantorberi."

Et nous, Confrére, ſans Confrére, nous vous recommandons à la très-ample Miſéricorde de Dieu; quoique le mot de *Pardon* vous faſſe tant de peine, & que perſonne n'en ait plus beſoin que vous.

L'Archevêque de Cantorbéri a joint un *Poſtſcriptum* à ſa Lettre, pour completter ſon délire.

„ *P. S.* Quand vous écrirez à l'Evêque de Rome, (dit-il) faites-lui, je vous prie, mes „ complimens. J'ai toujours beaucoup de confi-

„ dération pour lui en qualité de Frére. On me
„ mande qu'il a essuyé depuis peu quelques petits
„ désagrémens; qu'un cheval de Naples a donné
„ un terrible coup de pied à sa mule; qu'une bar-
„ que de Venise a serré de près la barque de *S.*
„ *Pierre*; & qu'un fromage de Parmesan lui a don-
„ né une indigestion violente. J'en suis fâché: on
„ dit que c'est un *bon-homme*, pardonnez-moi ce
„ mot. J'ai fort connu son pére dans mon voya-
„ ge d'Italie; c'étoit un *bon* Banquier; mais il pa-
„ roît que son fils n'entend pas son compte."

Quand vous écrirez à l'Evêque de Rome.... faites-lui mes complimens. O Archevêque, vous lui en avez tant adressés vous-même, que vous pouvez fort bien vous passer de Mandataire.

On me mande...... qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à sa mule. Que vous plaisantez joliment pour un Archevêque Anglois! Ecoutez aussi ce qu'on nous mande. On nous écrit que l'Ex-Jésuite *Nonote* vous a donné neuf cens soixante soufflets dans son Livre, sans que vous en ayez tiré d'autre vengeance que celle de pouvoir dire avec M. de *Pourceaugnac : il m'a souffleté, mais je lui ai bien dit son fait*: Que la République de Genêve vous avoit chassé des bords de son lac, & vous avoit repoussé au loin en terre ferme: Que le sel des plaisanteries de M. *Fréron* vous donnoit souvent des indigestions violentes qui portent à votre cerveau; & l'on ajoute, pour comble de malheur, que M. de la *Beaumelle* va donner une Edition de toutes vos Œuvres avec des Notes critiques. *Nous en sommes fâchés*, car vous devenez de plus en plus *bon-homme*; pardonnez-nous ce mot, ou changez votre maniére de badiner.

J'ai connu son père...... c'étoit un bon Banquier. Nous avons aussi connu le vôtre, c'étoit un bon Notaire. Il a fait d'assez bons Actes en sa vie; mais son fils en a fait quelquefois de très-mauvais.

Du badinage on passe naturellement à l'indignation. Ce dernier sentiment est inévitable, quand on voit tant d'audace d'une part, & tant de platitude de l'autre. Qu'on compare la maniére dont l'*Aretin* moderne parle des personnes les plus respectables, & sur-tout du Chef de l'Eglise, avec la maniére dont il écrivoit à *Benoît XIV*, & que l'on dise, non pas *quantum mutatus ab illo!* mais *dépositâ vir adest larvâ.*

(*a*) LETTRE *de M. de* VOLTAIRE *au Pape* BENOÎT *XIV, en lui envoyant sa Tragédie de* MAHOMET.

„ TRÈS-SAINT PERE,

„ Votre Sainteté voudra bien pardonner la li-
„ berté que prend un des derniers Fidéles*, mais
„ un des plus grands Admirateurs de la vertu,
„ de consacrer au Chef de la véritable Religion,

(*a*) On sera peut-être charmé de savoir ce qui engagea M. de *Voltaire* à écrire au Pape *Benoît XIV*. Ce Poëte ayant vu une Estampe du Portrait de cet illustre Pontife, crut y appercevoir les traits du génie & de la vertu, & saisi d'enthousiasme, il mit au bas ce Distique latin qu'il lui fit parvenir par le Cardinal *Passionneï*.

Lambertinus hic est Romæ decus, & pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

On l'a traduit ainsi:

Du Monde & des Romains ce Pontife est le Pere,
Sa vertu nous instruit, son esprit nous éclaire.

M. de *Voltaire* ayant appris que *Benoît XIV.* avoit favorablement reçu le Distique, lui envoya peu de tems après sa Tragédie de *Mahomet*.

„ un Ecrit contre le Fondateur d'une Religion
„ fausse & barbare.

„ A qui pouvois-je plus convenablement adres-
„ ser la satyre de la cruauté & des erreurs d'un
„ faux Prophéte, qu'au Vicaire & à l'Imitateur
„ du Dieu de la vérité & de la douceur.

„ Que votre Sainteté daigne permettre que je
„ mette à ses pieds & le Livre & l'Auteur. J'ose
„ lui demander sa protection pour l'un & sa béné-
„ diction pour l'autre. C'est dans ces sentimens
„ de vénération que je me prosterne pour baiser
„ ses pieds sacrés."

A Paris, le 17 *Août* 1745.



CHAPITRE DERNIER.

COMMUNION *de M. de* Voltaire *dans l'Eglise Paroissiale de Ferney. Sermon prêché par M. de* Voltaire *après sa Communion. Commerce de Lettres à ce sujet entre M. l'Evêque d'Annecy & M. de* Voltaire. *Sommation, Déclaration, Profession de Foi, Communion de M. de* Voltaire, *& autres Pièces curieuses, le tout fait par-devant Notaire & Témoins.*

ENFIN, voilà M. de *Voltaire* replacé au nombre des simples Fidéles. Nous voudrions de tout notre cœur pouvoir le féliciter sur la sincérité des démarches chrétiennes qu'il fit au mois d'Avril 1768. Mais par malheur, la charité la plus indulgente ne sauroit ajouter foi aux démonstrations extérieures qu'il crut devoir donner au Public, dont l'indignation étoit alors à son comble. Elles sont si insuffisantes, & de plus M. d'*Annecy*, son Evêque, parut si peu persuadé de la droiture de ses intentions, que nous croyons devoir nous en tenir à son avis. Ce Prélat ayant appris qu'il avoit communié le jour de Pâques dans l'Eglise Paroissiale de Ferney, & qu'il avoit, après sa Communion, fait un Discours au Peuple sur les Larcins & sur le Vol, lui écrivit, le 11 Avril 1768, une Lettre où il déploya tout le zele & toute la modération d'un Pasteur aussi éclairé que charitable ; il lui faisoit connoître combien il désiroit que sa conversion fût sincére, & lui indiquoit, avec ménagement, les moyens qu'il devoit prendre pour faire revenir sur son compte les per-

ſonnes qui avoient été plus ſcandaliſées qu'édifiées de ſa Communion, qu'il auroit dû, diſoit-il, faire précéder & ſuivre de quelques circonſtances plus édifiantes.

M. de *Voltaire*, loin de répondre cathégoriquement aux inſinuations du Prélat, ſe contenta de lui écrire d'un ſtyle qui n'annonçoit pas le Philoſophe parfaitement converti. Il paroît d'abord étonné de la Lettre qu'il a reçue; & au lieu d'entrer dans les vues ſages qu'on lui propoſe, il ne ſonge qu'à produire l'étalage de tout ce qu'il a fait pour ſes Vaſſaux; il s'occupe à rappeller le ſouvenir de l'Egliſe qu'il a bâtie, & paroît plus content d'avoir édifié une Egliſe, que convaincu de la néceſſité d'édifier ſon prochain. De-là il paſſe à une juſtification un peu amére au ſujet des calomnies auxquelles il prétend avoir été en butte. Rendons-lui cependant juſtice, il dit „ qu'il doit mépriſer les impoſtures, ſans pourtant haïr les impoſteurs; que plus il avance „ en âge, plus il doit écarter de ſon cœur „ tout ce qui pourroit l'aigrir; & que le meilleur parti qu'il puiſſe prendre contre la calomnie, c'eſt de l'oublier." Ces ſentimens ſont très-louables: mais il ſeroit à ſouhaiter que tout ce qu'on a dit contre lui ne fût que des calomnies. Enſuite citant *Cicéron*, qu'il paroît choiſir par trop de préférence dans une Lettre d'édification, il ajoute, „ que ſans la charité „ l'homme n'eſt que l'ennemi de l'homme, que „ l'eſclave de l'amour-propre, des vaines grandeurs, des diſtinctions frivoles de l'orgueil, de „ l'avarice & de toutes les paſſions." Il eſt à croire, après cela, qu'il gémit de bon cœur de tous les excès dans leſquels ſes diverſes paſſions l'ont

jetté. Mais pourquoi, pour la plus grande satisfaction des consciences droites & timorées, n'a-t-il pas rétracté plus positivement tout ce qu'il a à se reprocher sur ces différens articles? Enfin, dans un *Post-Scriptùm*, il justifie son Sermon du jour de ses Pâques, par le droit qu'ont tous les Seigneurs de Paroisse, à ce qu'il prétend, d'instruire les Vassaux de tout ce qui se passe, le jour qu'ils rendent le pain béni.

M. l'Evêque d'*Annecy* ne fut point content de cette réponse. Il lui écrivit le 25 Avril, en ces termes.

„ Je n'ai pû qu'être surpris qu'en affectant de „ ne pas entendre ce qui étoit fort intelligible dans „ ma Lettre, vous ayez supposé que je vous sa„ vois bon gré d'une Communion de politique, „ dont les Protestans n'ont pas été moins scanda„ lisés que les Catholiques. J'en ai gémi plus que „ tout autre; & si vous étiez moins éclairé & „ moins instruit, je croirois devoir vous appren„ dre en qualité d'Evêque & de Pasteur, qu'en „ supposant le scandale donné au Public, soit par „ les écrits qu'il vous attribue, soit par la cessa„ tion de presque tout acte de Religion depuis „ plusieurs années, une Communion faite suivant „ les vrais principes de la Morale chrétienne exi„ geoit préalablement de votre part des réparations „ éclatantes & capables d'effacer les impressions „ prises sur votre compte, & que, jusques-là, „ aucun Ministre instruit de son devoir n'a pu „ & ne pourra vous absoudre ni vous permettre „ de vous présenter à la Table sainte, &c."

M. d'*Annecy* n'en exigeoit pas trop. Une grande ame qui revient sincérement à Dieu, n'a pas

besoin d'exhortation pour donner à la plénitude de son retour toutes les qualités que le repentir doit inspirer par lui-même. *S. Augustin*, aussi grand génie, pour son tems, que M. de *Voltaire*, se porta de lui-même à déplorer ses erreurs & ses fautes. Il ne se borna pas à un simple Sermon sur le Vol.

Après avoir appris à M. de *Voltaire* ce qu'il devoit faire, M. l'Evêque d'Annecy réfute le prétendu droit qu'ont les Seigneurs de prêcher. Le reste de sa Lettre est rempli de leçons très-sages & très-propre à faire connoître au Pénitent la différence qui subsiste entre une ame élevée par le véritable esprit de la Religion, & une ame conduite par la vaine gloire de la Philosophie.

M. de *Voltaire* répondit encore à cette Lettre par une autre du 29 Avril. Celle-ci ne contient que des plaintes d'avoir été calomnié dans l'esprit du Prélat, qu'une tournure adroite pour faire valoir les services qu'il a rendus, & finit, comme la précédente, par un anéantissement devant la Providence divine où il renferme son néant, ses fautes & son repentir.

Dans sa Réponse du 2 Mai de la même année, M. l'Evêque d'Annecy justifie les personnes que M. de *Voltaire* soupçonne de l'avoir calomnié ; il lui remontre que toute l'Europe étant imbue de ses écrits, il ne doit pas s'attacher à des Particuliers, pour leur imputer aucune délation auprès de son Pasteur ; il lui fait connoître que c'est à lui-même qu'il doit s'en prendre de s'être mis dans la nécessité d'avoir besoin d'une réparation éclatante ; il l'exhorte à désavouer les Ouvrages qu'on lui attribue, & à les retracter s'il en est

l'Auteur, comme le moyen le plus sûr de rétablir sa reputation, selon lui, injustement attaquée ; il termine sa Lettre en abandonnant M. de *Voltaire* à ses réflexions, & lui déclare qu'il ne doit pas s'attendre à de nouvelles Réponses, „ jusqu'à ce „ qu'un retour de votre part, tel que je le sou- „ haite, lui dit-il, me mette à même de vous „ convaincre de la droiture de mes instructions & „ de la sincérité du desir de votre salut qui sera „ toujours inséparable du respect avec lequel j'ai „ l'honneur d'être, &c."

M. de *Voltaire* fit apparemment des réflexions sur les avertissemens de son Evêque. Sans lui r'écrire, il prit le parti de se conformer à son devoir. L'a-t-il fait sincérement? Nous nous garderons bien d'assurer le contraire. Nous mettrons les Piéces sous les yeux du Lecteur: il décidera lui-même ce qu'il en doit penser.

ACTE *signifié à M. le Curé de Ferney.*

„ *François-Marie de Voltaire*, Gentilhomme Or- „ dinaire de la Chambre du Roi, Seigneur de „ Ferney, Tournex, &c. &c. âgé de soixante- „ quinze ans passés, étant d'une constitution très- „ foible, s'étant traîné à l'Eglise le saint Jour du „ Dimanche des Rameaux, malgré ses maladies, „ & ayant depuis ce jour essuyé plusieurs accès „ d'une fiévre violente, dont le sieur *Bugros*, „ Chirurgien, a averti M. le Curé de Ferney, se- „ lon les loix du Royaume; & ledit malade se „ trouvant dans l'incapacité totale d'aller se con- „ fesser & communier à l'Eglise pour l'édification „ de ses Vassaux, comme il le doit & le desire, &

„ pour celle des Proteſtans dont ce pays eſt en„ touré, prie M. le Curé de Ferney de faire, en „ cette occaſion, tout ce que les Ordonnances du „ Roi & les Arrêts des Parlemens commandent, „ conjointement avec les Canons de l'Egliſe Ca„ tholique, profeſſée dans le Royaume; Religion „ dans laquelle ledit Malade eſt né, a vécu & „ veut mourir, & dont il veut remplir tous les „ devoirs, ainſi que ceux de Sujet du Roi, offrant „ de faire toutes les Déclarations néceſſaires, tou„ tes les proteſtations requiſes, ſoit publiques, ſoit „ particulieres, ſe ſoumettant pleinement à ce qui „ eſt de regle, ne voulant omettre aucun de ſes „ devoirs, quel qu'il puiſſe être, invitant M. le „ Curé de Ferney à remplir les ſiens avec la plus „ grande exactitude, tant pour l'édification des „ Catholiques que des Proteſtans qui ſont dans la „ maiſon dudit malade: la préſente ſignée de ſa „ main & de deux temoins, dont copie reſtée au „ Château, ſignée auſſi du malade & des deux „ mêmes témoins; l'original & une autre copie „ laiſſés entre les mains de mon dit Sr. Curé de „ Ferney, par les deux témoins ſouſſignés ſauf „ à les rendre authentiques par main de Notaire „ ſi beſoin eſt, le 30 Mars 1769, à dix heures „ du matin."

DE VOLTAIRE.

Bigex, *Vaginiere*, Témoins.

Déclaration de M. de VOLTAIRE.

„ Et depuis, au Château de Ferney, le 31 Mars „ après midi, l'an 1769, par-devant moi Notaire „ ſous-

„ soussigné, & en présence des Témoins ci-après „ nommés, est comparu Messire *François-Marie* „ *de Voltaire*, Gentilhomme Ordinaire de la „ Chambre du Roi, l'un des Quarante de l'Aca- „ démie Françoise, Seigneur de Ferney, Tour- „ nex, Prégny & Chambeisi, demeurant en son „ dit Château, lequel a déclaré que le nommé „ *Nonote*, ci-devant soi-disant Jésuite, & le „ nommé *Guyon*, soi-disant Abbé, ayant fait „ contre lui des (*a*) Libelles aussi insipides que „ calomnieux, dans lesquels ils accusent ledit „ Messire *de Voltaire* d'avoir manqué de respect „ pour la Religion Catholique; il doit à la vérité, „ à son honneur & à sa piété, de déclarer que „ jamais il n'a cessé de respecter & de pratiquer „ la Religion Catholique professée dans le Royau- „ me; qu'il pardonne à ses Calomniateurs; que „ si jamais il lui étoit échappé quelque indiscré- „ tion préjudiciable à la Religion de l'Etat, il en „ demanderoit pardon à Dieu & à l'Etat; & qu'il „ a vécu & veut mourir dans l'observance de „ toutes les Loix du Royaume, & dans la Reli- „ gion Catholique étroitement unie à ces Loix.

(*a*) Pourquoi appeller Libelles, & surtout *Libelles insipides & calomnieux*, deux Critiques excellentes que tous les Gens sensés ont appuyées de leurs suffrages? Pourquoi se plaindre d'avoir été accusé injustement de manquer de respect pour la Religion Catholique? Pourquoi assurer qu'on n'a jamais cessé de la respecter, & surtout de la pratiquer? Ce ne sont point tant les Abbés *Guyon* & *Nonote* à qu'il faut reprocher une pareille accusation, qu'à l'Auteur du *Cathécumene*, de l'*Histoire du Bannissement des Jésuites de la Chine*, du *Dictionnaire Philosophique*, de la *Philosophie de l'Histoire*, de l'*Epitre aux Romains*, du Livre intitulé *Dieu & les Hommes*, de la *Canonisation de Cucufin*, &c. &c. &c.

„ Fait & prononcé audit Château lesdits jour, „ mois & an que dessus, en présence du Révé- „ rend Sieur *Antoine Adam*, Prêtre, ci-devant „ soi-disant Jésuite, & de Sr. Simeon *Bigex*, „ Bourgeois de la Balme de Rhin en Genevois, „ de Sieur *Claude-Etienne Maugié*, Orfevre Bijou- „ tier, & de *Pierre l'Archevêque*, Syndic, tous „ demeurant audit Ferney, Témoins requis."

Signé, DE VOLTAIRE.

Autre Déclaration de M. DE VOLTAIRE, *en recevant la Communion.*

„ ET depuis, au même Château de Ferney, à „ neuf heures du matin, du premier Avril 1769, „ par-devant ledit Notaire & en présence de Té- „ moins ci-après nommés, est comparu ledit „ Messire *François-Marie de Voltaire*, Gentilhom- „ me Ordinaire du Roi, l'un des Quarante de „ l'Académie Françoise, Seigneur de Ferney, „ Tournex, Pregny & Chambeisi, demeurant à „ son dit Château de Ferney, lequel immédiate- „ ment après avoir reçu dans son lit, où il est „ détenu malade, la sainte Communion de M. „ le Curé de Ferney, a prononcé ces propres „ paroles :

„ *Ayant mon Dieu dans ma bouche, je déclare „ que je pardonne sincèrement à ceux qui ont écrit au „ Roi des calomnies contre moi, & qui n'ont pas „ réussi dans leurs mauvais* (a) *desseins.*

(a) On trouve assez extraordinaire que ce pardon des Ennemis ne paroisse, en quelque sorte, fondé que sur l'impuissance où ils ont été de lui nuire. Si ce n'est pas là l'intention du

„ De laquelle Déclaration ledit Messire de *Vol-* „ *taire* a requis acte que je lui ai octroyé, en „ présence de Révérend Sr. *Pierre Gros*, Curé „ dudit Ferney ; d'*Antoine Adam*, Prêtre, ci- „ devant soi-disant Jésuite ; de *Simeon Bigex* ; de „ *Claude Joseph*, Capucin du Couvent de Gex ; „ de *Claude-Etienne Maugié*, Orfevre & Bijoutier ; „ & de *Pierre l'Archevêque*, Syndic du dit Fer- „ ney, y demeurans, Temoins soussignés, avec „ ledit Messire de *Voltaire*, & moi Notaire ; audit „ Château, lesdites heure, jour, mois & an que „ dessus."

Profession de Foi de M. DE VOLTAIRE.

„ L'AN 1769, & le 15 Avril, par devant moi „ *Claude Raffo*, Notaire Royal au Bailliage de Gex, „ résidant à Ferney, soussigné & en présence des „ Témoins ci-après nommés, ont comparu Ré- „ vérend Sieur *Pierre Gros*, Prêtre & Curé du- „ dit Ferney ; *Pierre l'Archevêque*, Syndic dudit „ Ferney ; *Claude-Etienne Maugié*, Orfevre Bijou- „ tier ; *Jean-Baptiste-Antoine-Guilhaume-Louis* „ *Bugros*, Chirurgien, Aggrégé à l'Académie „ Royale de Montpellier, Juré en ce dit Pays de „ Gex ; Révérend Pere *Claude Joseph*, Prêtre & „ Capucin du Couvent de Gex ; & *Pierre Jac-* „ *quin*, Maître d'Ecole, demeurant audit Fer- „ ney, &c. lesquels ont déclaré avoir été présens „ lorsque Monsieur *François-Marie Arouet de* „ *Voltaire*, Gentilhomme Ordinaire de la Cham-

---

nouveau Converti, pourquoi a-t-il ajouté, *& qui n'ont pas réussi dans leurs mauvais desseins ?* Ces mots étoient plus qu'inutiles dans la circonstance présente.

„ bre du Roi, & l'un des Quarante de l'Acadé-
„ mie Françoise, Seigneur de Ferney, &c. &c.
„ demeurant en son Château dudit Ferney, a fait
„ la Confession de foi suivante, le premier Avril
„ de ladite année, sur les neuf heures du matin,
„ avant de recevoir le Saint Viatique dudit Sieur
„ Curé de Ferney.

„ Je crois fermement tout ce que l'Eglise Ca-
„ tholique, Apostolique & Romaine croit & con-
„ fesse. Je crois un seul Dieu en trois personnes,
„ Pere, Fils & Saint Esprit, réellement distin-
„ guées, ayant la même nature, la même divi-
„ nité & la même puissance; que la seconde per-
„ sonne s'est fait homme; qu'elle s'appelle *Jésus-*
„ *Christ*, mort pour le salut des hommes; qu'il a
„ établi la sainte Eglise, à laquelle il appartient
„ de juger du véritable sens des écritures; je con-
„ damne aussi toutes les hérésies que la même
„ Eglise a condamnées & rejettées, ainsi que tou-
„ tes les interprétations & mauvais sens que l'on
„ y peut donner.

„ C'est cette foi véritable & catholique, hors
„ de laquelle on ne peut être sauvé, que je pro-
„ fesse, que je reconnois seule véritable, je jure,
„ je promets, m'engage de la professer & de mou-
„ rir dans cette croyance, moyennant la grace de
„ Dieu.

„ Je crois aussi d'une foi ferme, & je confesse
„ tous & un chacun des articles contenus dans le
„ Symbole des Apôtres que j'ai récité en latin fort
„ distinctement; je déclare de plus que j'ai fait
„ cette même confession de foi entre les mains du
„ Révérend Pere *Joseph*, Capucin, avant que de
„ me confesser.

„ Telle est l'audition desdits Comparants qu'ils „ ont confirmée par serment véritable, & de laquelle ils m'ont demandé acte que je leur ai „ octroyé, pour servir à ce que de raison. Fait „ & passé dans le Presbytere audit Ferney, en „ présence de *Bernard Jacques*, Manœuvre, & „ de *J. l'Archevêque*, ancien Syndic, demeurant „ audit Ferney, Témoins requis & illitterés, de „ ce enquis lesdits Comparans ont signé,

„ *Gros*, Curé. *Claude-Joseph*, Capucin. *Pierre l'Archevêque*, Syndic actuel. *Claude-Etienne* „ *Maugié. Pierre Jacquin. Bugros*, Chirurgien.

„ Contrôlé à Gex, le 15 Avril 1769, reçu „ vingt-un sols."

Signé, DE LA CHAUT.

„ Je soussigné *Claude Raffo*, Notaire Royal au „ Bailliage de Gex, résidant à Ferney, déclare & „ certifie avoir extrait & collationné mot à mot „ sur leurs originaux les actes ci-dessus à moi exhibés par M. de *Voltaire*: le tout fait à sa réqui„ sition. Le 15 Avril 1769."

RAFFO, avec paraphe.

Ici l'Auteur s'arrête, en attendant que les fureurs de M. de *Voltaire* lui fournissent de quoi former un autre Volume.

F I N.

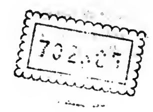


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans cet Ouvrage.

FIN DE LA TABLE.



